



Eugène Mathis

Les Héros gens de Fraize

"La Costelle"

Eugène MATHIS

LES HÉROS
GENS DE FRAIZE

Roman Historique Prix Erckmann-Chatrian 1925

précédé d'une introduction :
En Haute Meurtrie pendant la Guerre de Trente Ans par François Maubré

Edité par l'Association du patrimoine de Fraize "La Costelle"
2004

En Haute Meurthe pendant la Guerre de Trente Ans

Lorsqu'en 1925, Eugène Mathis, notre compatriote fraxinien, recevait le tout premier «Prix Erckmann-Chatrian» pour un roman historique «*Les Héros, gens de Fraize*», il s'inscrivait dans le Patrimoine Lorrain pour y être encore aujourd'hui.

Depuis 1937, la rue où il vécut depuis sa retraite jusqu'à sa mort en 1933, porte son nom et une association «Le Comité Eugène Mathis» se chargea longtemps de valoriser l'œuvre de ce poète-écrivain. Aujourd'hui, l'Association de Sauvegarde du Patrimoine «La Costelle» poursuit ce travail de mémoire et la réédition de cet ouvrage est aujourd'hui pour elle un témoignage de respect et de fidélité à cet homme de qualité, comme nous le montrons par ailleurs dans la biographie publiée en postface.

En 1925, la société rurale d'où est issu Eugène Mathis est en train de vivre les débuts d'une grande mutation. Pour cet homme, né au milieu du 19^{ème} siècle, la glèbe n'est pas encore la terre. Il se plaît à la cajoler pour partager ses souffrances... Il la retient dans ses mains de poète afin qu'elle résiste mieux au monde nouveau que l'industrie construit à ses dépens. Eugène Mathis, ce rêveur, est sans doute effrayé par la modernité. Peut-être aussi à cause de cela, s'intéresse-t-il au passé, s'immergeant dans des recherches patoisantes, écoutant les histoires des vieux à la rencontre desquels il court. La tradition orale est tenace et il s'en régale. Quand Joseph Haxaire, chroniqueur local, relate en 1885 un épisode de la résistance fraxinienne pendant la Guerre de Trente Ans (*Les Suédois dans le ban de Fraize, bulletin de la Société Philomatique, tome 11, 1885-1886, Saint-Dié*), il n'est sûrement pas insensible à cette belle histoire. Il la connaît bien pour l'avoir maintes et maintes fois entendue au détour d'un chemin. «*Les Héros, gens de Fraize*» vont naître de ce récit, vrai ou faux, où ses ancêtres, qui sont aussi les nôtres, vont se grandir dans la tragédie, tant il est vrai que c'est dans les situations dramatiques que les hommes grandissent ou se perdent.

Quand il publie son roman, il le présente comme *Roman Historique*. Une belle et grande histoire, une grande fresque montagnarde, louant les vertus de courage, de probité et d'amour comme le font, et c'est dans l'air du temps, les René Bazin et autre Moselly. Il pose son aventure romanesque dans ce Fraize de 1630, collant au mieux à l'histoire de ces temps extrêmement troublés, sur lesquels des historiens contemporains tel Philippe Martin (*La Guerre de Trente Ans en Lorraine, Metz, Editions Serpenoise, 2002*) travaillent encore. Quant à nous, nous nous proposons de retrouver ce qui dans le roman relève du *Romanesque* et ce qui est *Vérité Historique*, tâche difficile qui, comme nous le verrons, montre qu'Eugène Mathis a fait une excellente approche des événements douloureux dont il porte témoignage.

Au début, il y a la Lorraine... un duché, vassal de l'empereur d'Allemagne, à la fois proche et rival de la France, un pays riche convoité par les voisins. Le duc de Lorraine, en 1630, s'appelle Charles IV. C'est un guerrier courageux et infatigable, mais un politicien médiocre, prétentieux, versatile, maladroit, peu attentif au bien-être de ses sujets. C'est dans ce duché qu'Eugène Mathis nous invite à rencontrer les Fraxiniens.

Avant que le conflit ne touche la Lorraine et en particulier notre vallée, on ne ménage pas sa peine pour vivre dans cette région de montagne aux dures conditions climatiques. Les défrichements ont atteint une grande ampleur, des vallées jusqu'aux chaumes, avec un habitat dispersé au-delà des *villages* qui composent la paroisse : La Costelle, Belrepaire, Le Mazeville, Les Aulnes, Ban-Saint-Dié, Plainfaing, Noirgoutte, Habarux, Le Valtin et Strazy. Le poids seigneurial y est bizarrement partagé entre les seigneurs de Ribeaupierre venant d'Alsace, et de Créhanges venant du nord de la Lorraine. Ni les uns ni les autres ne résident sur place. Les comtes de Créhanges disposent bien d'un château fortifié à Taintrux mais ils ne l'occupent pas. Il sera d'ailleurs détruit par les troupes françaises sur ordre de Richelieu pendant la période tragique qui nous concerne. Cette situation particulière ne dispense pas les habitants du lieu de toutes les charges et impôts seigneuriaux, de la dîme perçue par le Chapitre de Saint-Dié et des impôts dus au duc de Lorraine qui ne manque pas de les rappeler à son bon souvenir.

Du fond de la vallée jusque bien haut dans la montagne, les Fraxiniens vivent chichement en autarcie, sans le blé à cause du climat et sans la pomme de terre qui n'est pas encore arrivée chez nous. Toutefois, grâce à l'élevage de quelques bovins, la survie est assurée en cas de mauvaise récolte. C'est le seul revenu commercial, les bêtes étant vendues pour la boucherie ou sur les foires de Saint-

Dié, de Bruyères et d'Alsace. Les Fraxiniens, comme les autres montagnards du Valtin, d'Orbey ou de Mandray, amènent leur bétail sur les chaumes et la concurrence avec les villages voisins y est rude, comme le souligne Victor Lalevée. Quoi qu'il en soit, le moindre lopin de terre y est cultivé ; on élève des murs de granit entre les parcelles avec les pierres qui encombrant le champ et on mène le bétail en forêt pour brouter lorsque le foin ou l'herbe se font rares. La population est-elle aussi solidaire qu'Eugène Mathis nous le montre ? Ce n'est pas si sûr, même si elle se retrouve du Valtin aux Aulnes pour l'office du dimanche dans l'église de la paroisse.

Du Valtin au Belrepaire, il y a cinq scieries en 1580 et leur nombre n'a pas dû beaucoup changer dans les cinquante années qui suivront. Elles utilisent toutes la force hydraulique et, dit Victor Lalevée, suffisent à peine aux besoins.

Les moulins, par contre, sont beaucoup plus nombreux. On explique difficilement un tel nombre compte tenu de la nature des cultures céréalières (seigle et orge) mais, curieusement, dit encore Victor Lalevée, la *grosse fève* apporte un complément alimentaire important sous forme d'une farine qui, mélangée à la farine de seigle, entre dans la fabrication du pain. Et voilà probablement pourquoi, pour les hameaux des Aulnes et du Belrepaire, on en dénombre pas moins de cinq, même si l'un d'entre eux est à *battant*, c'est-à-dire destiné au broyage des chiffons entrant dans la fabrication du papier ou de l'écorce de chêne nécessaire au tannage des peaux. Toutes ces activités sont aux mains des seigneurs lesquels en tirent une bonne partie de leurs revenus, selon une modalité que nous n'allons pas développer ici.

Reste le dernier point : l'activité minière, laquelle est sous l'autorité du Duc. Si elle tient une place importante dans le roman c'est qu'elle en a une tout aussi importante dans la réalité. La richesse des ducs de Lorraine repose pour une grande part sur l'extraction du minerai argentifère de La Croix aux Mines et du Chipal. Or, de ce côté-ci de la montagne, on a aussi tenté de trouver des filons d'argent, voire même de l'or (1516). Dès 1520, des fouilles minières sont entreprises à Scarupt : deux galeries creusées au porche Sainte-Anne et au porche Saint-Blaise. On en creuse même une troisième à Noirgoutte : le porche Saint Nicolas. Eugène Mathis entraîne Colon, le héros du roman, dans une longue exploration des galeries de Scarupt qui le fait déboucher miraculeusement au Chipal... Impossible, vous diront tous les spécialistes des lieux ! On ignore aujourd'hui où se trouvent ces entrées de mines, recouvertes par des éboulis. A défaut d'argent, elles produisent du fer et du cuivre. En 1553, un compte de dépenses au porche St Blaise se

termine ainsi : «*Au compte-rendu le 24^{ème} jour de Jung (juin), les constances au dit porche ont monté à 27 francs 5 gros 12 deniers, qui est pour le parçon de Monseigneur...*». Plus loin, on trouve encore : «*controlle du gects (ayant droit) de la parçon de Monseigneur le Duc au porche Sainte-Anne de scarux...*».

L'extraction du minerai apporte donc des revenus au Duc, même si, à priori, ils sont fort modestes.

Modeste aussi est le revenu de la forge qu'E. Mathis place au cœur de son roman. Sa présence, à côté de l'église, le long de la Meurthe est historiquement vérifiée et attestée d'abord par le nom des lieux-dits (prés de la Forge, finage de la plaine de la Forge), ensuite par la présence de scories sur les lieux. Elle est propriété du duc de Lorraine pour 1/3 et du comte de Créhanges pour 2/3. L'admoniateur Grégoire Thierry (celui qui gère la forge) ainsi que son associé Ferri Ferry se plaignent en mars et avril 1607 du faible revenu que leur procure cette forge : «*...grands frais à chercher mynne (sens de minerai) et à fondre celle qui se trouvait encore çà et là dans les minières dénuées de mynes, et sans espérance ny apparence d'y en pouvoir plus trouver*». Quelle est la valeur de cette requête ? Ne serait-ce pas une ruse afin ne pas payer leur dû au duc et au seigneur de Créhanges ? Il y a sûrement exagération dans les affirmations de l'admoniateur mais le produit de la forge comme celui des mines ne doit pas être très brillant. La disparition de la forge et de l'exploitation minière le prouvent. Mais il n'y a pas de doute, en 1630, comme l'affirme poétiquement E. Mathis, «*le chant des forgerons, au rythme des marteaux, montait allègrement dans la sérénité des cieux*».

En conclusion de ce résumé sur la vie économique dans notre vallée à la veille de la Guerre de Trente Ans, on peut ajouter ce commentaire de Jean-Claude Diedler (*Démons et Sorcières en Lorraine, Paris, Editions Messene*) qui associe la recrudescence des procès de sorcellerie aux périodes de prospérité économique, constate que ces derniers étaient en augmentation entre 1600 et 1630 dans la vallée de la Haute Meurthe, nous laissant accroire que la vie de nos ancêtres n'était dans l'ensemble pas des plus mauvaises à l'époque où Eugène Mathis situe le début de son roman.

Pour la suite des événements, il est bon de rappeler que les communications ne sont pas très aisées dans ce petit coin de montagne. Un chemin venant du Souche d'Anould conduit au col du Bonhomme par les Aulnes, La Costelle, Scarux (orthographe du 17^{ème} siècle) et la Capitaine.

Ce chemin s'est longtemps appelé *Chemin de la Poste*. C'est par là que se font des échanges commerciaux importants, vin et bétail en

particulier. Le lieudit *la Capitaine*, avant d'atteindre le col, est probablement la barrière d'octroi pour les taxes à percevoir lorsqu'on entre en Lorraine. On trouve d'ailleurs une appellation semblable, *l'Avant-garde*, au col de Sainte-Marie.

Un autre chemin, parallèle au précédent, venant de Demenemeix (carrefour rue de Lattre - rue Général Ingold) doit conduire au Ban Saint-Dié, c'est à dire à Plainfaing, suivant en cela le tracé de la RN 415 actuelle. Il est plus que probable que, de là, on rejoint aussi le col du Bonhomme par Barançon. Pourtant la pente beaucoup trop forte en fait un chemin difficile pour les chariots tant montants que descendants, même si la distance est beaucoup plus courte pour atteindre le col. Le pourcentage y atteint en effet plus de 13% sur les deux premiers kilomètres descendants alors qu'il ne dépasse pas 10% sur l'autre chemin. Le duc Stanislas y fera entreprendre de grands travaux au 18^{ème} siècle, entre 1750 et 1755, pour le rendre carrossable (*Histoire de Fraize, V. Lalevée*) et c'est par cette route, la vieille voie, appelée désormais *route Stanislas*, que passera le Roi Charles X en 1828.

Il est pratiquement certain que, comme «*rouliers et voituriers conduisant vins d'Allemagne venant du côté de Kaysersberg...*» mais aussi «*...marchands venant de pays étrangers...*» (Diedler, op cité, p.14), les armées de la Guerre de Trente Ans passeront par le chemin de la poste car, comme nous le verrons plus tard, il n'est pas imaginable d'emprunter avec des dizaines voire des centaines de chariots la pente alors difficile et dangereuse de Barançon. La présence, à côté de la Capitaine, d'un fort circulaire dit Fort Gallas (général impérial tristement célèbre de cette guerre, notamment pour les ravages commis dans le comté de Salm), signalé sur la carte Cassini éditée en 1740, confirme cette hypothèse ; Hubert Ingold, père du général, qui fut inspecteur des eaux et forêts à Fraize avant 1914, intrigué par les traces de ce fort et par la découverte d'une épée non loin de là, en fait une petite publication en 1909. Enfin, n'en déplaise aux historiens, la tradition vient à notre secours pour accréditer le chemin de la poste comme itinéraire privilégié des troupes ou bandes armées. Dans son livre «*A l'ombre des Hautes Chaumes*», Victor Lalevée nous conte une bien jolie légende qui, vous allez le voir, écarte la *vieille voie*...

Par le chemin de la poste, arrivent les Houèbes ; c'est l'affolement et la fuite pour Colas et sa famille qui quittent précipitamment le logis ; Marie-Claire, la fille de Colas, est surprise par un de ces soudards... elle court, court jusqu'au Rocher de Hangochet d'où elle se jette pour échapper à son poursuivant. Ce dernier emporté par son élan vient s'écraser à côté de la jeune fille

miraculeusement indemne. C'est là l'origine de cette Vierge de Hangochet qui est toujours aujourd'hui un lieu de prière et cette page brièvement résumée de V. Lalevée confirme bien que les envahisseurs passaient de ce côté-là du vallon pour rejoindre Fraize. L'autre itinéraire, quant à lui, n'est porteur d'aucune légende sur ce thème. Et pourtant, n'est-ce pas sur un chemin, se trouvant sur la rive gauche de la Meurthe, en droite ligne de Barançon, que nos «*Héros*» ont tendu leur embuscade ?

Pour terminer sur les voies de circulation, un chemin venant d'Anould conduit vers Gerbépal et un autre vers Saint-Dié. Les voies de circulation sont donc dans l'ensemble proches de ce qu'elles sont aujourd'hui. Par là vont passer les hordes ravageuses qui feront le malheur des Fraxiniens... dont il faut enfin parler.

Que fallait-il pour que «*les Héros, gens de Fraize*», prennent vie dans le roman d'Eugène Mathis ? Qu'ils en aient l'occasion, me direz-vous ? L'ont-ils vraiment eue ? La tradition orale évoquée au début de cette préface, peut-elle être vérifiée ? Plus facile à dire qu'à prouver...

Reprenons les faits qu'Eugène Mathis met en scène. Évidemment, pas une date précise ne nous est indiquée et il ne faut pas s'en étonner mais vouloir dire maintenant d'une histoire portée de bouche à oreille pendant 200 ans qu'elle est forcément fautive serait malhonnête.

Pendant la Guerre de Trente Ans, des Suédois, les Houèbes comme on les appelle alors, sont surpris, dit-on, dans une embuscade à la Poutreau, entre Fraize et Plainfaing, par des Fraxiniens courageux, ingénieux, et d'une solidarité exemplaire. La voici l'occasion. Je passerai sur les détails de cet épisode chevaleresque pour m'attacher aux passages des armées à Fraize entre 1630 et 1640, afin de voir quelle a été la possibilité d'un affrontement à Fraize avec, en particulier, des Suédois.

En 1630, la Guerre de Trente Ans se déroule encore sur le sol allemand, opposant les protestants du Nord aux armées catholiques du Sud qui sont sous l'autorité du roi de Hongrie, empereur d'Allemagne. Le roi Gustave-Adolphe de Suède conduit la résistance à l'Empereur. Avec la disparition du roi de Suède en 1632, le roi de France Louis XIII et le fameux cardinal de Richelieu craignent maintenant la toute puissance de L'Empire et s'engagent plus avant dans le conflit aux côtés des Suédois. Ce raccourci simplifié nous amène forcément en Lorraine, duché coincé entre le fer et l'enclume. Il aurait fallu que le Duc montrât sans aucun doute des qualités diplomatiques réelles pour que son duché échappât à son triste destin. Il en sera malheureusement tout autrement. «*Il papillonna en*

amour comme en politique» dira Christian Pfister, en parlant du duc dans son Histoire de Nancy. Le bilan sera si lourd que pas une région du duché ne sera épargnée, au point même que certains villages disparaîtront définitivement comme c'est le cas tout près de nous du village d'Hellieule. Jamais la Lorraine n'a connu dans son ensemble une telle souffrance. On pourrait penser que la barrière que représente la chaîne des Vosges va fonctionner comme un rempart naturel face aux armées ; ce ne sera pas le cas et, tels des raz de marée, aussi fréquentes qu'irrégulières, ces vagues guerrières vont répandre l'effroi et le malheur sur leur passage.

Pour comprendre le désastre qui s'annonce, il faut prendre la mesure des armées de l'époque. D'abord, le soldat n'a pas l'uniforme permettant de le reconnaître et de le situer dans l'un ou l'autre camp. Devant s'équiper à ses frais, il l'est d'autant mieux qu'il a les moyens de faire la dépense et c'est tout. Comment donc un paysan de notre vallée peut-il savoir à qui il a affaire ? S'il entend parler français, il peut se trouver soit en face d'un Lorrain sensé le défendre, soit en face d'un Français, ennemi du Duc. S'il entend une langue étrangère, c'est encore plus compliqué. Les Suédois mercenaires, les troupes de Bernard de Saxe-Weimar, alliés de la France, parlent une langue étrangère tout comme les étrangers des troupes du Duc et de l'Empereur, les Hongrois, les Croates, les Bavares et les Souabes qui passent dans nos vallées. On les confond tous et lorsque des exactions sont commises, ils s'appellent Houèbes (Souabes), Houèdes (Suédois), Polaques, Cravates ou Crabates (Croates). Ils sont aussi loups des bois, brigands en bandes, appelés aussi chenapans (encore un mot né de la guerre), tous champions de la désolation.

Nous allons donc modestement tenter de faire le bilan des passages et stationnements de ces troupes qui, près de chez nous, vont aller et venir de France vers la Lorraine, d'Alsace vers la Lorraine, de Franche-Comté (territoire espagnol allié de l'Empereur) vers la Lorraine et vice et versa. Nous ne mentionnerons que les faits militaires qui nous intéressent directement. Grâce aux travaux de recherche réalisés par F. des Robert (*Campagnes de Charles IV, Paris, Champion, Nancy, Sidot, 1883*) et Philippe Martin, déjà cité, nous avons pu faire un relevé -semble-t-il complet- des passages militaires dans la région et plus particulièrement à Fraize. Il se peut que des troupes débandées, ou non, des déserteurs, groupes de faible importance, aient pu marquer leur passage par des pillages ou des actes de violence. Difficile d'en savoir davantage sur ce va-et-vient insensé que les historiens ont tenté de comprendre.

En 1632, sonne une des premières alertes mais les Vosgiens, et en particulier les Fraxiniens, ne l'entendent pas. Tout se passe au nord de la Lorraine et le pire est à venir.

Ainsi donc, l'année 1633 marque le début de la tragédie. Fin Août, les Suédois (2000 cavaliers et 600 mousquetaires) arrivent dans les Vosges par le Col de Saales. Ils se dirigent vers Saint-Dié où ils s'installent pour quelques mois. Auparavant, cette troupe avait rasé plusieurs villages autour de Saint-Hyppolite, brûlé le château de Schirmeck et incendié le village au point d'en émouvoir l'allié de la Suède qu'était Louis XIII (*Arnold Kientzler, l'Essor n°134, mars 1987 : Faits de guerre dans la vallée de la Bruche 1632-1639*). On peut penser que la haute vallée de la Meurthe n'a pas eu à souffrir de leur passage. Cette affirmation gratuite s'appuie sur le simple fait qu'il s'agit d'une première incursion et que, par conséquent, les greniers étant suffisamment remplis ailleurs, il était inutile de chercher au fond des vallées ce qu'on avait sur place. Je vous laisse quand même apprécier la charge que va représenter en vivres et peut-être en fourrage cette occupation. L'année 1634 est une période plus calme. Seule nous intéresse la destruction du château de Taintrux par les troupes françaises, destruction déjà évoquée plus haut et qui n'a aucune incidence sur la vie quotidienne de nos concitoyens.

La première armée qui traverse Fraize est conduite par Jean de Werth, un colonel impérial au service de Charles IV. Il est à Orbey fin juin-début juillet 1635 avec 4000 cavaliers et 600 dragons. Il ne s'attarde pas en chemin car son objectif est de reprendre la ville de Saint-Dié aux Français. D'Orbey à Saint-Dié, il n'y a qu'un itinéraire possible et c'est donc sans aucun doute par Fraize qu'il est passé via le col du Bonhomme ou le Valtin. Il est aussi probable que les habitants ne sont guère perturbés par cette colonne de 4600 hommes à cheval (les dragons étant des combattants à pied se déplaçant à cheval) à laquelle il faut ajouter le bagage, peut-être, par déduction, une cinquantaine de chariots (*Philippe Martin, opus cité p.40*).

A l'automne de la même année, le duc de Lorraine, harcelé par les troupes françaises, se replie vers l'Alsace par le col du Bonhomme (*Philippe Martin, opus cité p. 124*). Nous n'avons aucune précision sur l'importance de son armée mais c'est peut-être l'occasion de signaler que les troupes du duc ne sont pas plus tendres avec la population que les troupes françaises et suédoises, ennemies de la Lorraine.

Le 21 Janvier de l'année suivante, donc en 1636, le cardinal de la Vallette, au service de la France, passe au col du Bonhomme (*F. des Robert, opus cité*). Il est donc à Fraize le 20 ou le 21. Venant de Saint-Avold il a reçu l'ordre de ravitailler Colmar en difficulté.

L'importance de son armée laisse à penser que les Fraxiniens ont subi un rude choc. Certes, les soldats n'ont fait que passer, mais cela n'a pas été probablement sans mal. Imaginez 2000 cavaliers et 6000 fantassins, une centaine de chariots avec peut-être des femmes et des enfants traversant le village, en plein hiver, exigeant des vivres auprès des habitants, les derniers de la colonne étant forcément les plus agressifs.

Au printemps de la même année, les choses vont tout aussi mal. Collorédo, chevalier de Malte, maréchal général des armées de l'Empereur, venant d'Alsace par la vallée de la Moselle mais aussi de la Meurthe, donc par le Bonhomme, se heurte aux troupes du Marquis de la Force à Raon l'Etape. Les troupes impériales sont vaincues, 1000 impériaux sont tués et 4000 faits prisonniers. Collorédo, fait prisonnier, est amené à Paris où il ripaille sous bonne garde (*F. des Robert, opus cité, tome 1, p.246*). Pour aller à Raon, il avait fallu passer par Fraize où, on peut supposer, les Polonais, Croates et autres Hongrois ne laissèrent pas un trop bon souvenir.

En juin, une troupe de Suédois est à Saint-Dié où elle est attaquée. Réfugiés dans la tour de la grande église (la cathédrale), les Houèbes la font exploser plutôt que de se rendre.

Nous ne disposons malheureusement pas de documents qui puissent nous informer des malheurs que connurent nos concitoyens durant ces années terribles, mais tous les historiens s'accordent pour affirmer que l'année 1636 fut la plus terrible de toutes ; *«l'an que nous dirons de la mortalité, l'an des Cravates, l'an de cruautés, de martyres»*, écrira Jean Delhotel en 1668 (*P. Martin, op. cité p.131*).

Les années 1637 et 1638 semblent être des années de répit pour les habitants de la Haute Meurthe. Ce n'est pas le cas entre Moyenmoutier et le col de Sainte-Marie où les troupes françaises et lorraines s'affrontent, les Lorrains abandonnant 400 prisonniers et onze canons (*P. Martin, opus cité p.136*).

Peut-être semble-t-il inutile de souligner les événements ne touchant pas directement notre village, mais pendant et après les batailles, les troupes vaincues sont toujours débandées et fuient vers des zones plus sûres. Il est donc probable que le village de Fraize ne fut pas épargné par ces mouvements de troupes et dut en subir les contrecoups.

Il faut attendre le printemps 1639 pour entendre de nouveau galoper les chevaux de l'enfer tout près de nous .Un événement important va faire trembler la vallée : il y a eu bataille à Saint-Léonard le 27 avril 1639. Elle nous est relatée par F. de Roberts

(*Campagnes de Charles IV, opus cité*) et confirmée par Philippe Martin.

Quatre régiments lorrains d'infanterie (800 hommes, si on considère qu'un régiment compte 4 compagnies) et deux compagnies à cheval (100 hommes) sont là en cantonnement. Même si on ne sait pas par où, venant de Corcieux, arrive le général suédois Rosen (maréchal en 1649) avec 500 cavaliers et 300 fantassins. La surprise est telle chez les Lorrains que ceux-ci s'enfuient vers Saint-Dié, abandonnant leur bagage aux Suédois. Après un temps de panique, ils reviennent sur leur pas et affrontent les troupes de Rosen. La cavalerie lorraine, seule, pourra se tirer de ce guêpier, l'infanterie se faisant entièrement massacrer.

J'en ai terminé avec ce récapitulatif des tristes défilés militaires à Fraize. Que de nationalités européennes ont dû parcourir le centre de la Costelle, passage obligé entre Saint-Dié ou Épinal et l'Alsace ! Nous n'avons pas d'information tendant à prouver qu'il y en a eu d'autres, étant entendu que des troupes plus modestes et des soudards en déroute ont pu venir importuner la population locale, ne laissant évidemment aucune marque de leurs exactions.

Et les Suédois ? Ceux de l'embuscade de la Poutreau ? Ce ne pouvait être aucun des soldats mentionnés ci-dessus. L'importance de leurs formations aurait été fatale pour le village comme ce fut le cas pour les résistants de la vallée de la Bruche. Qu'une troupe de quelques dizaines d'hommes ait été arrêtée à Fraize durant ces terribles années, je suis prêt à le croire, d'autant plus que des exemples comme celui-là ont été répertoriés. En 1639 les habitants d'Auchamps-lès-Fougerolles se dressent contre les troupes lorraines de passage. De même, ceux de Luxeuil en 1640 (*Archives Val d'Ajol*). Alors pourquoi pas ceux de Fraize ?

Descendant de la *vielle voie* ou du Valtin, une troupe armée, jamais rassurante, est signalée aux villageois qui, n'en pouvant plus des pillages, n'ont plus rien à perdre. Ils s'organisent et, solidaires, lui tiennent tête, n'ayant pas d'autre choix que de la massacrer. Ils ont bien choisi le lieu de l'embuscade : un sentier dans des terrains marécageux sur la rive gauche de la Meurthe et, dominant le sentier, un ravin abrupt, à la végétation sauvage et épineuse appelé *li spingues de Djéka-Djeké* en patois et *Les épines de St Jacques* en français (*Joseph Haxaire, opus cité*). Ils sont déterminés et... et... non je ne vais pas me substituer à Eugène Mathis et vous livrer un fade récit inacceptable pour nos Héros ; laissons parler la tradition et le talent de l'écrivain.

Quoi de plus normal pour ces humbles de résister aux Houèbes ou autres soudards. Les quelques informations que nous avons

montrent que cette période fut pour eux très difficile, comme partout en Lorraine.

Il nous faut faire la part de la légende et des informations attestées. Écartons, par exemple, l'incendie du village de Clefcy qui, comme nous le verrons plus loin, n'a pas été épargné mais n'a pas été détruit. Écartons aussi cette légende du Braconseil qui stigmatise la solidarité des laboureurs. L'un d'eux, privé d'animal de trait par les Houèbes, en appelle au paysan d'Anould. D'où ce nom de bras-conseil ou braconseil. C'est beau mais inexact ; des documents des Archives des Vosges de 1546 et 1586 font déjà mention de ce lieu-dit orthographié Braconcel puis Braconcey.

Quelles difficultés les Fraxiniens connurent-ils durant cette période ? Tous les historiens s'accordent pour dire que la Lorraine fut dans une grande souffrance entre 1633 et 1661, donc au-delà les traités de Westphalie de 1648. Quand les archives se mettent à parler, elles nous donnent d'édifiantes informations. C'est le cas pour Épinal, Rambervillers, Charmes, Mirecourt, le Comté de Salm autour de Senones, La Bresse et même Saint-Dié. Les archives, par contre, ne viennent guère à notre secours pour attester des difficultés rencontrées par la vallée de la Haute Meurthe. Toutefois la carte des exactions attestées qu'on peut établir sur le sud de la Lorraine montre que le malheur était partout. Les passages des armées étaient à coup sûr sources de réquisitions qui allaient bien au-delà de l'imaginable.

Alors, on peut essayer de raisonner simplement. Une armée de 20000 hommes a des besoins quotidiens importants, à savoir 3 tonnes de pain, 225 bœufs, 90000 litres de bière, 90 tonnes de fourrage, nécessitant 250 chariots (*P. Martin, op. cité p.42*). C'est cela le bagage et peut-être aussi la clef de la victoire ! Lors de la bataille de Saint-Léonard, le général Rosen s'empare, dit-on, de celui des Lorrains, qu'on peut estimer entre 10 et 20 chariots chargés en particulier de vivres. Il est vrai que ce n'était que revanche puisque le 8 mars de la même année, aux environs de Vesoul, le duc Charles IV s'était emparé de celui du Maréchal de Saxe-Weimar, au côté duquel se trouvait Rosen. L'opération avait été plus intéressante puisque le duc avait mis main basse sur 200 chariots de grain, de pain, de langues de bœuf, de viandes salées, de volailles, de selles, de brides et d'argent (*F. des Robert, op. cité, tome II , p 92*). Cela, me direz-vous, ne nous touche guère. Et que fait-on alors lorsque les chariots ont été pris ou sont vides ? On réquisitionne et, naturellement, on pille. Le drame de la population lorraine pendant la Guerre de Trente Ans n'en est que la conséquence. Dès qu'une résistance se fait sentir,

alors s'ajoutent la violence avec tortures, les assassinats et incendies. Notre communauté est passée par cette terrible épreuve.

Imaginons seulement le passage des troupes françaises que commande le cardinal de la Vallette, le 21 janvier 1636. Ce sont environ 8000 hommes qui ne font pourtant que passer dans la rue principale de la Costelle mais ceux qui traversent le village sont des habitués d'un pillage qu'ils pratiquent quotidiennement. J'entre ici et je vide le poulailler et le clapier ; j'entre là et j'emmène la vache et le veau qui sont à l'étable. Toutes les habitations sont à coup sûr *visitées* et la pénurie alimentaire s'installe. Dans un autre scénario, les troupes cantonnées à Saint-Dié envoient des compagnies à cheval pour des réquisitions dans tous les villages environnants. Elles emmènent le bétail et les denrées alimentaires qu'elles trouvent. Mieux vaut ne pas leur résister ! C'est ce qu'Eugène Mathis nous présente au début du roman, avec la résistance en plus... celle qui va engendrer ses Héros. Enfin, et cela est incontrôlable, un groupe de loups des bois, ces fameux chenapans, ou une troupe de mercenaires et déserteurs descend de la montagne. Ces sauvages sont impitoyables et leurs méfaits sont indescriptibles. C'est peut-être notre bataille de la Poutreau déjà évoquée. Quoi qu'il en soit, chaque passage et chaque réquisition génèrent le même scénario et conduisent la population à la famine, souvent à la mort.

Le passage de Jean de Werth et celui du duc de Lorraine l'année précédente ont peut-être laissé des traces et on est devenu, par expérience, prudents voire malins, mais cela n'aura pas suffi. Eugène Mathis rend parfaitement compte de cette atmosphère .

La fuite vers les schlaques (*mines de La Croix et du Chipal*) qu'il décrit est parfaitement plausible. A-t-elle eu lieu ? Aucun document ne l'atteste même si la fuite au cœur des forêts est courante. On se sauve avec la vache qui va brouter ce qu'elle trouve tandis que la famille assure sa subsistance grâce au lait qu'elle leur donne. Longtemps, dans la haute vallée de la Meurthe, une expression continuait à être employée : «*Grébate, sauvons-nous, voici les soudards !*», grébate étant le nom qu'on donnait en patois aux vaches noires et blanches de race vosgienne. Mais on sait que la fuite des habitants a engendré l'incendie des villages de la part des Suédois, voire des troupes alliées, telles celles de Gallas à Pierre-Percée et Bénaville. Alors...

Le village de Fraize, tout comme celui de Clefcy, a-t-il été incendié ? C'est peu probable. Nulle part, dans les archives, ces incendies ne sont mentionnés. On sait que le village d'Hellieule a disparu en 1639, que la haute vallée du Rabodeau a été durement touchée et que Moussesey, en particulier, ne compte plus que deux

ménages en 1640 alors qu'il en comptait 38 en 1634. Chez nous, pas de témoignages pour cette période 1635-1640. Paradoxalement, le sud de la Lorraine aurait moins souffert que le nord avec un dépeuplement moyen de 50% contre 80% (*Thèse Doctorat, Marie-José Laperche-Fournel, «Le peuplement du duché de Lorraine de 1580 à 1720»*) Toujours selon cette étude, la population des villages passe en moyenne de 200 habitants à 60. Fraize semble s'inscrire dans cette moyenne ; les registres des baptêmes qui concernent la paroisse (pour simplifier, Fraize, Plainfaing et le Valtin) sont heureusement là pour nous éclairer mais cela reste bien insuffisant. 73 baptêmes en 1624, 82 en 1625, 73 en 1626, 58 en 1628... mais, curieusement, le registre se tait au 31 octobre. C'est l'inconnu jusqu'au 29 octobre 1645. On enregistre alors 5 naissances entre cette date et la fin de l'année. On en compte 50 pour 1646 et 59 pour 1647. L'ouragan est passé ! Comment expliquer le silence dès 1628 des registres paroissiaux avant que la guerre n'éclate ? Dès 1628, la peste est signalée de façon sporadique dans la région de Saint-Dié ; Fraize qui se trouve sur un itinéraire commercial n'échappe sûrement pas à la contagion. La couche d'ossements découverte au début du siècle dans la partie ancienne du cimetière, comme le souligne V. Lalevée, peut laisser à penser que la crise fut violente. Là encore, nous ne disposons d'aucune information. L'absence de prêtre en est sûrement la cause, même si Eugène Mathis permet à celui de Fraize de bénir l'union de Colon et Mariette, son dernier sacrement avant de mourir d'épuisement à la fin de la cérémonie.

Faut-il croire la tradition qui veut que seules «*trois vieilles filles*» fussent les seules survivantes à Clefcy ? L'Abbé M. C. Idoux dans un ouvrage très intéressant paru en 1912 , «*Les ravages de la Guerre de Trente Ans*», signale que le ban de Clefcy est dépeuplé, et que les trois scieries érigées à la basse de Straiture sont ruinées et démolies. Or, lorsqu'il s'agit en 1667 de payer l'impôt de la Saint-Remy, comme toute la prévôté de Saint-Dié, la mairie de Clefcy explique que les terres enserrées dans les montagnes sont de petit rapport quoique de culture pénible. Au temps des guerres, ils ont été épargnés car leur contrée était moins accessible aux soldats que les vallées, aussi étaient-ils fort imposés, maintenant, «*que les autres sont au large pour faire grande nourriture à bon compte il faut modérer Clefcy*» (A.Ronsin, *Démographie et économie dans la prévôté de Saint-Dié au XVII^{ème} siècle, Bulletin société Philomatique vosgienne, volume XCVIII*). Cela ne concorde guère avec ce que dit l'abbé Idoux, lequel, peut-être, a lui aussi été abusé par la tradition orale.

Fraize n'est pas Clefcy et j'en conviens, mais la réclamation du maire permet de faire un constat important : «*Clefcy a moins souffert que les autres villages de la contrée...*» Voilà qui éclaire notre

lanterne et nous pouvons penser que Fraize, plus accessible aux soldats que Clefcy, a donc davantage souffert de la guerre, bien que cela aille à l'encontre de toutes les idées reçues jusqu'aujourd'hui. A l'époque, le chemin de Saint-Dié au col du Bonhomme se trouve totalement sur la rive droite de la Meurthe et un écran de mortes, fourrés et broussailles isole Clefcy sur la rive gauche. Si de surcroît, le pont rejoignant le village est détruit, la population est encore davantage *oubliée*. La destruction des moulins, au fond de la vallée, attestée par les archives, est probablement l'œuvre de soudards descendus des chaumes, que les marcaires, dépossédés de leurs troupeaux, ont abandonnés. La chaume de Sérichamp est d'ailleurs mainte fois citée dans les archives ; dans son livre, «*Au pays des marcaires*», V. Lalevée, en racontant l'histoire de son aïeul lointain Didier de la Levée, en porte témoignage.

C'est encore grâce à la collecte des impôts que l'on peut mesurer la situation économique de Fraize, à défaut de faits remarquables touchant aux exactions. A une date non précisée, mais avant la guerre de Trente Ans, le nombre de conduits (familles imposables, en moyenne 5 personnes) est de 150 pour le Ban de Fraize (Fraize et Plainfaing). Il n'est pour l'aide Saint-Remy que de 13 en 1644, (le demi-conduit correspondant à un veuf ou une veuve avec ou sans enfant), et 124 en 1665 et 107 en 1667. La variation 1665-1667 est probablement due à une baisse des récoltes. Ces registres imposables nous éclairent d'abord sur la situation économique qui, 20 ans plus tard, s'est redressée mais aussi sur la population qui, approximativement, retrouve son niveau de 1628. Si le ban de Fraize avait été détruit et sa population décimée, les équilibres économique et démographique n'auraient pas été atteints aussi vite.

On peut enfin comparer, en 1667, le nombre des mendiants du Valtin (34 feux) avec ceux du Ban de Fraize (114 feux) et ceux des deux bans de Clefcy et Ban le Duc (148 feux). Dans le premier cas, on en compte 17, tandis qu'il n'y en a pas dans le ban de Fraize et que les deux bans du Val de Straiture n'en comptent que 7. La déstructuration des familles dans la haute vallée provoquée par les incursions de pillards de toutes sortes, en provenance d'Alsace et d'Orbey en particulier, a engendré la détresse qui, 20 ans plus tard, est encore présente. Le rapport d'Albert Ronsin (réf. citée) va donc dans le même sens que l'étude très documentée que Victor Lalevée nous fait dans son livre «*Au pays des marcaires*», lorsqu'il dresse un *sombre tableau du Valtin et des chaumes laissées longtemps à l'abandon pendant la crise*. Les trois bans de Fraize, Clefcy et Ban le Duc ont par contre presque tout effacé, bien assis qu'ils sont dans le train de la reprise démographique et économique avec des crises de

subsistance désormais plus improbables, maintenant que la pomme de terre est entrée dans l'alimentation.

Il n'en demeure pas moins que cette population, même si elle retrouve une vie plus paisible, a subi un profond traumatisme, au point d'en conserver la mémoire, une mémoire présente encore aujourd'hui chargée naturellement des scories de l'imaginaire.

Alors, que deviennent nos Héros dans tout cela ? Je ne les ai pas oubliés durant ce voyage dans le passé. J'ai vu, entendu et suivi, dans leur exode fraternel, les Mimique Voinquel, Colon, Mariette et d'Anglure, tous forts et généreux, tant il est vrai que, dans cet amour partagé entre sa terre natale et les hommes qui l'habitent, Eugène Mathis n'a su que crier sa passion ; les acteurs de cette histoire, nés de son imaginaire, ne pouvaient en sortir que plus grands. Ce chant d'amour épique, je vous invite à l'entendre caché derrière des houèbes ignobles que l'Histoire n'a pas inventés et je ne trahirai pas l'auteur en lui faisant dire, avec un peu de la grandiloquence de son temps :

«Vous qui m'avez façonné, vous qui avez bâti ma belle vallée, vous qui avez souffert dans un monde d'injustice, je vous dois d'être là à écouter et voir vivre ma petite terre. Ma plume n'est que mon âme ; courant sur les chemins du val, elle ne chante, ne rit ou ne pleure que pour vous. Oui, gens de Fraize, vous êtes mes Héros.»

François Maubré,

Président de l'Association de sauvegarde du patrimoine «La Costelle»

Eugène MATHIS

LES HÉROS

GENS DE FRAIZE

Au creux des Monts

Dans sa double ceinture de monts et de forêts, au chant des *rupts* neigeux, l'humble village de Fraize semblait dormir au fond de la vallée. Sur un océan d'arbres, comme une *croulée* de verdure descendue des montagnes, les larges toits de *bardeaux* mettaient leurs taches sombres.

Le long des rues tortueuses, où flânaient les poules et les porcs, s'entassaient les fumiers en monceaux débordants.

Sous les longs auvents, où l'on joignait les bœufs, s'ouvraient les portes basses des logis et des étables. Et dans les *rabaissées* béantes, les longs bras des araires et les timons des *timerés* dans l'ombre s'allongeaient.

Les fenêtres basses, plus larges que hautes, où le plomb dessinait des losanges, faisaient des reculs d'ombre dans les façades blanches, dont les murs déjetés cachaient leurs lézardes sous les ceps noueux ou la montée conquérante des lierres.

Aucune construction neuve : tout semblait vieux, étrangement vieux dans ce village perdu à l'orée de la grande forêt vosgienne. Depuis longtemps sans doute, l'aspect en était fixé et rien ne rappelait plus l'effort séculaire qui avait conquis ce sol sur la sylvie primitive et sur les *mortes* qui, à l'origine, encombraient le fond des vallées.

La mémoire conservait cependant encore les noms des rudes aventuriers qui attirés, disait-on, par l'or qui dormait dans les sables de la Meurthe, étaient venus bâtir sur ses bords leurs huttes de troncs d'arbres couvertes de genêts.

Sans doute, trompés dans leur espérance, ils n'y avaient point trouvé la fortune. Mais, séduits par la beauté et les ressources du lieu, ils avaient fixé là leur existence aventureuse. Et lentement, d'âge en âge, le campement primitif s'était développé ; un village était né, dont la population, en essaimant, avait semé des hameaux dans toutes les *basses* qui grimpaient vers les monts.

Des éléments nouveaux, montés de la plaine lorraine, avaient apporté la civilisation. Les mœurs sauvages des rudes coureurs des forêts s'étaient par degrés adoucies. La nature clémente avait souri à l'homme et la douceur de vivre semblait faire de ce coin reculé l'asile rêvé des bonheurs obscurs.

Le village formait alors trois groupes de maisons : au sud de la rivière, Demennemeix ; au nord, la Costelle ; leurs rues parallèles à la Meurthe étaient réunies par la rue transversale du Moulin. Séparées de l'agglomération principale, l'église et une sorte de maison forte appelée le Château se dressaient, la première en aval sur un monticule et la seconde en amont à l'entrée du bois de la Poutreau.

Faisant pendant à l'église, de l'autre côté de l'eau, une vaste forge s'élevait.

Il y avait plus loin, dans les gorges voisines, des moulins et des scieries.

La petite colonie se suffisait ainsi à elle-même et les transactions avec les pays voisins étant à peu près nulles, les bruits du dehors ne la troublaient guère.

Les paysans, au pas lent de leurs bœufs, montaient taciturnes vers les *finages* étages au pied des monts.

Les troupeaux, au tintement des *chhalles*, suivis des marmots dépenaillés, gagnaient les libres pâturages des coteaux voisins.

Dans le village, les vieux écroulés sur leurs bancs de pierre, goûtaient frileusement les derniers soleils. Mais la cadence des fléaux, les abois des *maques* qui montaient des granges, étendaient sur la vallée une rumeur d'activité et de travail.

Une foi profonde et fervente réglait toutes les pensées et les actes de ces primitifs. Le dimanche, religieusement chômé, éteignait tous les bruits pour ne laisser planer dans l'air calme que les appels pieux des cloches.

Après les offices, pendant les soirées dominicales des beaux jours, les travailleurs embarrassés de leurs loisirs, se réunissaient pour le *couarail* à l'ombre du grand noyer ombrageant chaque porte.

L'hiver, les *loures* aidaient à passer agréablement les soirées interminables et entretenaient les relations de bon voisinage. Les rudes laboureurs, les manœuvres râpés, tous ceux que la glèbe pour une heure avait lâchés, devisaient gaiement ou parlaient des nouvelles locales et de leurs travaux.

Pas de journaux, pas de poste pour donner la fièvre, multiplier les soucis et compliquer l'existence. La tâche du jour, l'œuvre de demain alimentaient seules la pensée de ces hommes. Les grandes ambitions, nées du progrès, leur étaient inconnues. Ils étaient heureux.

Ainsi de toutes choses se dégageait une impression profonde de paix et de sécurité.

Tel était l'humble village figé dans ses habitudes séculaires, au moment où les Vosges vont entrer dans l'histoire au bruit des chocs sanglants, à la lueur des incendies.

Car nous sommes au début de cette guerre de Trente ans qui a fait de la Lorraine un désert et de son peuple un martyr.

Combien de générations avaient passé sur ce coin de terre, sans bruit, sans nom dans l'oubli et le temps ensevelies, avant celle dont nous allons essayer de narrer la fin tragique et de révéler la mémoire à l'avenir apitoyé.

La forge

Quand l'activité des âtres se transportait aux champs, la forge seule restait en travail et tout ce qui restait de vie dans le village semblait s'y concentrer. Comme nous l'avons vu, elle était située au bord de la Meurthe, vis-à-vis l'emplacement occupé actuellement par l'abattoir. La maison était bâtie sur le modèle depuis longtemps arrêté et qui sert encore aujourd'hui dans la construction des demeures de la montagne où l'on a surtout en vue de lutter contre le froid.

Au fond d'un long corridor s'ouvrait la cuisine. A côté de celle-ci le *poêle*, la pièce principale, et une autre chambre servant de débarras. Toutes ces pièces étaient basses, peu éclairées, avec, au plafond, de longues *travures* saillantes et enfumées.

Le sol était de terre battue et les murs en mortier cru. Seul le *poêle* était blanchi à la chaux et parqueté, ce qui marquait une aisance relative.

Autre chose encore en faisait l'une des maisons les plus en vue du village : elle avait un étage, ce qui était rare encore en ce temps-là.

A côté, au lieu de la grange et de l'écurie habituelles, s'ouvrait un hallier immense. Au fond, la forge flamboyait.

Sur les enclumes trépidantes, à travers le jet pressé des étincelles, le fer chauffé jetait ses lueurs fauves. Et par ce matin joyeux d'arrière-saison, le chant des forgerons, au rythme des marteaux, montait allègre dans la sérénité des cieux.

Penché sur l'établi, le père Laurent, le patron, donnait à la lime les dernières façons aux pièces sorties de la forge. Sous sa calotte de cuir noire, des mèches de cheveux blancs formaient une auréole à sa figure osseuse. Des yeux restés brillants sous les sourcils broussailleux, un nez gros et épaté sur une bouche mince donnaient à sa figure entièrement rasée un aspect sévère tempéré de bonté.

Le maître ouvrier, Dominique Voinquel, que ses camarades d'atelier appelaient familièrement père Minique, était de même âge à

peu près que son patron, mais son teint coloré, son corps trapu annonçaient une force peu commune et le faisaient paraître beaucoup plus jeune.

Le personnel se composait en outre de deux compagnons. Le plus jeune, Blaise Larousse, dit Brûlefer, adolescent de quinze ans malicieux comme un singe, agile comme un chat, remplissait la forge des éclats de sa gaîté exubérante.

Le premier compagnon, le héros de cette histoire, était un garçon de vingt-deux ans à la taille d'athlète. Nicolas Perrotey était son nom de famille. Mais une habitude, qui s'est conservée jusqu'à nos jours, déformait presque toujours le prénom et l'accouplait à un sobriquet. Colon du Six Pieds avait donc hérité à la fois de la stature et du surnom de son père. Celui-ci, un vieux soldat, avait inculqué à son fils les principes d'une haute moralité, lui enseignant surtout à mépriser la bassesse et à mettre l'honneur au-dessus de tout.

Comme la plupart des enfants de sa génération, Colon était peu instruit ; mais un robuste bon sens suppléait à son défaut de connaissances.

Orphelin de bonne heure, il avait été recueilli et élevé comme son propre fils par le père Laurent son parrain. Et, dans ce foyer laborieux et probe, ses qualités naturelles n'avaient fait que se fortifier. C'était donc, malgré son âge, et dans toute l'acceptation du terme, un homme de devoir et de raison.

Sa mâle figure subjuguait et, sans qu'il le voulût, il en imposait à tous ceux qui l'approchaient. Il était de ces hommes qui, de temps à autre et dans tous les milieux, se révèlent comme des conducteurs de peuple.

Dans les époques paisibles, ils passent confondus dans la foule amorphe. Mais dans les temps de trouble ou de guerre, aussitôt que jaillit l'occasion, ils se trouvent, et tout naturellement, placés en vedette. Combien de soldats, aujourd'hui illustres, arrachés par la guerre à la charrue ou à l'atelier, ont fait, en ces dernières années, montre de vertus qui s'ignoraient peut-être et que le monde ignorait. Fonck¹, pour ne citer que celui-là, parce qu'il est de la race de mon héros, ne fût-il pas, dans la paix, toujours resté un modeste artisan ?

Dans la forge, tout le monde subissait l'ascendant de Colon. Quand il avait donné un avis, tous, y compris le patron, acquiesçaient, sans qu'il y eût, tant sa modestie égalait sa force morale, la moindre arrière-pensée de jalousie et de défiance.

1 NDLC : René Fonck, célèbre aviateur de la guerre de 1914-18 était originaire de Saulcy-sur-Meurthe.

Armé d'énormes pinces, Minique présentait au brasier la pièce à forger. «Un peu de vent, petit ! ». Et Brûlefer, suspendu au grand soufflet de cuir, activait la flamme. Puis quand le morceau de fer avait pris la teinte désirée, le maître forgeron l'enlevait vivement et le plaçait sur l'enclume. «Allons, mon garçon, à ton aise ! ».

Alors Colon, brandissant le marteau pesant, sans fatigue apparente, pétrissait à coups redoublés le métal brûlant. De la main libre, Minique frappait aussi et le travail, mené rondement, emplissait la forge de bruit et d'entrain.

Or, ce matin-là, pendant que les ouvriers étaient ainsi occupés, le gros marteau, au lieu de se relever, resta tout à coup frappé d'immobilité au bout du bras tendu de Colon. Par contagion, celui de Minique s'arrêta de même.

Le père Laurent, relevant le front, oublia de pousser la lime. Même, dans le fond de la forge, le grand soufflet perdit la respiration. Et les quatre hommes restaient là les yeux fixés sur la large baie qui éclairait l'atelier, comme hypnotisés par la plus gracieuse des apparitions.

Fraîche comme un bouton de rose, dans toute la puissance et l'orgueil de ses seize printemps, une jeune fille leur souriait. Elle souriait de ses grands yeux bleus, de ses lèvres vermeilles, de toutes les fossettes de son visage harmonieux. Elle sourit et s'en fut rougissante avec, à son front de reine, le nimbe de rayons qu'y mettait le soleil levant.

Et il sembla à ces hommes qu'ils venaient, par la baie ouverte, d'entrevoir un coin de paradis. A tous, la vie parut bonne et le travail léger. Le père avait un sourire intérieur qui le transfigurait ; la face de Colon irradiait ; et, ses yeux plissés de bonhomie malicieuse, Minique faisait à Brûlefer cramoisi des signes d'intelligence.

Après cet arrêt tacite, le travail reprit de plus belle.

Le marteau de Colon avait des girations vertigineuses et inquiétantes. L'outil s'abattait avec une telle force que le père Minique était obligé de lui dire : «Las ! Las ! Calmons-nous ! nous allons démolir tout le matériel. Quel boucan ! Crains-tu qu'elle ne t'entende pas ? ».

Et Colon gêné, mais heureux d'être compris, souriait aussi à son vieil ami.

Le père Laurent, lui, semblait de plus en plus s'absorber dans son travail mais, réellement, il était tout entier à des pensées étrangères à sa tâche. Tout en poussant la lime, c'était sa vie entière qu'alors il repassait.

La Lépreuse

Sa fille, sa chère Mariette, l'orgueil de sa vieillesse, le père la revoyait, chétive et frêle enfant, dans le berceau joignant la couche où l'épouse, sa Claudette aimée, lui souriait.

C'était là, à côté, dans le *poêle* de la vieille maison où tant de générations laborieuses avaient vécu obscurément.

Grâce aux efforts des ancêtres, grâce surtout à l'énergie du jeune chef de famille, l'avenir s'annonçait paisible.

Et il se remémorait les projets timides, les espoirs modestes que la vue du berceau blanc faisait naître au cœur des époux.

Vains projets ! Chimères ! pareils aux aubes d'avril auxquels l'antan mêle un souffle de mort.

C'était à ce moment, en effet, que le malheur était, comme un hôte sournois, entré dans le foyer tranquille, pour y porter le deuil.

Avec quelle lucidité il revivait ce matin d'été où, couché près de son épouse, il avait aperçu sur la poitrine blanche comme une trace de brûlure.

La matrone consultée avait prononcé le mot de *choquesses Saint-Laurent*, nom par lequel on désigne encore dans nos campagnes les affections de la nature du vitiligo. Ils ne s'étaient donc pas autrement alarmés pour le moment. Mais rapidement le mal s'était étendu et, malgré tous les remèdes essayés, avait pris un vilain aspect : une vaste plaie recouverte d'une croûte squameuse.

Un nom terrible qui n'avait pas encore été prononcé, mais que chaque époux lisait dans les yeux effarés de l'autre, sonnait dans leurs nuits d'insomnie : la lèpre ! c'était la lèpre ! Ils en étaient d'autant plus sûrs qu'une aïeule de Claudette en avait été atteinte. Le poison qu'on croyait éliminé reparaisait dans la famille avec son cortège de misères.

Pour savoir ce que ce nom contenait d'épouvante et de menace, rappelons la nature de cette maladie et les mesures rigoureuses à l'aide desquelles on luttait contre la contagion.

Le malheureux qui en était atteint ne pouvait plus conserver aucun espoir de guérison. Lentement, progressivement, il voyait son propre corps s'en aller pour ainsi dire en lambeaux, devenant pour

lui-même un objet de dégoût et de répulsion, jusqu'au jour où la mort venait enfin le délivrer.

Le lépreux était mis au ban de l'humanité. Ses proches même le fuyaient et sa présence faisait aussitôt le vide dans les maisons et les villages. Et ce n'était pas la moindre souffrance de ces malheureux de se voir ainsi condamnés à une solitude douloureuse et perpétuelle.

En vue d'éviter la propagation de l'épidémie, des édits terribles enchérissaient encore sur la dureté des mœurs. Tout lépreux devait être signalé à l'autorité et isolé impitoyablement. Pour cela on avait construit, à l'écart des agglomérations, des maisons appelées léproseries ou *maladries*, où on reléguait ces malheureux.

Les moins malades n'en sortaient, pour vaquer aux environs, que vêtus d'un costume particulier et munis d'une cliquette ou *térette* destinée à signaler leur présence. Défense expresse de dépasser un certain rayon. Le lépreux était rayé des rôles de la communauté ; de par la loi, il n'existait plus : c'était un mort vivant.

A l'époque dont nous parlons, le mal devait être très répandu si l'on en juge par le nombre de maisons ou de lieux-dits qui conservent encore des dénominations rappelant cette origine. C'est ainsi que dans le seul ban de Fraize, nous trouvons la Maladrie près de Sondreville et la Malette près de Plainfaing.

Donc, quand la pauvre Claudette n'avait plus conservé aucune illusion sur son état, avec la seule pensée de préserver les siens, elle avait demandé elle-même son internement.

Et ce veuf d'une vivante pensait encore en frémissant à ce matin d'automne qui avait vu s'accomplir la cruelle séparation. Comme si tout avait conspiré pour la rendre plus pénible, l'enfant, que la mère n'approchait plus, avait fait ce jour-là ses premiers pas et son gazouillis joyeux emplissait la chambre.

Devant la porte, avec le groupe des amis en deuil, le clergé, avec ses ornements noirs, attendait, comme lorsqu'il vient prendre pour le *clamart* ceux dont la mort a brisé les liens.

Et, sans plus, se refusant aux étreintes mortelles, farouche et prostrée, elle s'était abandonnée au rite qui devait la retrancher de la société.

Le sombre cortège, au chant morne des psaumes, avait défilé lentement vers l'église où le glas martelait ses notes douloureuses.

Il revoyait la patiente isolée, à genoux au milieu du chœur ; le drap noir dont on avait couvert ses épaules frissonnantes ; il entendait encore les prières des morts, ce-cri de l'humaine misère clamant, devant le mystère, sa terreur de l'inconnu.

Il avait perçu, comme dans un songe, les exhortations coupées de sanglots, de l'officiant, ami et parent de la famille, s'efforçant de reconforter cette âme abandonnée, et livrant, malgré lui, le fond de son cœur gros d'angoisse et de révolte.

Puis c'était, sur un lourd chariot aux cahots pesants, le départ pour la *maladrie* de Sondreville dont, pour recevoir l'infortunée, la porte noire s'était ouverte à deux battants comme un porche d'éternité.

C'est là qu'elle était descendue, à bout d'énergie et de courage.

Cependant, au moment de franchir ce seuil, au-dessus duquel Le Dante eût pu écrire sa désespérante épitaphe, elle se retourna, releva son long voile, et son visage baigné de pleurs apparut. Elle voulut parler, mais la force lui manquant, elle fit de la main un signe d'adieu. Il avait voulu s'élancer, mais des bras amis l'avaient retenu ; la suprême consolation d'embrasser sa morte lui était même interdite ; et la grande porte s'était refermée sur son passé. En outre, il ne se souvenait plus de rien. Il ne savait comment, le soir, il s'était trouvé assis à son foyer où l'enfant jaseur s'éveillait à la vie.

Il avait pris sa fille dans ses bras, l'avait couverte de baisers et, longtemps, longtemps, la source de ses larmes avait coulé.

Puis il s'était juré d'entourer de tant de soins et d'affection cette tête bénie que jamais le malheur n'oserait y toucher.

Dans la nuit de désespoir et de douleur où il s'était trouvé plongé, cette petite âme avait été comme la lumière qui console et donne la force de lutter. Tout son besoin, toutes ses forces d'aimer s'étaient concentrées sur la frêle créature. Et ses rudes mains, habituées à rudoyer la matière, savaient se faire caressantes et douces comme celles d'une mère et se plier à ces petits soins dont est fait le bonheur des petits.

Curiosités d'enfant

Dès le lendemain, il s'était remis à travailler comme un esclave, s'étourdissant au bruit de son marteau, mais gardant toujours au fond de son cœur, aussi vive et aussi douloureuse, sa blessure cachée.

Tous les jours une voisine, la mère Desjeunes, venait faire son ménage, puis emmenait l'enfant pour passer la journée avec sa petite fille, Claire, et la ramenait le soir à son père.

Or, il arrivait fréquemment que Mariette, si rieuse d'ordinaire, avait en rentrant des rêves silencieux et tristes. Le pauvre père n'osait l'interroger, craignant de découvrir dans la pensée de l'enfant un reflet de sa propre pensée.

Un soir, elle n'y tint plus et, au moment où il se penchait sur le berceau blanc pour lui dire bonsoir, il sentit les deux petits bras noués autour de son cou le retenir prisonnier. Une voix tremblante d'émotion lui souffla à l'oreille : «Pourquoi dis, papa, que je n'ai pas une maman comme Claire ? ».

Le pauvre homme s'effara, bredouilla et, ne pouvant mentir à son enfant, s'en tira gauchement : «Ta mère ?...Ta mère ?... Ah ! ma pauvre et chère petite !... Elle est partie ... loin... très loin...Elle t'aimait bien...Mais elle ne reviendra jamais !...jamais ! ...Elle ne peut plus revenir...». Et toute cette explication embarrassée se termina par un gros baiser où l'enfant sentit une larme.

Elle eut conscience, déjà si fine et si déliée, que c'était là une question à laquelle il était délicat de toucher. Dès lors, ce secret mit comme un mur entre le père et l'enfant.

Laurent, de son côté, s'avisa que son foyer, sans maîtresse de maison, était triste pour sa fille et il fit venir, pour tenir son ménage, une parente éloignée, veuve depuis quelque temps, la mère de Colon.

Celui-ci était déjà un garçon fort et courageux auquel on mit, dès le lendemain, un marteau en main.

Dès lors, le foyer fut moins triste et on y eût connu le bonheur si la pensée de l'absente n'y eût toujours habité.

Par un accord tacite, personne n'en parlait mais chacun entendait en son cœur ce nom que les lèvres s'obstinaient à ne pas prononcer.

Mais si elles restaient closes, il y avait dans la maison une infinité de choses qui causaient d'une absente ayant dans ce logis tenu une telle place que rien n'avait pu dès lors la remplir.

Au coin de l'âtre, à la place d'honneur, un grand fauteuil de paille où personne ne venait s'asseoir semblait attendre un visiteur qui ne venait jamais.

Et ce coffre de chêne dont les ferrures de cuivre, les panneaux sculptés d'arabesques, semblaient dépaysés dans ce milieu si simple, que pouvait-il bien contenir ?

Pourquoi le père, lorsqu'il se croyait seul, ouvrait-il ce coffre avec une sorte de mystère ? Que signifiaient ces soupirs qu'une nuit elle lui avait entendu pousser en le refermant ?

Elle souffrait de ces questions qu'elle se posait et auxquelles elle n'espérait pas de réponse. Aussi, le jour où elle trouva - par quel hasard ou quel oubli ? - la clef dans la serrure, avant qu'aucune voix intérieure l'eût prévenue, elle avait soulevé le lourd couvercle. Un relent remugle, mêlé au parfum de fleurs fanées, était monté du coffre profond.

Une robe de laine blanche avec un rabat en toile brodée, une coiffe en lin avec ruches de dentelles, deux mignons souliers à nœuds de rubans : ainsi était apparu tout le costume d'une mariée de l'époque aux yeux émerveillés de l'enfant.

Et, dans tous les coins, des bouquets desséchés, les uns presque réduits en poussière, d'autres à peine fanés semblaient attester la périodicité d'un hommage dont les ans ne pouvaient altérer ni la ferveur ni la fidélité.

L'enfant était à peine revenue de son étonnement que le bruit de la porte la fit sursauter. Avant qu'elle eût pu abaisser le couvercle, son père était près d'elle et, d'une voix sévère qu'elle ne lui connaissait pas : « Que fais-tu là, petite indiscrete ?

— Pardon, papa, je ne savais pas ! ».

Et des pleurs déjà perlaient aux yeux de la petite.

« En effet, tu ne sais pas, dit le père radouci, et c'est de ma faute ce qui arrive ».

Et, il l'avait prise en ses bras et, plus longuement encore que de coutume, il l'avait serrée sur sa poitrine que la douleur oppressait.

Mais jamais plus, depuis ce jour, elle n'avait trouvé la clef sur la serrure.

Cette petite scène n'avait fait qu'exacerber la curiosité inquiète de l'enfant. Elle en devenait morose et, la nuit, dans le silence des êtres et des choses que troublait seul le battement douloureux de son petit cœur, elle pleurait tout bas cette mère qu'elle ne connaîtrait jamais.

La santé de l'enfant se ressentit longtemps de ce travail intérieur, mais l'intelligence lui dut un épanouissement précoce et merveilleux. Le père n'eut garde de ne point tirer parti de telles dispositions.

A cette époque, l'esclavage de la femme s'aggravait de l'ignorance complète où elle était abandonnée. Mais le père Laurent, rompant avec la coutume, voulut que sa fille fût instruite afin de multiplier, en lui ouvrant le monde de la pensée, ses chances de bonheur.

Et il avait trouvé dans le vieux curé Prévost, son parent, le maître qu'il rêvait.

C'était un de ces prêtres qui, sans égaler les Pierre Fourier et les Vincent de Paul, ont répandu sur ces époques sombres les rayons de leur vertu et dont le souvenir vit toujours dans les traditions de leur paroisse. Saint homme et surtout honnête homme, partageant la vie et les peines de ses paroissiens, serviable à chacun, aimé de tous, n'ayant qu'un souci : le salut de son troupeau. Et puis tolérant, point rigoriste, recevant avec le même sourire paternel les tièdes et les fervents, n'ayant pas, disait-il, reçu la mission de séparer l'ivraie du bon grain, mais de faire aimer son divin Maître par la charité. Sa bonté et sa lucidité d'esprit l'avaient même affranchi des préjugés criminels de ces époques troubles. Et bien souvent il était parvenu, au risque de se compromettre, à arracher aux sérénités aveugles des tribunaux les malheureux accusés de sorcellerie.

Tel était le maître qui devait former cette âme d'élite.

Il avait trouvé en elle une élève si docile qu'il lui avait à peu près transmis tout son bagage de connaissances.

Plusieurs fois, mise en confiance par la bonté du vieux prêtre, elle avait tâché de lui arracher le secret qu'on lui cachait. Mais, comme son père, il lui avait répondu, l'air gêné et contrit, que sa mère était partie pour un voyage si long qu'elle ne reviendrait pas.

Et il en était ainsi de tous ceux qui l'entouraient et qui, avec ce sentiment inné des convenances et ce respect du malheur qu'on trouve souvent chez les humbles, se seraient fait scrupule, en la renseignant, de troubler la quiétude apparente de cette âme en fleur.

Sur ces entrefaites, la mère de Colon mourut presque subitement. Cette catastrophe fut pour Mariette un de ces éclairs qui ouvrent aux enfants, sur l'existence humaine, un horizon inattendu.

Elle avait déjà entendu parler de la mort, mais ne s'était pas rendu compte exactement de ce que c'était.

Quand elle vit celle qu'elle appelait « ma tante », celle qui s'était toujours pour elle montrée une vraie mère, couchée dans la nuit du cercueil, elle eut le sentiment de l'irréparable et du destin de toute vie. Sa douleur fit écho, sans doute, à celle de Colon, mais en pleurant sa tante, cette enfant si impressionnable pleura aussi sur elle-même. Nous nous habituons à la longue à l'idée de la mort, mais ce premier contact avec l'inconnu, pareil au ver invisible, laisse longtemps au cœur de l'enfance une souffrance secrète.

Cette idée de départ sans retour fit naître à l'esprit de Mariette, bien qu'un secret instinct en elle protestât, la pensée que sa mère aussi était morte.

Et pendant trois jours, tous les matins, sous prétexte de porter un bouquet sur la tombe de sa tante, elle monta au cimetière.

Et, patiemment, méthodiquement, elle épela les inscriptions sur les dalles des sépultures. Elle savait que sa mère s'appelait Claudette et c'est à retrouver ce nom sous les herbes et la mousse qu'elle s'acharna.

La plupart des épitaphes ne lui disaient rien. A peine, de temps à autre, un nom lui rappelait une famille de connaissance. Pourtant, à un moment donné, elle sentit un choc à la poitrine. Elle venait de lire : Claudette Chaxel ; mais presque aussitôt, elle eut comme une déception mélangée d'effroi : « morte à neuf ans » disait la pierre. Quoi ? on pouvait mourir à neuf ans ? Et elle qui en avait huit !

Une année seulement, et elle s'en irait peut-être comme cette sœur inconnue, dans l'étroite prison de planches où le marteau brutal vous cloue à jamais !

Cette idée de mort devint alors une hantise qui peupla ses nuits de cauchemars. Quand elle s'éveillait, elle voyait, à la lueur de la chandelle, son père inquiet debout auprès d'elle et il fallait le sourire qu'elle s'efforçait de faire naître sur ses lèvres pour le rassérer.

Mais il ne fut plus permis à Mariette de monter seule à *l'étraie*.

Qu'importe, puisqu'elle était sûre maintenant que le nom de sa mère ne s'y trouvait pas.

Il est vrai qu'il y avait d'autres sépultures, les pauvres monticules alignés où l'herbe poussait dru et sur lesquels d'humbles croix de bois étendaient leurs bras noirs. Qui lui dirait laquelle ?

Le dimanche suivant, après la messe, Colon, fidèle à la coutume, rendit, accompagné de Mariette et de son père, visite à la tombe de sa mère.

Au moment de sortir de l'enclos, l'enfant tira le jeune garçon par la manche et, levant vers lui ses yeux suppliants : « Conduis-moi à la tombe de maman ; je veux aussi prier pour elle ». Et Colon, perdu dans sa douloureuse rêverie, répondit sans penser : « Ta mère n'est pas... ». Il n'eut pas le temps d'achever : la poigne d'acier de Laurent lui serrant le bras l'avait rappelé au sentiment de la pénible réalité.

Mais Mariette avait tout vu et un trait de lumière traversant son esprit lui fit découvrir subitement la vérité.

Elle avait déjà assisté plusieurs fois au lamentable défilé s'en allant vers la léproserie. Elle savait que les malheureux qu'on y enfermait n'en sortaient plus jamais. Puisque sa mère n'était pas morte et qu'elle ne reviendrait plus, elle était donc aussi reléguée là-bas, dans le bâtiment sinistre dont les toits déchiraient le manteau de verdure qui bornait la vallée.

Sa petite expérience lui conseillait de ne rien dire et elle eut la force en effet de se taire. Mais elle pensa longuement à la triste découverte qu'elle venait de faire et, peu à peu, un désir naquit en ce cœur d'enfant et finit par le remplir tout entier : voir sa mère. Puisque celle-ci ne pouvait sortir, elle irait à elle ; une mère ne pouvait se refuser à recevoir sa petite fille et elle supplierait tant ceux qui la gardaient qu'on finirait bien par la laisser entrer.

Un matin donc, n'y tenant plus, elle se mit en route toute seule pour la *maladrerie* de Sondreville.

Elle alla ainsi longtemps, tremblant de son audace, hésitant parfois, mais repartant toujours, entêtée à son dessein.

Enfin elle vit s'élever à gauche de la route une grande bâtisse entourée de murailles. Les fenêtres grillagées, les portes noires avec des croix blanches, je ne sais quoi de désolé, lui donnaient l'apparence d'une prison ou d'un séjour de réprouvés.

A l'abri des murs, quelques rangées de croix de bois cru sans inscriptions en rendaient l'aspect encore plus sinistre.

Le pas ralenti, l'enfant s'approcha, considéra les hautes murailles, les portes closes, et elle eut soudain le sentiment de la témérité de son entreprise. Debout dans le chemin, elle pleurait, les yeux fixés vers cet asile de misère et de mort : « Maman ! Maman ! ».

Un bruit de pas lui fit tourner la tête. Une sorte de mendiant, la tête couverte d'un grand capuchon et portant, dessiné sur sa casaque, le cœur noir des pestiférés, s'avavançait portant sous son bras un faisceau de ramures.

Quand il vit l'enfant, il s'arrêta et la considéra avec une sorte d'effroi mêlé d'attendrissement : « Pauvre petite, que fais-tu là ?

— Maman ! Je veux voir maman !

— Où est-elle ta mère ?

— Là-dedans ! ». Et la petite main désignait le lourd portail.

L'homme reprit : « Comment se nomme-t-elle ?

— Claudette !

— Claudette ! ». Il parut hésiter, puis se décidant : « Attends-moi un instant ! ».

Une clef grinça dans la serrure et l'huis, un moment entrebâillé, se referma. L'enfant, le cœur battant, attendait lorsqu'il lui sembla apercevoir, par un judas doucement ouvert, deux yeux ardents qui la regardaient. Oh ! comme ce regard mystérieux la remuait ! Elle allait s'élançer, crier : « Maman ! » lorsque le judas se referma. Il y eut à l'intérieur un bruit de discussion, de paroles véhémentes, puis le silence se fit. Au bout d'un instant la porte se rouvrit et l'homme reparut. D'une voix où tremblait un sanglot, et que le remords de tromper un enfant faisait hésiter, il dit : « Ta mère, pauvre petite... elle n'est plus ici. Elle est... elle est morte ! ».

Cela tomba comme une masse de plomb sur le cœur et sur le cerveau de Mariette. La force de pleurer lui manqua et, comme un automate, à travers les croix légères, elle alla, en murmurant : « Elle est morte ! maman est morte ! ».

C'est là que Claude Voinquel, le frère de Minique, qui était chargé de ravitailler l'hospice, et à la rencontre duquel le lépreux était allé, la trouva errante et hagarde.

Pendant huit jours, on craignit pour sa raison et pour sa vie. Mais sa nature vigoureuse et sa jeunesse finirent par prendre le dessus. Et le temps mit son baume sur la blessure de cette petite âme.

Bientôt la jeune fille s'épanouit avec une grâce infinie. Et la mélancolie que la pensée de sa mère, qu'elle croyait couchée là-bas dans le champ de misère joignant la léproserie, mettait quelquefois sur son visage, lui prêtait même un charme inexprimable.

Le logis du forgeron s'ensoleillait de ce printemps. C'était la joie de ses yeux de voir Mariette, quand il rentrait le soir, remplir ses fonctions d'accorte ménagère ; c'était son réconfort et son soutien d'entendre son chant d'alouette descendre de l'étage, pour remplir les silences que laissait dans la forge le rythme des marteaux ; c'était son seul orgueil, quand, le dimanche, il montait avec elle vers la vieille église, de saisir les regards admiratifs des jeunes gens assemblés sur le parvis.

Mais, comme nous l'avons vu, la chère idole avait un autre adorateur ; son camarade d'enfance, Colon, le rude athlète, à sa pensée défaillait. Il l'aimait depuis toujours. Son amour timide et pur, sans s'être jamais déclaré, se traduisait par mille attentions délicates, par ces riens puérils et charmants auxquels le cœur attache tant de prix.

Comme d'un foyer, il rayonnait de lui, si puissant que toute autre plus coquette que Mariette eût été conquise. Mais elle ne songeait même pas à se défendre, trouvant tout naturel que ce beau garçon l'aimât puisqu'elle le lui rendait.

Sans se l'être jamais dit, une pudeur instinctive paralysait leur langue, ils s'étaient l'un à l'autre promis. A quoi bon le serment des lèvres quand les cœurs ont parlé ?

L'enfant vivait dans la quiétude de cette double affection. Mais il pouvait s'en aller maintenant, le vieux batteur de fer, il resterait à sa fille assez d'amour pour ensoleiller sa vie...

Ainsi pensait le père, pendant que la lime, d'un mouvement machinal, mordait en grinçant l'acier aux reflets bleus.

La voix des cloches

Mariette, rentrée dans sa chambre, avait ouvert le *guichenat* de sa fenêtre, et promenait sur les choses son regard émerveillé.

Au loin les sommets boisés des Vosges encerclant l'horizon formaient un vaste amphithéâtre au pied duquel, à l'orient, le village s'étalait. Au nord, à cent pas, la Meurthe, échappée à peine de son berceau et blanche encore de l'écume des cascades, luisait entre les branches des saules et des vernes. Un pont rustique la traversait qui unissait la forge à l'église, dont la masse blanche et le clocher puissant dominaient de haut l'aulnaie obscure où serpentait le sentier. Plus loin, les premiers degrés de la montagne du Lange ou de Mandray où les combes verdoyantes s'enfonçaient entre les promontoires tapissés de genêts ou fleuris de bruyères.

Le soleil levant montait dans le ciel bleu. L'ombre et la lumière, luttant dans les vallées, sur le vert triomphant, multipliaient les tons. Et l'air chargé des senteurs prenantes de l'automne mettait au cerveau des ivresses de breuvage.

Et la jeune fille restait là, prise d'une langueur à la douceur indicible, regardant vaguement un enfant qui jouait au bord de l'eau à faire des rigoles dans le sable.

Bientôt elle se reprocha comme une faute cet abandon et, prenant un livre, elle essaya d'absorber sa pensée dans une lecture pieuse.

Mais voilà que, sur la route des Aulnes, elle aperçoit, se déroulant dans le gai soleil, le cortège bariolé d'une noce. En avant, deux ménétriers, un flot immense de rubans à la coquille de l'instrument, s'avancent en s'escrimant sur leurs crin crins. Mariette n'entend pas la musique, mais la vue lui suffit pour que sa pensée de nouveau lui échappe et, comme un papillon fasciné, tourbillonne émue autour de ce mystère troublant des épousailles.

En même temps, du haut de la vieille tour, le trio des cloches salue le jeune couple de ses plus joyeuses envolées. A leur appel, la

vallée s'est faite attentive, la forge silencieuse, et la chambre de la jeune fille s'est peuplée de fantômes radieux.

Toute seule, un moment, la petite cloche a chanté les joies et les émotions de la famille. Grêle et cristallin, son tintement s'envole pareil à un babil d'enfant autour de son berceau.

Et cette voix rappelle les carillons joyeux de la naissance, le zézaïement énamouré de la mère, les sourires pensifs des aïeules courbées sur la couche blanche. Elle redit les chants joyeux du père berçant l'enfant dans ses bras robustes, les premiers mots, accents divins, où la petite âme près d'éclorre prend conscience de la vie.

Hélas ! c'est elle aussi qui a pleuré avec les mères quand les innocents passaient du berceau à la bière.

Puis elle évoque les heures de paix, les soirs tranquilles où le monde tenait dans la famille réunie au foyer pour les repas du jour ou le repos de la nuit. Puis le chaume ou la ferme, la maison au haut pignon ou le château, ce que ces mots merveilleux, chez nous, peuvent rappeler à la pensée, s'avive dans le rêve paré des grâces que lui prêta l'enfance.

Mais voici la moyenne qui, s'ébranlant à son tour, cause de la petite patrie : le village caché sous la verdure, la bourgade aux vieilles pierres où, jusqu'à vingt ans, a tenu notre existence. Elle rappelle les rondes enfantines sur les seuils hospitaliers, les libres envolées dans les champs et le long des haies où chantent les nids.

Sa voix évoque les souvenirs qui s'attachent à l'église dont le mystère attire et qui nous prend par le chant de ses cloches, ses cantiques, ses fleurs, ses lumières et ses parfums.

L'école revit à son tour, l'école, humble promontoire d'où l'on perçoit tant d'horizons, où la pensée s'assouplit pendant que s'affermite la raison, où le cœur se découvre et reçoit ces empreintes que le cœur des ans jamais n'effacera.

Puis, comme sur un écran, les images se précipitent : c'est l'existence toute entière de la communauté dont on se sent partie intégrée avec les joies et les afflictions au partage desquelles nous conviait la cloche. Ce sont les mains qui s'étreignent pour sceller les jeunes amitiés ou pour les serments divins ; c'est, avec le premier amour tendre et craintif comme un sourire d'avril, l'envolée des rêves radieux qui soulèvent l'âme de la jeunesse à l'heure où l'angélus meurt dans la nue.

La grosse cloche enfin est entrée dans le chœur. Et dans le lourd martèlement du bronze, c'est le verbe de la Lorraine immortelle, le chant de la race que l'on entend passer.

L'enfant a grandi. Sur le champ ouvert à son activité, l'homme porte des regards assurés. L'heure est venue des grands devoirs et des audaces.

C'est la cloche fêtant les hymens par lesquels se perpétuera la destinée d'un peuple, le dernier salut de la terre maternelle quand, partant pour l'exil qu'impose le pain à gagner, on s'arrachera au sol natal pour courir à son destin.

C'est le cri de la Patrie violentée appelant ses fils aux armes ; la voix des *Te Deum* et des jours d'espérance, la clameur des foules soulevées par l'Idée ; la parole profonde des aïeux rappelant à leurs héritiers, par-dessus les temps, les gloires passées et le devoir de vivre, le devoir d'agir et de vaincre, le devoir d'aimer.

Maintenant, à l'unisson, la voix gracile de la famille, la voix émue de la cité, la voix puissante de la patrie récitent en chœur le poème humain.

Et l'enfant laisse ses jeux, l'adolescente son livre, l'homme son outil pour écouter, rêveurs, comme un vol de hérauts ailés lâchés sur les monts bleus, les messagères du destin.

Elles avaient fini de causer depuis un moment. Mais l'esprit de la jeune fille, emporté dans le tourbillon dont elles l'avaient enveloppé, continuait de voguer en plein ciel. Et dans la rumeur des eaux, chant de la terre heureuse, le son assourdi du marteau de Colon de nouveau montait, montait, berçant le rêve d'amour qui prenait son essor dans l'aube sereine.

Nuages

Une voix importune rappela la jeune fille à la terre : « *Dondé, Mariette !* ».

La salutation amicale sonne dans le matin clair ; mais le moment est bien mal choisi.

L'interpellée a une petite moue de contrariété qui trahit son dépit d'être ainsi arrachée à sa contemplation intérieure. Mais l'appel témoigne de tant d'amitié, et celui qui l'adresse a un sourire si gentil, qu'elle retrouve le sien pour lui répondre : « *Dondé, Christin !* ».

Le front haut, le regard hardi dans sa figure couleur de brique cuite, le torse vigoureux serré dans sa blouse par une corde à triple tour, planté sur ses longues jambes au milieu de la route, le *hardier* de Clairegoutte semble vouloir lier conversation. Son grand fouet d'une main, son large chapeau de l'autre, il reste là cherchant ses mots, pendant que le troupeau s'égaille sur les berges.

« Ce ne serait *mie*, des fois, à un beau garçon que vous rêvez ainsi tout éveillée ?

— Peut-être.

— Il a rude chance, celui-là, et j'en connais bien un qui se contenterait des miettes de sa table.

— Je n'aime pas offrir des miettes.

— Oh ! vous êtes moins dure que vous voulez le faire croire. Et si un *quamand* vous demandait l'aumône, ce n'est pas une miette, mais un morceau entier que vous lui bailleriez.

— Il y a morceau qu'on donne et miette qu'on réserve.

— Il y a aussi *quamand* et *quamand*. Un de vos sourires a plus de valeur pour moi qu'un florin d'or et comme beaux jours je compte ceux où vous m'avez souri ».

Mariette, mal à l'aise, devant cette déclaration naïve, cherchait encore une réponse, quand elle vit Colon bondir de la forge et, l'œil en feu, la voix tremblante de colère contenue, marcher sur Christin.

« Hardier, veux-tu m'en croire, veille sur tes paroles mieux que sur tes moutons.

— Mes moutons, comme moi, broutillent le long des routes. On nous fit maigre part et nous nous en contentons. Mais bien osé serait qui voudrait la restreindre ».

Colon s'est élancé, le fouet du hardier s'est levé menaçant. Mais un cri est parti du *guichenat* ouvert. Les deux rivaux ont levé les yeux. Mariette est là pâle et tremblante. Alors les bras menaçants retombent vaincus. Le hardier la salue et s'en va lentement au pas de son troupeau pendant que Colon, le front penché, rentre dans la forge.

Il y eut ce soir-là entre Mariette et Colon une bouderie qui dura bien le temps d'une patenôtre.

Le Révié

Mais le hardier n'était pas seul pour s'être laissé séduire par la grâce de Mariette. Autour de la forge, nombreux étaient les jeunes gens qui venaient rôder pour satisfaire une douce curiosité ou pour quêter un regard. Et il fallait toute l'innocence de la jeune fille pour attribuer au hasard tant de rencontres qu'elle croyait fortuites, et la crainte qu'inspirait Colon pour que jamais certaines limites n'eussent été franchies.

Un moment vint pourtant où elle compris.

Elle avait, en deçà du pont, sous l'aulnaie ombreuse, au bord du sentier longeant la rive, un coin de prédilection. C'est là que, pendant les jours chauds, elle venait s'asseoir au frais pour coudre ou tricoter. Cachée par les longues branches qui traînaient jusque dans l'eau, elle avait l'illusion de se trouver seule et, dans cette solitude, bercée par le murmure de la rivière, elle laissait tomber son ouvrage et son rêve prenait librement son essor.

Or il arriva un jour que son peloton de laine roula de ses genoux et tomba dans le courant. Contrariée, elle le regardait partir au fil de l'eau, lorsque, de la rive opposée, où il se dissimulait sous les larges feuilles des rumex ou *chapeaux de bœuf*, un jeune homme dépenaillé et pieds nus s'élança. Il se jeta dans le flux tumultueux et cueillit en un tour de main le peloton sur une lame.

Puis il vint à la jeune fille immobile de surprise, jeta le peloton à ses pieds et, sans dire mot, disparut dans l'aulnaie.

Mariette l'avait bien reconnu ; c'était le *Révié*, l'oublié, ainsi qu'on l'appelait dans le village. Elle se rappela l'histoire de ce chevalier loqueteux.

Pauvre enfant de misère, ramassé un matin sur la porte de l'église, il avait été adopté par la vieille Nennoc, une pauvre de la Costelle. La pitié, moins que le calcul, l'avait incitée à cet acte ; elle avait surtout vu dans l'enfant trouvé une source d'aumônes à exploiter.

Il avait grandi traînant les villages en tendant la main. Elle se souvenait bien de cette petite figure douloureuse, avec de grands yeux bleus sous un front immense, qui l'avait tant touché autrefois, quand le pauvre mendigot venait frapper à la porte de la forge.

Quand sa mère adoptive mourut, il avait douze ans et, se sentant quelque chose au cœur, il avait renoncé à mendier.

Il s'était engagé comme garçon de culture chez un maître dur et avare qui le rouait de coups et ne le nourrissait guère. Il avait tenu bon malgré tout et avait fini par en imposer à son maître lui-même par son honnêteté, sa bonne volonté et son ardeur au travail.

Il avait grandi, pris de la force et, sans une incurable timidité née de la conscience de sa situation sociale, il eût pu, pour le dehors, marcher de pair avec n'importe quel *boube* du ban.

Comme elle le savait honnête, il ne se mêla aucune crainte dans la surprise qu'elle éprouva en le voyant surgir ainsi devant elle. Mais quand il eut disparu, elle eut l'intuition d'autre chose et sentit son cœur battre à coups précipités.

Pourtant ne pouvait-il se trouver là par hasard ? On le disait grand pêcheur de truites et de *bavards*. Elle voulut en avoir le cœur net et, ne pensant pas mal faire, elle revint le lendemain à sa place accoutumée.

Avant de s'asseoir, et sans en avoir l'air, elle inspecta la rive opposée. Elle ne vit rien. Était-il là ? Pour le savoir, il lui suffisait, comme la veille, de jeter son peloton à l'eau. Mais l'attaque eût été trop directe. Elle préféra user de ruse.

S'étant mise à l'ouvrage, elle fit semblant de s'absorber profondément dans son travail. Puis, tout à coup, relevant les yeux, elle fixa l'autre rive. Et elle vit, elle vit distinctement sous les chapeaux de bœuf, deux yeux très doux qui la contempaient, deux yeux bleus que la rapidité de la manœuvre avait surpris, et qui n'osaient plus se dissimuler.

Il n'y avait point de doute possible : elle avait un amoureux de plus. Trop femme pour n'en être pas secrètement flattée, elle n'était pas en outre assez vaniteuse pour s'offenser de l'hommage d'un enfant trouvé. Mais elle comprit tout à coup qu'il y avait dans le désir qui l'avait ramené là, une coquetterie coupable. Et elle fut toute contrite de la peine qu'elle allait sans doute causer à ce pauvre garçon.

Il n'y avait pas pourtant d'autre alternative. Fixant de nouveau les grands yeux qui s'étaient faits suppliants, elle se leva avec

ostentation et s'en fut sans se détourner. Le *Révié* dut comprendre qu'elle ne se prêterait plus jamais à ce jeu de cache-cache.

Colon ne sut rien de l'affaire – à quoi bon l'alarmer ? – mais, à partir de ce jour, Mariette ne revint plus s'asseoir toute seule dans l'aulnaie.

L'Orage

Ainsi coulaient les jours, dans la forge où des bras et des cœurs on forgeait l'avenir. Hélas ! combien d'orages se préparaient dont les premiers éclats allaient teindre de deuil le ciel des fiancés.

Depuis trois ans déjà des rumeurs de guerre, des bruits d'invasion et de désastres venaient de temps à autre semer la crainte jusqu'au fond des vallées.

Le duc de Lorraine, Charles IV, prince brave avec des éclairs de génie, mais imprudent, léger et versatile, s'était laissé entraîner, par haine de Richelieu, dans le parti de l'empereur d'Allemagne, armé contre la France et ses alliés les Suédois.

On était au début de la période française de cette guerre de Trente Ans qui devait être néfaste pour la Lorraine.

De tous les côtés à la fois le danger menaçait. Les brandeviniers venant d'Alsace apportaient le récit des exploits où Allemands et Suédois rivalisaient de cruauté.

Du côté de la Lorraine l'invasion française gagnait de proche en proche, et les habitants des vallées voyaient venir avec terreur le moment où la conjugaison de toutes les forces ennemies allait s'opérer par les cols des montagnes. Déjà l'année précédente une collision sanglante avait eu lieu à Fraize même entre une bande de Suédois venus d'Alsace et une troupe lorraine commandée par le fameux Jean de Werth.

Après une accalmie, voici que de toutes parts l'orage de nouveau menaçait.

Précédant l'ennemi, l'invasion des fuyards montait d'Alsace, venait de Lorraine, et, par contagion, la terreur gagnait les villages et vidait les hameaux. Pauvre terre d'Austrasie, dont un destin sévère a voulu faire le champ clos où s'affrontent depuis des siècles ces deux forces contraires : civilisation et barbarie, combien de fois n'as-tu pas vu la tempête ruiner tes cités et disperser ainsi tes enfants ?

De la forge placée à l'entrée du village, on voyait passer des familles entières, reins ployés sous les charges, chassant l'unique vache ou les chèvres bêlantes, traînant les marmots gémissants et harassés.

Parfois, au pas lent d'une haridelle étique, s'avavançait sur la route une charrette pleine d'objets hétéroclites au-dessus desquels se balançait un berceau. Les hommes, le cou tendu, tiraient auprès du cheval, les femmes poussaient derrière et tout cela passait dans un halètement d'effroi. Et ces gens s'en allaient, lamentables et tristes, tomber dans quelque coin ignoré de la vaste forêt vosgienne, pour y pourrir dans l'abjection et succomber de misère.

Dans la forge assombrie, les mains se crispaient aux manches des marteaux et les hommes se regardaient avec la même pensée au fond des yeux : il faut sauver l'enfant ! Et l'enfant c'était la vierge aux yeux de lin, d'autant plus exposée, dans ce débordement d'instinct féroce et d'appétits mauvais que déchaîne la guerre, qu'elle était plus belle et plus irréprochable.

L'atelier ne désemplissait pas ; dans tout le village, les métiers chômaient ; artisans et laboureurs, affamés de nouvelles y affluaient tout le jour.

Là, des quatre vents, arrivait l'écho des événements et les plus timides s'y sentaient comme rassurés par le voisinage de quatre volontés.

Que faire ? Que tenter contre ce qui semblait inévitable et fatal ? Fallait-il, tels ces malheureux que la terreur poussait vers les montagnes, se résoudre à s'en aller un à un mourir obscurément ou se lever en masse pour essayer de résister ?

Dans ce dernier cas, qui se sentirait le courage de se mettre en tête et d'accepter la responsabilité des désastres possibles ? Cruelle alternative ! A toutes ces questions les événements se chargèrent de répondre.

L'Aventure qui déclencha le mouvement devait avoir pour théâtre la forge même. Un matin où, selon l'habitude, un grand nombre d'hommes s'y trouvaient réunis, les pas pressés d'une foule en débandade se firent soudain entendre sur la route. Des femmes affolées passaient en criant : «Les voici !». Christin essoufflé pénétra dans la forge : «Les Français ! Les Français sont à Clairegoutte. Ils pillent tout ! Ils frappent les hommes et poursuivent les femmes jusque dans les maisons. Mettez vite Mariette à l'abri !».

Dans l'affolement que produisirent ces paroles, on entendit Colon dire de sa voix calme : « Mariette n'a rien à craindre. Quiconque lui

manquera ne franchira pas le seuil. Mais il faut aussi penser aux autres. Que tous ceux qui ont du sang sous les ongles s'arment pour barrer la route à ces brigands. Voici des marteaux, voici des haches, voici des barres de fer. J'ai réuni quelques mousquets avec des munitions. Que ceux qui savent s'en servir montent là-haut et se postent aux fenêtres de l'étage et aux lucarnes du grenier. Père Laurent votre poste est avec eux auprès de Mariette ; le mien est ici pour le cas où la mousquetade n'arrêterait pas l'ennemi ».

Comme si ces paroles eussent été attendues, aucune protestation ne s'éleva. Chacun a pâli sous le coup de cette détermination subitement prise, les cœurs battent d'angoisse. Mais la plupart obéissent subjugués par cette volonté qui se révèle. Quelques-uns seulement, sous prétexte d'aller rejoindre les leurs pour les protéger, se défilent, le dos rond, par le sentier de l'aulnaie.

Les escaliers en bois craquent, les planchers résonnent sous les pas des hommes, le bruit des mousquets qu'on arme se fait entendre un moment, puis tout retombe, au-dessus, dans un silence angoissant d'attente.

En bas, les volontaires sont postés dans la petite cour qui précède la forge et derrière le mur qui clôt le jardin. Colon, sur la porte, s'est réservé le poste le plus périlleux.

Le temps de jeter un regard là-haut vers la chambre où l'aimée s'est réfugiée, le temps de voir, aussi pâle que le rideau soulevé, le cher visage essayer de lui sourire, et l'alerte le rappelle à la réalité.

Une clameur d'effroi, un galop désordonné qui arrive en tempête, et la troupe apparaît. Dans un tourbillon de poussière, l'éclair des sabres, le reflet des parements blancs aux revers rouges, brides lâchées, une vingtaine de cavaliers arrivent. Tout à coup une fusillade éclate au front de la maison ; plusieurs hommes tombent ; les chevaux lancés subitement se cabrent, tourbillonnent comme un vol de corbeaux, heurté par l'ouragan, et se rejettent en arrière.

La stupeur où la plonge cette résistance imprévue retient un moment la troupe hésitante. Mais les rangs se reforment et les cavaliers de nouveau s'élancent. Une seconde décharge les arrête encore ; mais, fièrement campés sur leurs montures, ils répondent en déchargeant leurs mousquets.

Les balles, là-haut, frappent la muraille avec un bruit mat et tombent aplaties dans la cour ; il y a un cliquetis de vitres brisées, un cri d'angoisse : «Papa !». Les Français reprennent leur marche en avant.

Mais, tout à coup, bondissant au milieu de la route, un athlète, son merlin levé, s'élançe sur eux. Puis, comme des forcenés, d'autres hommes armés de haches, puis d'autres encore sortent de la cour, franchissent les murs et se ruent au carnage. Ils frappent en aveugles, dans une folie d'audace, les hommes et les chevaux. L'élan est irrésistible et, dans un clin d'œil, la place est nette.

Les Français se sont enfuis, teignant la route derrière eux. Une demi-douzaine des leurs sont restés étendus dans des mares de sang.

Pris sous le cadavre de son cheval, un jeune officier regarde venir, les yeux dilatés dans son visage pâle, ces paysans furieux prêts à le massacrer. Mais un cri, de là-haut, est tombé, répété de bouche en bouche, qui, comme par enchantement, a calmé les fureurs : «Pitié, pitié pour les blessés !». Et le père Laurent, soutenu par Minique et Brûlefer, la main sur sa poitrine en sang, a paru à la croisée : «Pitié, pitié pour les blessés !».

En entendant cette voix brisée, Colon lâche sa masse, se précipite dans la maison et, quatre à quatre, gravit l'escalier.

Sur le plancher de la chambre où il pénètre, le sang fait une longue flaque rouge dans laquelle les hommes effarés pataugent. Sur le grand lit de chêne aux rideaux jaunes, on vient de coucher le vieux forgeron qui défaille. Le sarrau déchiré laisse voir, à l'épaule, une profonde déchirure. Vainement on essaie d'arrêter l'hémorragie ; une artère est atteinte et, avec le sang qui sourd, la vie s'en va.

Le visage est affreusement pâle, les yeux sont clos ; Colon a pris une main ; les lèvres appuyées sur l'autre, Mariette gémit douloureusement : «Papa ! Papa !». A l'appel de cette voix aimée, le vieillard rouvre les yeux, fait un effort désespéré et réunit sur sa poitrine les mains des deux enfants. Tout est fini ! comme un chêne terrassé par la cognée, le vieux batteur de fer gît maintenant immobile, et Colon emporte dans ses bras sa fiancée défaillante.

Pendant ce temps, les gens s'agitent sur la route autour des morts et de l'officier blessé. On a délivré celui-ci du poids de sa monture. Mais une de ses jambes a tellement pâti, le choc au cerveau a été si violent, qu'il reste là étendu sans mouvement, sans un mot, sans une plainte.

C'est un tout jeune homme à la peau fine, à la figure pâle où rayonnent deux yeux noirs. Une moustache naissante ombre à peine sa lèvre. Une grâce toute féminine, l'air de douceur empreints sur ses traits désarmeraient des ennemis plus endurcis. Des femmes sont accourues et s'attendrissent. Quoi, c'est là un de ces Français tant

redoutés ? Ils pourraient nous épargner leurs coups puisque, pour vaincre, ils n'ont qu'à se montrer.

La mort de Laurent qui vient de se répandre jette cependant un froid sur ces sympathies prêtes à se manifester. On discute s'il est opportun de transporter le blessé à la forge où la guerre, par son fait, vient de faire sa première victime.

«Allez quérir le brancard des morts et transportez-le chez moi». C'est l'abbé Prévost qui, péniblement appuyé sur sa canne, est accouru au bruit de la bataille. Et, pendant qu'on fait diligence pour lui obéir, le vieux curé traverse la forge éteinte et monte vers ceux qui pleurent.

Il rencontre dans l'escalier Colon qui descend, les yeux rouges et l'air sombre.

« — Où allez-vous, mon ami ?

— Donner des ordres pour que ces brigands trouvent à qui parler s'il leur prend fantaisie de revenir. Ils paieront cher ce sang versé !».

Puis soudain, sentant son cœur mollir : « Ah ! Monsieur le Curé, quel malheur ! Quel bouleversement dans notre vie ! Quelle douleur pour Mariette ! Montez vite ; elle a besoin de quelqu'un qui sache la consoler. Moi, je ne saurais que pleurer ».

Mais les précautions furent inutiles. Privé de son chef, surpris et dérouteré par cette résistance inattendue, le détachement français quitta en hâte Clairegoutte et se rabattit sur St-Dié où se trouvait le gros de l'armée.

La Veillée des armes

Pourtant c'est fini de la tranquille existence qui s'abritait dans cette maison. Le père parti, la fille à son tour s'en fut, en attendant son mariage, habiter aussi le presbytère.

Mais si l'étage resta vide et silencieux, la forge, par contre, transformée en forum et en atelier public, redoubla d'activité. Les paysans, encouragés par leur succès, avaient senti l'audace et le courage gonfler leurs cœurs. Tous étaient prêts maintenant à vendre chèrement leur vie plutôt que de se laisser tondre comme des moutons et de se résigner aux brutalités du vainqueur.

Jour et nuit, sous la direction de Colon, des équipes d'ouvriers se relayaient pour fabriquer des armes. Les faux tranchantes, adaptées à de longues hampes, se transformaient en lances ; les fourches s'aiguisaient qui, au jour des moissons sanglantes, au lieu de gerbes d'or, transperceraient les hommes et les chevaux.

Pour les autres munitions, on s'adressa aux mines de la Croix, dont la direction fournit la poudre et le plomb pour charger les mousquets.

Et cependant on trouvait le temps de rentrer les dernières récoltes et de faire les provisions d'hiver, tout en se demandant anxieusement à qui elles serviraient.

Il est vrai qu'à cette époque, la pomme de terre n'étant pas encore entrée dans l'alimentation humaine, l'arrière-saison était moins chargée que de nos jours. Les fèves de marais qui y suppléaient avaient été récoltées dans de bonnes conditions. Les monceaux de fanes, sortis des granges où bruissaient les fléaux, s'épalaient dans les cours.

La Toussaint était venue. L'année se mourait dans un ruissellement de rayons. Ce dernier sourire de la nature, insensible aux misères humaines, semblait une ironie au milieu des attentes pénibles qui pesaient sur la vallée. Mais ce contraste n'était qu'apparence : le ver était dans le fruit. Si les tons de l'ambre et du corail resplendissait au front du Lange, les feuilles, dans l'aulnaie

prochaine, tombaient, tombaient. Parfums de mai, splendeurs de juin roulaient dans les mortes pour retourner à l'éternel creuset. C'était l'heure où tout fuit : les oiseaux du ciel et l'illusion des jours sans fin ; tout tombe : l'activité estivale des champs, les feuillages frissonnants, les fruits des arbres, nos désirs fatigués avant d'être assouvis ; tout meurt : les gazons froids, les chênes dénudés, les insectes – fils du soleil – et l'espérance.

Et Mariette rapprochant dans sa pensée ce spectacle de celui menaçant où allaient s'écrouler les biens et les rêves de tout un peuple, contemplait d'un cœur triste cette fin lamentable des choses.

Dès le matin, les paroissiens, de la Costelle, des villages sous l'église et des hautes vallées jusqu'au-delà du Valtin, s'en venaient vers l'église.

Comme si un secret pressentiment les eût avertis que, pour la dernière fois, allait se célébrer en commun cette fête du souvenir, aucun n'eût voulu y manquer. Ainsi qu'un troupeau, à l'approche de l'orage, se serre haletant autour de son pasteur, la population tout entière était venue chercher auprès du vieux prêtre un réconfort et une raison d'espérer quand même.

Et lui, le cœur chaviré d'angoisse, après avoir prié pour les morts, avait appelé, de toutes ses forces, de toute son âme, sur ses ouailles tremblantes, la protection d'en haut.

Puis sur le clamart où le glas tombant de la tour jetait ses notes tristes, l'assistance s'était répandue. Après s'être un moment recueillis, les paysans, leur âme fruste troublée par la tristesse ambiante et le cœur lourd d'appréhensions, s'en retournaient dans le soir gris en longues théories silencieuses et fantomatiques.

Mariette étant plus près du cœur du pasteur, en avait, mieux que tout autre, senti la détresse impuissante et désespérée.

Aussi, la cérémonie terminée, profondément lasse, elle était rentrée dans sa chambre comme une colombe blessée au nid. La nuit tombait pressée. La jeune fille, d'une vague d'amertume submergée, restait là les yeux fixés sur la vitre qui s'estompait. Et voilà que, semblant faire écho à sa douleur, la cloche qui s'était tue un moment, reprenait là-haut sa clameur inlassable et puissante. Elle allait ainsi toute la nuit tenir les hameaux éveillés dans la double hantise de l'au-delà et des catastrophes menaçantes.

Tantôt la voix se faisait berceuse et calmante comme celle de la terre endormant dans son sein, après les épreuves d'une heure, les fils sortis d'elle ; tantôt elle semblait le verbe sanglotant de la pauvre

humanité, chair périssable et faible, qui porte en naissant un germe de mort et l'espoir indomptable de ne jamais mourir.

Et, quand fatiguée de sa plainte, la gueule d'airain, comme pour reprendre haleine, un instant se taisait, une autre voix plus lugubre encore montait de la terre et de l'ombre glacée : «Vous qui vivez, songez aux trépassés !». C'étaient les veilleurs des morts qui faisaient leur ronde et s'en allaient par les rues silencieuses, heurtant de leurs bâtons les huis retentissants, pour réveiller dans chaque logis les terreurs assoupies.

Puis de nouveau, sans trêve et sans merci, dans la nuit sans sommeil, le glas fatal éclatait au front des tours, et la cloche véhémence, sous le ciel sans étoile, pleurait sur ton destin, fragile humanité !

Quand, avec le jour, la plainte se tut, Mariette, les nerfs ébranlés et les yeux brûlés d'insomnie, s'approcha de la fenêtre pour chercher, dans la fraîcheur du matin, un calmant à sa fièvre, elle vit là-bas, par delà les aulnes, la forge rutiler. Et la rumeur du travail, que dominait le bruit puissant du marteau de Colon, monta jusqu'à elle comme pour la saluer.

L'espérance est dans l'aube ; son cœur en tressaillit et sa pensée avec complaisance alla au gars hardi qui préparait la résistance.

La veillée des morts n'avait pas interrompu le travail des vivants ; à peine débarrassés de leurs habits de fête, les vaillants batteurs de fer avaient, à corps perdu, repris la lutte pour la vie.

Mais on avait, cette nuit même, mis la dernière main à l'œuvre de la défense.

Il était temps.

Battez les faux !

A peine les armes étaient-elles prêtes que l'orage de nouveau se déchaîna. La rapidité et la fureur avec lesquelles il s'abattit empêchèrent Colon de prendre d'autres mesures qu'il croyait nécessaires.

Il aurait voulu se concerter avec les villages voisins, passer ensuite une sorte de revue des forces et faire nommer des chefs de manière à ne pas assumer seul toutes les responsabilités.

Cela ne lui fut pas permis et il se trouva par la fatalité des circonstances placé à la tête d'une troupe qui, d'instinct, se rangea sous ses ordres, prête à le suivre partout où il lui plairait de la conduire.

Un matin, les fuyards venus d'Alsace apportèrent la nouvelle que les Suédois, par toutes les vallées, montaient vers la Lorraine. Dans vingt-quatre heures, ils auraient franchi la chaîne et la ruine et la mort s'abattraient sur les villages.

Colon courut chez le maire, M. Viné. C'était un vieillard encore robuste, révérend pour sa bonté et son esprit de justice, mais dont l'énergie n'était pas à la hauteur de la tâche qui lui incombait.

Effrayé par l'imminence du danger, assailli par ses administrés, débordé par les événements, il était complètement incapable de prendre une décision. Il dit au jeune homme : « Mon ami, votre tête est plus solide que la mienne et votre cœur est plus ferme. Je m'en remets à vous pour tout ; ce que vous jugerez utile d'exécuter sera bien fait ».

Colon ne perdit pas de temps à discuter et, fort du devoir qui s'imposait, prit immédiatement en main la défense commune.

Le tocsin sonna et les sergents parcoururent le village et les hameaux donnant des ordres. Les bûcherons de Scarupt furent chargés d'obstruer par des abattis la route qui contourne au nord la montagne du Bonhomme et donne accès à la Costelle. Puis, ceux de Barançon s'y étant refusés, ils eurent encore le temps d'exécuter, quoique moins parfaitement, le même travail sur celle qui descend du

col vers Plainfaing. Mais c'est plus bas, et en arrière, que Colon allait concentrer toute la résistance.

Entre Fraize et Plainfaing, la vallée s'élargit en cuvette au fond de laquelle coule la Meurthe. Sur le côté droit de la rivière s'étend une prairie qui rejoint au nord les champs en étages de la côte de Scarupt couronnée par la forêt. En arrière monte la "Grande Voie" conduisant à La Croix-aux-Mines.

Sur le côté gauche, l'espace compris entre la rivière et la montagne abrupte de la Roche était alors couvert par le bois de chênes et de hêtres de la Poutreau et par une ronceraie touffue appelée *Spingue de Jacques Jecques*.

Une des routes montant vers l'Alsace traversait, à Fraize, le quartier de Demennemeix, passait devant le vieux château et, à travers le bois, s'en allait vers Plainfaing et le col du Bonhomme.

C'est là que Colon avait décidé d'arrêter l'ennemi pour tenter de sauver le village et de lui fermer sur ce point l'entrée de la Lorraine. Aussi une autre équipe de bûcherons et de terrassiers fut-elle envoyée de ce côté avec ordre de couper la route et d'y pratiquer des abattis.

Pendant ce temps, le tocsin continuait de remplir la vallée de ses notes affolées et d'appeler les montagnards aux armes. De tous côtés on les voyait accourir, isolés ou par groupes, et la lueur des faux, aux rayons des derniers soleils, brillait dans tous les sentiers.

Les cris des mères et des épouses, les appels des hommes épandaient sur la vallée une clameur de désarroi.

Maintenant, devant la forge éteinte, les volontaires se sont groupés. Le tumulte des cœurs fait le silence dans les rangs. Et quand Colon paraît accompagné du maire, tous les regards anxieux se tournent vers lui. Mais c'est le vieillard qui, debout sur le talus de la route, prend le premier la parole : «Mes enfants, l'heure est grave. L'union étroite de tous peut seule conjurer le péril qui nous menace. Il faut que le chef qui doit marcher à votre tête puisse compter sur le dévouement et la bonne volonté de chacun. Nul n'est plus digne de votre confiance que celui-ci. C'est pourquoi, au nom de son Altesse, de qui je tiens mes pouvoirs et dont vous êtes les fidèles et dévoués sujets, je vous ordonne de le reconnaître comme votre chef. Jurez de tous lui obéir et, quoi qu'il arrive, de ne pas l'abandonner.

— Nous le jurons ! Vive Colon !

— Crions seulement : «Vive la Lorraine !» dit le jeune chef. Avant de vous conduire au combat et peut-être à la mort, je tiens à vous prévenir que je ne force personne à se défendre. S'il y en a

encore parmi vous qui gardent la moindre illusion sur le sort qui nous attend dans le cas où nous n'opposerions aucune résistance, ils peuvent se retirer.

«Mais votre présence ici me prouve que vous savez à quoi vous en tenir sur les procédés de l'ennemi qui nous menace. Les crimes commis et les ruines entassées en Alsace et dans la plaine lorraine sont là pour nous donner un avant-goût de ce qui nous est réservé, soit que nous laissions nos villages sans défense, soit que nous soyions vaincus.

«A tout peser, s'il faut périr, n'est-il pas plus honorable de succomber les armes à la main que de tendre honteusement la gorge au couteau. Si nous étions plus nombreux, nous aurions pu monter dans la grande forêt. Mais, malheureusement, chacun craint, en s'éloignant, de laisser les siens sans défense et c'est pourquoi chaque village organise la résistance pour son compte et au mieux de ce qu'il croit ses intérêts propres. Les gens de Clefcy surtout, nombreux et décidés, ont refusé de quitter leur vallée dont ils ont barricadé tous les accès.

«Nous ferons comme eux : tous nos efforts tendront à barrer l'entrée du village du côté de Plainfaing. De là, nous pourrons surveiller à la fois les deux routes qui descendent du haut du Bonhomme.

«Nous avons dans le bois de la Poutreau de solides retranchements. Nous allons y monter pour choisir chacun notre poste de combat afin que, à la première alerte, il n'y ait ni hésitation ni flottement.

«Maintenant, dites-vous bien ceci – car il faut tout prévoir – si nous sommes vaincus nous n'avons, pas plus que les nôtres, aucune pitié à attendre de la férocité exaspérée de tels ennemis. Le village sera détruit et le moins qui puisse arriver à ceux qui s'y attarderont c'est d'être massacrés sans connaître au préalable toutes les tortures et toutes les hontes.

«Aussi ferez-vous bien, avant de monter là-haut, de recommander aux vôtres de se tenir prêts à partir au premier signal. C'est à la Beurée que doit avoir lieu la concentration des femmes et des enfants en cas de fuite précipitée. Les hasards de la bataille ne nous permettront peut-être pas de les y rejoindre ; dans ce cas il faudra gagner le Bois Noir au plus vite. Une fois à l'abri, nous prendrons les mesures que nécessiteront les circonstances.

«Toutes les provisions que les vôtres ne pourront emporter seront enfouies en lieu sûr et autant que possible en dehors des habitations.

«Notre Duc semble impuissant à nous protéger. Ne comptons donc que sur nous-mêmes et ne négligeons aucun des moyens humains de conjurer l'orage qui nous menace.

«Laboureurs, battez vos faux ! ce n'est plus, hélas ! pour une œuvre de vie que je vous invite à vous armer. La Mort aujourd'hui nous prend à journée. Que la pensée des vôtres vous soutienne ! Ainsi que vous abattez les foins, que chacun aille tout droit dans son andain et honte à celui qui se laisse distancer. La tâche sera dure. Battez les faux !».

Nous mentirions en affirmant que cette harangue fut saluée par des acclamations délirantes. L'emballement n'est guère dans la nature de nos montagnards. Et puis l'enthousiasme guerrier a besoin pour se manifester d'un certain appareil militaire. Il doit se sentir soutenu par une idée, une promesse de gloire et des profits rendus tangibles par un drapeau ou personnifiés par un chef heureux.

Ici, rien de tout cela. Point de cuivres dont l'affolant appel électrise. Point d'uniformes, rien que des armes de fortune pour rappeler à ces hommes l'œuvre à laquelle ils sont conviés. Pas d'espoir de récompense ; pas même la pensée de la patrie à sauver ; mais seulement l'impérieuse nécessité d'agir pour conjurer un péril immédiat et prochain où vont sombrer leur avoir, leurs affections et leur vie.

Non, il n'y eut pas d'éclats de voix ; mais une décision farouche mit des éclairs dans les yeux, et les mains se cherchèrent et s'étreignirent pour le muet serment de vaincre ou de mourir ensemble.

L'amour dans la tempête

Laissons les montagnards monter à la Poutreau pour achever les préparatifs de défense et se distribuer les rôles dans le drame sanglant qui va se jouer, pour revenir un instant vers le paisible presbytère de Fraize.

Dans la chambre aux rideaux blancs où flotte une vague odeur d'encens, couché dans le grand lit de noyer, l'officier français rêve les yeux ouverts.

Sa jambe blessée et sa tête entourée de pansements commencent à le faire souffrir. Pourtant il y a tant de paix autour de lui, les derniers rayons du soleil couchant zèbrent si joyeusement la demi-obscurité qui l'entoure, l'accueil et les soins qu'il a reçus lui ont laissé une si douce impression que les pensées qui le hantent n'ont rien de désespéré.

Avec l'acuité que donne à son esprit un commencement de fièvre, il revoit là-bas, au bord de la Meuse, sur le sommet du Boulémont, le berceau familial, l'antique manoir des d'Anglure qui domine, comme un nid d'aigle, l'ample moutonnement des forêts.

A l'une des fenêtres qui regardent la vallée, les yeux sur la route de Lorraine, sa mère en deuil, pour tromper son attente, travaille silencieuse à une interminable tapisserie. Pauvre mère, quel émoi en son cœur si elle savait que celui qu'elle attend, son fils, dernière et unique affection, gît là-bas, les membres rompus, dans un modeste presbytère de la montagne. Comme elle accourrait malgré les dangers vers son lit de douleur. Et il voit ce front anxieux se pencher sur lui. Mais elle n'est pas seule ; à ses côtés, avec le prêtre vénérable qui l'a sauvé, une autre femme en deuil se penche pitoyable. Et la figure si douce et si pure de Mariette lui apparaît avec cette auréole que notre amour met au front des femmes aimées.

L'a-t-il appelée du cœur seulement ou des lèvres. Il ne sait. Mais la porte s'ouvre silencieusement et, sans bruit, l'apparition s'avance vers lui. La robe noire n'ôte rien à sa grâce et laisse deviner son buste de reine. Dans l'échancrure que dessine le fichu blanc, son cou

d'albâtre a des reflets lumineux. Sa chevelure opulente, à grand'peine retenue sous la coiffe blanche, s'échappe en mèches folles qui font à son visage rond un cadre délicieux. Les larmes dont ses yeux sont encore gonflés la font apparaître plus belle encore et plus émouvante.

Elle s'approche et murmure : «Voulez-vous boire ? »

Il a vidé d'un trait le gobelet d'étain et, au moment où elle avance la main pour le reprendre, il la lui saisit, la porte à ses lèvres en disant : merci ! A ce geste irréfléchi, ils ont rougi tous deux et se regardent embarrassés.

Mais le jeune homme se décidant : «Mademoiselle, je serais navré si j'avais pu, en obéissant à un mouvement dont je n'ai pas été le maître, ajouter à la peine qui, par moi, vous est venue.

— Monsieur, je n'ai contre vous aucune animosité.

— N'est-ce pas pourtant dans la charge que je conduisais que... votre père...».

Au souvenir évoqué par ces paroles, les lèvres de la jeune fille se mettent à trembler et deux larmes silencieuses roulent sur ses joues. Le jeune homme ému lui reprend la main et, la serrant dans les siennes, murmure : «Pardon ! Pardon !

— Vous n'avez pas à solliciter de pardon. Ce sont, hélas ! les lois terribles de la guerre qui ont fait de vous, non un criminel, mais l'instrument irresponsable de mon malheur.

— N'importe, cette pensée m'est douloureuse, et c'est à genoux que je voudrais implorer les paroles de miséricorde que mon cœur réclame de vous.

— Monsieur, on n'a besoin de pardon que lorsqu'on a fauté sciemment. Ce n'est pas votre cas. Cependant y eût-il de votre faute que je vous pardonnerais en souvenir, justement, de celui que je pleure et qui n'a jamais su se souvenir d'une offense.

— Oh ! merci, Mademoiselle. Que puis-je faire pour vous prouver ma reconnaissance ?

— Encore une fois vous ne me devez nulle obligation. Mais dans les circonstances présentes où de grands malheurs nous menacent, je serais coupable envers mes frères si je n'acceptais pas avec empressement toute aide, d'où qu'elle vienne. Je compte donc au besoin sur votre vaillante intervention en faveur des malheureuses victimes des Suédois, vos alliés.

— Hélas ! je connais trop la férocité de ces barbares, avec lesquels la politique nous a ligüés, pour pouvoir vous assurer d'avance que mon intervention sera efficace. Néanmoins, soyez

assurée que je donnerai ma vie s'il le faut pour vous sauver, ainsi que les vôtres... »

Il allait continuer, mais un instinct merveilleux, à défaut de la pratique du monde, tenait la jeune fille avertie. Elle comprit qu'une déclaration enflammée était sur le point de jaillir de ces lèvres fiévreuses.

«Merci !» dit-elle et, dégageant sa main, elle s'en fut sans se détourner.

Dès lors, elle évita d'entrer seule dans la chambre du blessé.

D'autres soucis d'ailleurs sollicitaient ses soins. La pensée de Colon exposé à tous les dangers et celle du sang qui allait couler de nouveau angoissaient son cœur. Mais elle tâchait de n'en rien laisser paraître. Dans la maison, que les préparatifs de résistance emplissaient d'allées et venues, elle faisait vaillamment sa tâche. Elle taillait, cousait, mettait le linge en charpie et trouvait encore moyen de seconder son oncle dans son rôle de consolateur.

Du matin au soir, de pauvres femmes effarées, des enfants dans les bras ou suspendus à leurs cottes, emplissaient l'église de leurs gémissements et tendaient vers le pasteur impuissant et navré leurs regards de suppliciées. Et chaque heure qui s'écoulait et rapprochait l'instant fatal rendait les plaintes plus pressantes et le désir plus ardent de l'intervention des dieux.

La vie ordinaire était suspendue comme dans l'attente des grandes catastrophes ; les champs et les ateliers étaient déserts, les maisons bouleversées. La fièvre où l'attente jetait tout un peuple, se dépensait en courses affairées. Depuis le début de la crise, les cloches se taisaient, mais on les savait prêtes à déchaîner l'orage. Aussi, pendant le jour, les yeux s'usaient à scruter là-bas la grande forêt ou à regarder au front du clocher blanc le guetteur impassible penché sur les abat-sons.

Les nuits sans repos, les nuits interminables se passaient à tendre l'oreille aux rumeurs lointaines des vallées, aux bruits de la rue où les chars aux lourds cahots roulaient, roulaient, montant sans interruption vers la Poutreau.

Huit jours déjà d'attente fébrile et pénible avaient passé, et l'ennemi ne se montrait pas. Averti sans doute de la réception qu'on lui préparait, il attendait, pour frapper le coup, qu'il fût en nombre.

L'attaque ne pouvait donc tarder. Mais on avait mis le temps à profit, et tout était prêt pour le recevoir. Les partisans s'étaient installés à demeure à la Poutreau, se relayant pendant le jour et couchant la nuit à leur poste de combat.

Malgré son désir ardent de revoir sa fiancée, Colon, pour donner l'exemple, ne quittait plus le château où il avait établi son quartier général. Mais dans ses occupations les plus absorbantes, sa pensée volait là-bas, vers la cure, où toute seule pleurait la bien aimée.

Brûlefer, qui remplissait les fonctions de courrier, venait tous les jours prendre de ses nouvelles et lui apporter un affectueux *benian*. Elle s'efforçait de sourire en le recevant et de lui donner le change sur les sentiments qui l'agitaient. Mais dissimuler était, pour elle, si difficile, et le gamin était si perspicace, que rien ne lui échappait.

Dans le trouble qu'il remarquait chez l'orpheline, il démêlait bien le chagrin que lui causait la mort de son père et la crainte du danger qui les menaçait. Mais il y avait autre chose qu'elle lui cachait et qu'il ne pouvait s'expliquer.

Il s'en ouvrit à Colon un soir qu'il rentrait plus préoccupé encore qu'à l'ordinaire : «M'est avis, grand frère, que tu ferais bien de pousser jusque là. Il y a certainement un secret que Mariette n'ose me confier, qu'elle aura peut-être peine à dire à toi-même et qui la fait souffrir. C'est à toi de la confesser et d'y voir au plus vite».

Il n'en fallait pas plus pour mettre le cœur et l'esprit du jeune homme à l'envers, et toute la nuit il rumina les propos de Brûlefer. Aussi à la première aube, sa résolution fut prise.

Après avoir parcouru le front des retranchements et constaté que toutes les sentinelles étaient à leur poste, après s'être rendu compte qu'aucun danger immédiat ne menaçait, il entra dans la grange du château où Minique dormait accroupi dans la paille, le dos au mur. Il lui toucha l'épaule ; l'autre releva la tête : «Minique, il faut que je m'absente une heure. Aie l'œil à tout».

Sans un mot, le forgeron se leva, enjamba les dormeurs étendus autour de lui et sortit. «Va, dit-il, bien des *benians* de ma part à la petite. Mais ne t'oublie pas dans ses bras.

— Sois sans crainte».

Et, sans plus, Colon s'éloigna.

Le sourire radieux du matin contrastait avec la désolation qui enveloppait toutes choses et avec l'angoisse étreignant les cœurs.

Tous les hôtes de la cure vaquaient déjà à leurs occupations. Le vieux curé expédiait sa messe. Dans la cuisine, Mariette et la servante allaient et venaient affairées. D'Anglure, appuyé sur une canne, faisait lentement en rêvant le tour du grand jardin.

Sa robuste nature avait pris rapidement le dessus ; huit jours à peine s'étaient écoulés depuis qu'on l'avait apporté presque mourant

dans cette maison, qu'il sentait sa jeunesse triompher et entraînait en convalescence. Mais si sa tête, de jour en jour moins douloureuse, lui laissait maintenant toute sa faculté de penser, ce n'était que pour mieux mesurer combien son cœur à son tour était pris.

La présence de la jeune fille lui était devenue aussi indispensable que l'air qu'il respirait. Le soin qu'elle mettait à l'éviter, l'obligation où il se trouvait par délicatesse de ne pas s'imposer ne faisaient que surexciter sa passion.

Malgré toutes ces précautions, surtout depuis qu'il allait et venait par la maison et le jardin, nombreuses étaient les occasions où ils se rencontraient. Les prévenances discrètes du jeune homme, ses moindres paroles et surtout la prière muette de ses grands yeux, tout disait son adoration profonde.

La veille, un hasard heureux l'avait amené au fond du jardin où la jeune fille glanait des légumes. Elle était si attentive à sa besogne ou si absorbée en ses pensées qu'elle ne le vit pas s'approcher. Quand le grincement du gravier sous les pieds lui révéla cette présence, il était trop tard pour s'esquiver déceimment.

Elle ne put cependant se défendre d'un mouvement de contrariété. Cela n'échappa point à d'Anglure dont la figure d'abord rayonnante se rembrunit, ce qui, à l'instant, provoqua un revirement dans l'attitude de la jeune fille. Elle eut pitié, et son œil s'éclaira d'un sourire en même temps que du reflet d'une résolution aussitôt prise. Après tout la situation ne pouvait se prolonger sans danger et il importait de réprimer cet amour encore discret, mais qu'elle sentait l'envelopper.

Elle avait hâte de le repousser comme une injure à ses propres sentiments et, puisqu'il y avait un combat à livrer, mieux valait l'accepter tout de suite.

«Mademoiselle, je serais le plus malheureux des hommes si ma présence pouvait vous causer le moindre ennui.

— Qui a pu vous faire croire que vous m'étiez antipathique ?

— En effet, je serais le dernier des ingrats si je ne reconnaissais pas toutes vos bontés et si j'oubliais la générosité dont vous avez fait preuve envers un ennemi qu'il vous eût été si naturel de mépriser et de haïr. Cependant, bien que ma raison comprenne ce sentiment, mon cœur proteste et souffre de voir le soin avec lequel vous paraissez m'éviter. Je crains de vous avoir offensée l'autre jour en vous révélant aussi vivement un amour dont je n'ai pas été capable d'empêcher la manifestation. Car si pouviez lire en mon cœur et voir quelle place vous y tenez, vous auriez pitié. J'en suis venu à bénir le

hasard qui m'a conduit ici, à bénir mes blessures et à croire que la Providence a voulu tout cela pour me rapprocher de vous.

— Ne mêlez point la Providence à une aventure qui doit être commune dans la vie d'un soldat. Qui a pu vous faire croire que j'étais capable de me laisser prendre aux séductions d'un sentiment qui ne peut être que passager.

— Mademoiselle, vous êtes cruelle et vous me jugez bien mal si vous avez pu supposer un instant qu'un désir inavouable ait pu vous effleurer dans ma pensée. Je vous respecte autant que je vous aime. C'est assez dire que mon amour est de ceux qu'on peut afficher. Mon rêve le plus cher, si vous consentiez à le partager, serait de vous conduire là-bas, vers la sainte femme qui pleure en attendant mon retour et de lui dire : «Mère, voici votre fille ! Faîtes-lui une place dans votre cœur ; elle est digne de la partager avec moi ! ».

Mariette, visiblement émue, avait relevé son tablier et ses doigts nerveux, trahissant son embarras, en tortillaient le coin. Elle tenait baissé son front rougi et semblait s'absorber dans cette occupation puérile. Mais son sein se soulevait avec effort. Elle répondit cependant avec fermeté :

«Soyez persuadé que je me trouve honorée d'avoir pu mériter votre amour et surtout votre estime. Mais c'est un rêve, comme vous dites, un rêve que vous avez fait et qu'il faut oublier. Ce que vous me demandez est impossible.

— Hélas ! je sais ce qu'il y a entre nous ! Mais j'avais pensé qu'en remplaçant votre père auprès de vous, en vous rendant une famille, en faisant de vous ma compagne adorée, je réparerais en partie le mal dont la fatalité m'a fait l'auteur et je pourrais ainsi satisfaire à la fois ma conscience et mon cœur.

— Je n'ai pas à hésiter, Dieu merci, entre la conduite que pourrait me dicter une mémoire qui m'est chère et celle que pourraient me faire adopter les nobles sentiments que vous venez d'exprimer. Pour d'autres raisons, votre projet est irréalisable.

— Alors je ne vois plus qu'un motif à votre refus. C'est que votre cœur se refuse à l'amour qui lui est offert. C'est que j'ai toujours le malheur d'être pour vous un ennemi, pis peut-être, un indifférent.

— Ne vous mettez pas martel en tête. Je n'ai jamais pensé devoir, parce que je me serais crue coupable, interroger mon cœur à votre sujet. Mais si vous avez laissé parler le vôtre, c'est sans consulter votre raison. Votre situation, votre fortune, votre famille, votre monde, tout s'oppose à une telle union. Une paysanne ne peut pas devenir comtesse.

— Soyez certaine que, si telle est ma volonté, personne, pas plus dans ma maison que dans notre monde, n'aura l'audace de s'en étonner. La vraie noblesse vient du cœur et de celle-là vous êtes la mieux dotée. Si c'est là votre seule raison, ne me désolerez pas par un refus cruel. Prenez le temps d'y penser et de vous habituer à cette idée. Je puis attendre. Puis-je espérer ?

— Non, n'attendez pas, n'espérez rien ! Demain comme aujourd'hui, et jamais comme demain, ce sera non !».

Cette réponse si catégorique sembla flageller l'officier en plein visage. Son cœur meurtri et, il faut bien le dire, sa vanité de grand seigneur froissée par ce refus, lui causaient une souffrance telle qu'il resta un moment coi, les lèvres frémissantes, la main crispée sur sa canne pour ne pas tomber.

Quand Mariette, troublée par ce silence, releva la tête, elle vit deux grosses larmes couler le long des joues pâles du jeune homme. Cette vue l'émut et, pour lui donner en consolation une preuve d'estime, elle se résolut tout à coup à lui dévoiler son secret.

«Je suis vraiment contristée de la peine qui vous vient par moi. Mais il n'y a qu'une place dans le cœur d'une honnête fille et... cette place est prise. Je n'ai donc que mon amitié à vous offrir et je vous l'accorde volontiers si vous voulez l'accepter en gage de l'estime profonde que j'ai pour vous.

— Ah ! Mademoiselle, vous ne me méprisez donc pas. Si je vous perds, il me reste du moins cette consolation. Un cœur comme le vôtre ne peut se donner deux fois. J'ai la prétention, au moins, de vous ressembler en ce point. Oubliez mon amour, puisque tel est votre devoir. Quant à moi, qui n'ai aucun engagement, je ne vous oublierai jamais. J'accepte avec reconnaissance l'offre de votre amitié. La mienne est acquise à celui que vous aimez. Car l'heureux mortel qui a su mériter tel trésor doit résumer en lui toutes les perfections».

Mariette profita de ce que son oncle venait vers eux le nez dans son bréviaire, pour mettre fin à cette conversation pénible. Elle tendit la main au jeune homme qui s'en empara, la serra avec effusion et la porta à ses lèvres. Une larme roula sur les doigts mignons. Et la jeune fille ramassant son panier, s'en fut sans se détourner.

«Bonjour, mon oncle ! dit-elle en passant près du prêtre.

— Bonjour, mon enfant ! Qu'as-tu donc ce matin ? te voilà rouge comme une *plomme*».

Il n'en fallait pas plus pour la faire rougir davantage. Elle s'essaya gauchement à mentir : «C'est qu'il fait déjà chaud, mon oncle, et que je me suis hâtée.

— Tu as tort de sortir sans ta *halette*. Rentre bien vite».

Elle ne se le fit pas répéter. Oh ! le soleil était moins chaud que cette larme qui lui brûlait la main.

Le lendemain, dès l'aube, elle était donc dans la cuisine, allant et venant comme dans un rêve, lorsqu'une poussée vigoureuse ouvrit la porte et que Colon apparut.

Avec quelle joie elle se jeta dans ses bras, ce seul refuge où son amour et sa faiblesse se sentaient protégés et rassurés. Son cœur gros de soucis et d'affection retenue se serrait dans sa poitrine prêt à éclater en sanglots.

«Ma chère Mariette, n'avez-vous rien à me dire ? Etes-vous souffrante ? Avez-vous quelque contrariété ? Je vous trouve amaigrie et vos beaux yeux semblent avoir perdu leur éclat. Pourquoi les cachez-vous ? Avez-vous peur que j'y lise comme dans un livre ? ».

Il est certain qu'elle se trouvait gênée. Mais elle eut la force de résister à l'appel de son cœur à qui son secret pesait, pour ne pas alarmer celui qui avait tant besoin, dans les circonstances présentes, de toute sa présence d'esprit et de toute son énergie.

Et sa tête mutine penchée sur l'épaule du jeune homme, elle murmura : «N'ai-je pas assez de raisons de souffrir et de m'inquiéter pour n'avoir pas le droit de laisser transparaître mon chagrin et mes soucis. Puis-je oublier que tant de dangers vous menacent ?

— O chère et bien-aimée Mariette ! combien je suis peiné d'être pour quelque chose dans l'inquiétude qui vous ronge. Me désavoueriez-vous de tenter l'impossible pour vous sauver et avec vous tant de pauvres gens que le malheur menace ?

— Comme vous me comprenez mal ! Dans les sentiments qui me bouleversent, il y a sans doute la crainte, bien naturelle après tout chez une pauvre fille, de perdre celui qui est tout pour elle. Mais il y a surtout la fierté de penser que celui-là même agit et s'expose pour tous. Et, au risque de vous paraître orgueilleuse, je vous avouerai que les tourments me sont chers qui me valent tel réconfort.

— Votre affection vous aveugle sur mes pauvres mérites. Mais vos paroles me tracent ma conduite. Si je dois vaincre, c'est à votre amour que je le devrai. C'est lui qui, dans la lutte qui se prépare, soutiendra mon bras et mon cœur. Il est probable que, d'ici là, il ne me sera plus possible de venir, et après... si malgré tout... on ne sait pas ! ... malgré tout, mon ange, garde-moi ton amour !

— Malgré tout, dans la vie, comme dans la mort, mon bien-aimé, je te le garde !»

Et il la serrait dans ses bras et son étreinte ne parvenait pas à se dénouer.

Mais, en ce moment même, sur les dalles du corridor, un bruit de canne se fit entendre. C'était l'officier qui rentrait. La jeune fille sembla réfléchir une seconde, puis, soudain décidée, elle prit Colon par la main et, toute rougissante encore de ses émotions et de la résolution qu'elle osait prendre, elle vint à la rencontre du soldat.

«Monsieur d'Angelure, j'ai l'honneur de vous présenter mon fiancé».

Il reçut comme un choc et les deux hommes se toisèrent. Mais, prenant héroïquement son parti, l'officier s'avança la main tendue :

«Monsieur, permettez à un ennemi vaincu de vous féliciter pour votre résistance courageuse et pour votre intelligente initiative. Laissez aussi un galant homme vous complimenter pour l'amour que vous avez su inspirer à la jeune fille la plus vertueuse et la plus parfaite que j'aie connue. En vous assurant de tout mon respect pour elle, oserai-je solliciter votre amitié ? Et puisque les circonstances sont telles, je vous donne ma parole d'honneur qu'en cas de danger, je donnerai mon sang s'il le faut pour la défendre».

La voix était si pénétrée et le regard si franc que Colon serra la main qu'on lui tendait : «J'accepte avec reconnaissance l'amitié et l'aide que vous nous proposez. Je souhaite seulement que pour nous, vous n'ayez pas à verser ce sang que vous offrez si généreusement».

Digression

Lorsque Colon revint à la Poutreau après deux heures d'absence, il trouva tout le camp éveillé. Des femmes montaient du village avec des pots apportant le déjeuner de leurs hommes. Ceux qui n'avaient pas cette ressource entraient par escouades dans la cuisine du château. Ils recevaient une pochée de fèves qu'ils expédiaient rapidement, prenaient en passant une lampée au goulot de la fontaine et, s'essuyant les lèvres du revers de leur manche, regagnaient leur poste de garde.

Les sentinelles avancées revenaient et gagnaient la grange pour y faire un somme.

Grâce à cette animation, Colon rentra sans attirer l'attention.

Il trouva Minique occupé sur la lisière du bois, à la relève des factionnaires. Le forgeron avait son air maussade des mauvais jours. Son visage ne s'éclaircit une minute que lorsqu'on lui eut assuré que «la petite» allait bien et lui adressait ses amitiés.

Mais aussitôt retrouvant sa mauvaise humeur, il se mit à bougonner : «Figure-toi que ces gens de Plainfaing, ces *Crève faim*, viennent encore d'en faire des leurs. Non contents de refuser pour la plupart de marcher avec nous, ils viennent d'essayer de débaucher ceux d'entre eux qui nous ont rejoints.

«Ce matin, les femmes Holveck, Balthazard et Aubert se sont présentées au camp redemandant leurs maris et leurs fils. Elles disent qu'on va les chasser de leur village avec leurs enfants si elles ne les ramènent pas. Ces imbéciles sont convaincus que tout le mal qu'on dit des Huèbes est calomnie et qu'ils vont se comporter envers eux comme des agneaux s'ils ne leur fournissent aucune raison de représailles.

«J'ai consulté les intéressés et le grand Aubert des Auvernelles m'a répondu : «Mon vieux Minique, quand la crème est dans la stande il n'y a plus qu'à battre le beurre. Nous y sommes, nous restons ! Dis à nos femmes de nous rejoindre et d'envoyer promener

tous ces trembleurs. Pour ce qu'ils ont à conserver, ce n'est vraiment pas la peine de se montrer si couards !».

«Les femmes sont reparties avec cette réponse et il est probable qu'elles vont revenir d'un instant à l'autre avec la marmaille. C'est une vingtaine de bouches de plus .à nourrir. Comment allons-nous faire ?

— Ne t'inquiète pas, mon brave Minique ; cela est pour le mieux. On ne pouvait pas laisser ces familles ainsi exposées tandis que leurs chefs combattent avec nous. Aussi j'avais pensé les faire descendre aujourd'hui même. Tout est prêt pour les recevoir, les loger et les nourrir en attendant que le sort ait décidé de nous.

«Ah ! si une entente avec tous nos voisins du *ban* avait été possible, quelle belle réception on aurait faite à ces brigands ! Mais voilà, chacun ne songe qu'à soi ; chacun s'attache à son coin ; l'orage passe emportant l'une après l'autre toutes les résistances et quand l'épreuve a ouvert les yeux, il n'est plus temps. En tous cas, il est trop tard pour mûrir de plus vastes projets. Comme je vous l'ai dit, nous n'avons plus qu'à œuvrer de notre mieux dans le sillon que nous avons choisi».

Et le jeune chef continua sa ronde en réfléchissant à ces rivalités séculaires qui divisaient les hameaux de la montagne.

De nos jours, les facilités des communications, les relations de plus en plus actives que créent le commerce et les intérêts communs ont fait disparaître à peu près ces vestiges du passé. Nous n'avons donc aucune idée de l'acuité que revêtaient ces rivalités de village à village et de vallée en vallée.

Pour en retrouver la cause, il faut remonter à l'époque où les premières populations vinrent prendre possession des hautes terres des Vosges. Malgré l'apparence actuelle, il y avait souvent entre elles une grande différence d'origine. Les unes venaient de l'Est, les autres du Nord et de l'Ouest, refoulées selon les temps par la conquête latine ou les invasions germaniques.

Puis le territoire vosgien fut, un peu plus tard, morcelé entre de nombreux seigneurs et monastères. Selon l'habitude du temps, c'étaient, entre eux, des luttes continuelles, et chaque village épousait les querelles de son prince.

Enfin, à cette époque où l'éleve du bétail constituait, non seulement le revenu le plus clair, mais la seule possibilité de vivre des habitants, des luttes terribles se livrèrent pour la possession des pâturages. La population entière montait armée sur les Alpagnes et les gazons en litige pour défendre son bien et au besoin razzier l'ennemi.

Il est certain que de tels souvenirs sont longs à disparaître et ne sont pas sans laisser quelques traces dans les mœurs.

Ces bagarres sanglantes entre jeunes gens les jours de fête patronale, ces batailles rangées auxquelles, tout enfants, nous avons encore pris part entre galopins de villages voisins, ne procèdent-elles pas d'un lointain atavisme ?

La conquête française, en passant sur tout son niveau égalitaire, n'a pas cependant pu faire disparaître certaines préventions et surtout les noms si peu amènes qu'on se renvoyait d'un camp à l'autre. Les habitants de la vallée de Clefcy sont toujours les *bohons* (buses) ; ceux de Mandray les *loups* (allusion directe à leur prétendue avarice) ; ceux de La Croix les *bos à queue* (têtards) ; ceux d'Anould les *gawâs* (chabots) etc.. Enfin la rime et la raison s'accordaient pour accabler ceux de Plainfaing du nom de *Crève-faim*. De ce temps-là, en effet, la haute vallée de la Meurthe était bien le coin le plus déshérité des Vosges. Mais aujourd'hui cette appellation jurerait avec la prospérité à laquelle sont parvenus les successeurs des parias de la montagne. La fringale d'habitude ne suscite guère de héros ; aussi, bien qu'on les excusât de se soustraire, par peur, à l'effort commun, on a vu, par l'apostrophe de Minique, qu'on ne les en méprisait pas moins.

Après nous être permis cette digression pour la clarté du sujet, revenons à notre récit.

Christin

Colon achevait la visite des postes établis à la lisière du bois.

En avant des autres guetteurs, dans l'ombre des derniers hêtres épars vers Plainfaing, se tenait Christin, le *hardier* de Clairegoutte. Sa corne en bandoulière et sa fronde à la main, il restait confondu dans l'ombre du tronc auquel il s'appuyait. Son renom de bravoure et de sang-froid lui avait fait confier le poste le plus important et le plus dangereux.

Pendant les longs loisirs des gardes solitaires, les bergers s'exerçaient alors, comme autrefois les pâtres de Chanaan, à manier la fronde. Un morceau de cuir retenu par deux ficelles et dans lequel se plaçait la pierre, telle était l'arme. Si primitif que fût l'engin, entre des mains expertes, il devenait redoutable.

Christin à ce jeu était de première force et eût rendu des points à David lui-même. Dans les combats terribles que les bergers se livraient, il était redouté pour l'adresse avec laquelle, de loin, il frappait l'adversaire. Le lièvre filant entre les sillons ou la buse planant dans la nue n'étaient pas toujours à l'abri de ses coups.

Aussi dédaignant toute autre arme, il attendait, les yeux fixés sur le fond de la vallée, l'occasion de s'en servir d'abord, puis de se replier vers le camp en donnant l'alarme.

Le soleil marquait à peu près trois heures et, depuis midi, on attendait les Huèbes. Tout était calme comme un dimanche d'été. Les champs étaient déserts et, à cinq cents mètres du veilleur, les baraques du Ban St-Dié, derrière leurs grands noyers, restaient closes comme à l'approche d'un orage.

Seules, dans l'air déjà frais mais d'un calme morne, quelques alouettes réunies pour l'exode automnal, saluaient en passant les guérets dépouillés d'un adieu strident. Et Christin rêvant des jours de soleil et d'insouciance passé dans les pâquis de l'Epine, suivait des yeux leur vol saccadé jusqu'au moment où elles disparaissaient derrière la Roche.

Tout à coup, du clocher de Fraize, à coups rapides, s'égrenèrent les notes effarantes du tocsin.

Les guetteurs placés là-haut venaient d'apercevoir, descendant Barançon, les avant-coureurs de l'ennemi.

Les fantassins seuls avaient pu passer. Les cavaliers et les chariots arrêtés par les abattis, s'entassaient comme une marée qui monte dans le passage étroit du col du Bonhomme.

Mais les piétons alertes, sautant comme des chats par-dessus les rochers et les troncs d'arbre, à travers bois, à travers prés, au fond du ravin où se traîne la route, au flanc des monts, en débandade, comme une harde de loups, flairant la curée, descendaient en se hâtant vers Plainfaing. Les plus audacieux venaient en tête prêts à recevoir les coups, mais à se saisir aussi des meilleurs morceaux et des objets les plus précieux dans la ruée pour le pillage et le butin.

Dans une rumeur d'épouvante, au tumulte des cris, ils entrent dans le village. Les portes craquent, les volets sont défoncés, les vitres volent en éclats. Par les issues donnant sur les jardins, par les fenêtres, les malheureux habitants s'échappent et s'enfuient.

Des femmes effarées et hurlantes courent de tous côtés, semant l'effroi. Une nuée de démons poursuivent les malheureux, abattent les hommes comme des moutons, s'emparent des femmes avec des cris de convoitise et de débauche, embrochent à leurs lances les enfants glacés d'effroi sous les yeux terrifiés des mères.

Tout cela les guetteurs le devinent dans les bruits sinistres qui, à travers la distance, leur arrivent dans le bois et montent même par dessus la cime des chênes, vers ceux qui veillent au front des hauts pignons et dans le clocher.

Christin, sa corne à la main, attendait, prêt à sonner le branle-bas lorsque les Huèbes, sortant de Plainfaing, s'avanceraient vers la Poutreau. Tout à coup il vit venir, dans une course désespérée, le long de la haie qui montait des prés des Faulx vers le bois, une femme échevelée tenant son enfant dans ses bras. La lance haute, un soldat vole sur ses traces. La malheureuse trébuche, roule dans les éteules et l'enfant rejaillit à trois pas. Le barbare s'élançe et se baisse. Mais la fronde de Christin a décrit trois girations en sifflant dans l'air. L'homme frappé a un sursaut de chat blessé, se relève la main pendante et morte, jette un regard d'effroi vers la forêt sournoise, et détale.

Il s'en va vers Plainfaing donner l'alarme aux siens, si bien que, jusqu'au soir, rien ne parut sur la route déserte.

La pauvre rescapée avait ramassé son enfant gémissant et s'était traînée vers la hêtraie.

Elle tomba sans force et sans voix auprès de Christin bien embarrassé de ce fardeau. Il prit sa *roquille* et lui mit le goulot sur les lèvres. Le feu de l'eau-de-vie peu à peu rappela les esprits de l'infortunée. Elle se saisit de son enfant sanglant et poussiéreux et le serra avec transport. Puis ses larmes se mirent à couler et, dans des hoquets douloureux, toute son angoisse et toute sa terreur se firent jour : « Mon Dieu ! ... quel malheur ! ... Mon mari ! ... mes enfants ! ... que vont-ils en faire ? ... Et je ne puis rien... rien pour eux ! ».

Et elle s'était levée haletante et hagarde, prête à fuir dans le bois. Mais Christin la retint et, avec calme : « Tranquillisez-vous, pauvre femme, pour le moment vous ne courez plus aucun danger. Les gens de Fraize sont là bien décidés à se défendre, et je vais vous faire conduire en un lieu où vous n'aurez plus rien à craindre pour aujourd'hui tout au moins ».

Il appela le premier poste qui emmena à travers bois cette première victime de l'invasion. Elle était si déprimée qu'elle oublia de remercier son sauveur. Il était d'ailleurs peu probable qu'elle se fût rendue compte de la manière dont il était intervenu pour lui sauver la vie.

On la garda au château pour ne pas la laisser descendre au village où elle n'aurait pas manqué de semer l'épouvante parmi les femmes.

Resté seul, le *hardier* redoubla d'attention dans sa surveillance. Devant lui, derrière les arbres qui lui cachaient le village de Plainfaing, la sinistre rumeur de l'invasion s'amplifiait de minute en minute, comme un orage qui, avant de s'abattre, remplit l'horizon de grondements et de ténèbres.

La nuit, nuit d'épouvante et de surprises, montait déjà des creux des ravins et rampait dans les sous-bois. Et le jeune homme sentit un frisson involontaire lui passer sur la nuque. « Tiens, dit-il, est-ce que j'aurais peur ? ». Et, pour se donner du courage, il but une lampée à la *roquille*.

« Bois-en, mais n'en abuse pas ».

C'était Colon qui faisait sa tournée et venait de surprendre le geste de Christin.

« Sois tranquille, ça me connaît. »

— Sans doute, mais prends bien garde. C'est sur ta vigilance que repose notre salut à tous. Si tu te sentais fatigué ou peu sûr de toi,

ne crains pas de me le dire, je te ferais remplacer un moment par le Mché.

Me prends-tu pour une *harnelle* ? Le Mché qui peut à peine garder ses *mokâtttes* ! Le crois-tu capable de vous garder du diable ? Car c'est l'enfer, vois-tu Colon, qui vient à nous. Je le sens par tout ce que je vois et que j'entends depuis trois heures.

— Hélas ! je le sens comme toi. Mais puisque rien ne peut conjurer le mal, le mieux n'est-il pas encore de tomber comme des hommes au lieu de nous laisser égorger en bêlant comme les *Crève-faim* ?

— C'est vrai ! Donne-moi la main, Colon. Il ne faut pas emporter de rancune dans la mort. Il va y avoir des coups pour tous et il serait bien étonnant qu'en faisant notre devoir nous en réchappions tous les deux. Le sort se chargera ainsi de régler notre querelle.

— Laisse-moi plutôt t'embrasser ! »

Et sous le ciel mauvais et la nuit menaçante, dans une fraternelle étreinte, ces deux braves cœurs battirent à l'unisson.

Colon rentra dans le bois et Christin reprit tristement sa veillée solitaire. De l'œil il sondait les ténèbres et son oreille attentive interrogeait l'espace.

Mais les ombres devenant de plus en plus épaisses derrière le rideau des arbres, il se sentait comme noyé dans cette obscurité. Pour s'en échapper, tout en essayant d'étendre le rayon de son regard, il grimpa sur le hêtre le plus rapproché. Il s'installa le plus commodément possible dans une fourche, déroula sa corde et s'attacha solidement au tronc. Puis il attendit.

Que les heures sont longues dans le froid et dans le noir ! En cette immobilité forcée les paupières deviennent lourdes. Pour dissiper son engourdissement il donne de temps en temps un baiser à la *roquille*. Mais, plus il prend d'eau-de-vie, plus il se sent pesant et plus le besoin de boire se fait impérieux.

«Colon a raison, ça ne vaut rien». Et, pour ne pas succomber de nouveau, il précipite la fiole au pied de l'arbre. Puis il se remet à scruter l'horizon, souhaitant presque d'y voir surgir les ombres ennemies pour échapper dans le bruit d'une alerte à la torpeur invincible qui l'envahit.

Tout à coup, comme dans un rêve, il entend des craquements sous ses pieds. Un sursaut le secoue et il s'éveille en effet. «Est-ce que j'aurais dormi ?» se dit-il et, inquiet, il prête l'oreille aux bruits de la nuit.

Un piétinement sourd de troupeau monte des champs qui sont devant lui. C'est en outre un moutonnement d'ombres qui, comme les vagues d'une mer perfide, monte et enveloppe le bois. Déjà, sous les arbres, c'est un glissement de fantômes d'où s'échappe parfois un juron étouffé, le heurt d'un pied ou d'une lance contre un tronc d'arbres. Et c'est, rampant sur le sol noir, comme un essaim de lucioles, lueurs sinistres pointant aux mèches des mousquets. Tout cela perçu en une seconde. Les battements de son cœur s'arrêtent de saisissement. Mais, se raidissant aussitôt, sans mesurer le danger, il se met, de toute la force de ses poumons, à souffler dans sa corne.

A ce signal, comme dans le ciel orageux soudain éclate la foudre, un bruit terrible remplit la nuit : du côté des Lorrains, appels des sentinelles, ruée des hommes aux remparts ; chez les assaillants, la rage de se voir découverts s'exhale de mille poitrines avec des rugissements ; vingt coups de feu éclatent sous les arbres. La corne s'est tue tout à coup et, là-haut dans les branches, le cadavre du *hardier* pend retenu par sa ceinture. Un sang chaud pleut du feuillage sur la tête des ennemis.

La surprise les a retenus un moment hésitants à l'orée de la forêt. Mais bientôt des cris rauques commandent l'assaut et une ruée féroce à travers la nuit roule vers les premiers retranchements.

Sauvage folie ! les premiers qui s'approchent sont fauchés dans l'ombre par les partisans invisibles et leurs cris de douleur et d'agonie font reculer les autres. Force est donc aux Huèbes d'attendre le jour pour vaincre l'obstacle si possible et passer.

Une victoire

Combien parut longue pour les partisans l'attente de ce jour qui, pour beaucoup, devait être le dernier !

Il arriva enfin, froid et sinistre, teignant de sang les monts.

Aux premières lueurs, le tocsin, qui s'était tu avec la nuit, se remit là-bas à ébranler l'air. Et la ruée recommença à travers les arbres vers les abattis.

Les partisans, trop peu nombreux, avaient abandonné les premiers retranchements pour se réfugier derrière la principale ligne de défense. Les assaillants déchargeaient leurs mousquets, puis chacun s'élançait la longue épée à la main et grimpait aux troncs d'arbres entassés. Mais lorsque l'ennemi passait vis-à-vis un interstice, une faux sournoise passait rapide, et l'homme tombait et roulait dans le sang jusqu'au pied de l'entassement. Ceux qui parvenaient au faite étaient happés par des crocs qui leur faisaient des blessures horribles, ou assommés à coups de fléau. Les haches de pré aiguisées fendaient les crânes comme des mottes. C'était une boucherie effroyable. Ces guerriers d'occasion travaillaient comme des maîtres.

Mais cela n'allait pas sans danger pour eux. Plusieurs, blessés par des balles ou touchés de coups de pointe, avaient dû abandonner la lutte et gagner l'arrière. Quant aux morts, une demi-douzaine déjà, on n'avait pas le temps de les emporter et ils gisaient, piétinés et sanglants, au milieu de leurs camarades.

Mais on avait beau tuer des ennemis, ils arrivaient de plus en plus nombreux ; on aurait dit qu'ils sortaient de terre. Aussi la fatigue et le découragement commençaient à s'emparer des assaillis. La ligne de défense sur plusieurs points pliait. Son terrible marteau en main, Colon vainement se multipliait pour rétablir le combat.

Heureusement à ce moment, une diversion se produisit sur la route qui tourna d'un autre côté l'attention et les efforts des assaillants.

Les *Huèbes* étaient si sûrs de vaincre, que leurs voitures de bagages les avaient suivis et attendaient là, pour passer, la fin du combat.

Mais l'obstacle d'abord était de taille : sur un espace de plus de cent mètres, les hêtres énormes bordant le chemin avaient été abattus et étaient restés avec leurs branchages en travers de la voie. En arrière, coupant la route et la forêt, un entassement prodigieux de troncs, de terre remuée, de ronces et d'épines.

Enfin, derrière ce rempart, se tenaient les partisans.

Ainsi arrêtés, les cavaliers qui conduisaient les fourgons avaient mis pied à terre et combattaient avec les fantassins. Les voitures et les chevaux, laissés à la garde de quelques soldats, attendaient donc en arrière à l'entrée du bois.

Cela n'avait pas échappé à l'œil vigilant de Colon. Et il avait envoyé de ce côté le bûcheron Jean des Hagis qui commandait la réserve.

C'est pourquoi, au moment même où les partisans commençaient à plier, les convoyeurs virent tout à coup quinze gaillards décidés, armés de faux, descendre des flancs de la Roche et se jeter sur eux.

Les ennemis, réfugiés derrière leurs voitures, les reçurent à coup de feu. Trois partisans tombèrent grièvement atteints. Mais une voix cria : «Pointez les chevaux ! ». Alors, à tour de bras, dans le tas, les paysans pointèrent. Les animaux piqués et blessés à coups de faux se cabrèrent, bondirent les uns par dessus les autres, écrasant tout, tuant leurs conducteurs ou les traînant à travers champs dans un galop désordonné.

Ceux qui restaient attelés aux voitures ruaient, brisant leurs brancards, ou s'enfuyaient entraînant les fourgons dans les terres humides où ils s'embourbaient. C'était une scène désordonnée de croupes bondissantes, de crinières échevelées, de naseaux sanglants, dans une furie de cris et de hennissements.

Les soldats roulés, écrasés, impuissants, s'enfuirent. Ceux qui conduisaient les dernières voitures croyaient encore, en les retournant, pouvoir les ramener vers Plainfaing. Alors la même voix cria : «Tranchez les jarrets ! ». Et on vit fondre sur les attelages les faux terribles. Les tendons coupés, les animaux s'abattaient comme des masses, ou bien, le train de derrière abîmé dans le sang, ils se levaient sur leurs pieds de devant, essayant encore de s'enfuir, soufflant d'épouvante.

Le convoi est immobilisé et les voitures abandonnées les unes après les autres. La résistance s'est concentrée autour de la dernière, un char plus grand et plus élégant que les autres ; les ennemis paraissent vouloir le défendre jusqu'à la dernière extrémité. Une dizaine de Suédois, la lance en avant, attendent les montagnards.

Le choc a lieu : d'un violent coup de pointe, Jean des Hags ouvre le côté à un soldat ; un autre tombe les jambes fauchées ; mais deux partisans blessés sont obligés de se retirer, l'un aveuglé par le sang qui coule de son front labouré, l'autre retenant de ses mains ses entrailles à nu. N'importe, on se reforme pour charger de nouveau. Mais là-bas, vers la barricade, un grand bruit s'élève. Les Huèbes, se croyant tournés, abandonnent les abattis et se rejettent en arrière.

Jean des Hags avec sa petite troupe n'a que le temps, pour ne pas être entouré, de remonter la côte et de se jeter dans les genêts.

Les blessés sont noyés dans le flot et lardés de coups de lance. Mais la forêt retentit de cris de victoire ; les montagnards abandonnent leurs retranchements et poursuivent les ennemis. Jean sort de nouveau des genêts et tombe sur leur flanc. Cette fois c'est la débandade, la ruée vers Plainfaing des Huèbes vaincus.

Les plus résolus des paysans voulaient les y poursuivre. Colon s'y opposa. Il y avait assez de sang versé, et il ne voulait pas exposer ses gens sans abri à un retour offensif de l'ennemi. Mais il avait toutes les peines du monde de se faire obéir par ceux qui, la rage au cœur à la vue de leurs camarades massacrés, achevaient aussi les blessés.

En hâte, il fit vider les fourgons. Il y avait de tout dans le butin : des armes et des munitions de guerre, des vêtements, des provisions, des cruches emplies de vin et d'eau-de-vie d'Alsace, du tabac, de la vaisselle d'étain et même d'argent, de la poterie, des bijoux, des clepsydres, des tapis et des chandeliers d'église, jusqu'à des serrures, fruit du pillage de toute une province. La dernière voiture surtout contenait un amoncellement de richesses.

On achevait de la vider lorsqu'on trouva dissimulé sous un rideau et blotti derrière un coffre, un Huèbe blessé. C'était celui-là même qui avait eu les jambes fauchées. Il était là exsangue, l'air farouche et terrifié d'un animal sauvage pris au piège et qui attend la mort. Mais il était tout jeune encore et n'avait pas ce faciès bestial et féroce des brigands dont le Nord inonda notre pays. Il lui manquait vraiment le physique de l'emploi.

Comme étonnés de trouver un tel être dans un milieu pareil, les nôtres hésitaient à l'achever. Colon profita de ce mollissement pour

essayer de le sauver. «Épargnez lui-cela, dit-il, et transportez-le à Demennemeix ; il pourra nous être utile si nous parvenons à en tirer quelques renseignements sur l'ennemi».

Les fourgons vidés, le butin fut transporté de l'autre côté des barricades. On se partagea les armes et les vêtements. Le reste fut mis à l'abri avec les munitions dans les caves du château. Les volontaires, mieux habillés, mieux armés, n'étant plus obligés de ménager leur poudre, encouragés d'ailleurs par leur succès, se sentent plus décidés que jamais à la lutte.

Malheureusement, la victoire est assombrie par bien des deuils. Plus de vingt partisans ont été frappés mortellement. On les emporte en hâte sur des échelles vers le cimetière où les vieux, sans relâche, creusent des fosses. Et, malgré la défense qui leur est faite de s'approcher du camp, les mères et les épouses envahissent les retranchements et poussent, suivant les cas, des cris de joie ou des clameurs de désespoir.

Il faut aussi nettoyer le champ de bataille des cadavres d'ennemis et de ceux des chevaux qui ont succombé à leurs blessures. On achève ceux de ces animaux qui vivent encore et qui poussent des hennissements de douleur.

Mais quelle fosse pourrait contenir tout cela ? On entasse ce charnier sous le remblai de la route et l'on s'apprête à le couvrir de terre. Mais un mouvement se produit vers Plainfaing. Colon fait rentrer tout son monde dans les retranchements. Et cette masse misérable de chairs amoncelées, qui formera bientôt une mer de pourriture, reste là, abandonnée au milieu des fourgons brisés et des épaves de la lutte.

Chacun avait repris son poste de combat, quand une voix s'éleva.

«Et le *hardier* de Clairegoutte ? ».

Pauvre *hardier* ! il avait été oublié dans son arbre car nulle femme n'était venue le réclamer, et ses camarades trop occupés ailleurs n'avaient plus pensé à lui.

«Plus tard, répondit une autre voix, nous irons le chercher».

Plus tard ! pauvres gens, vous doutez-vous de ce que vous garde cet avenir que vous escomptez ?

Vers midi, le flux de l'invasion sembla se détourner d'un autre côté, car on entendit des coups de feu crépiter vers le col de Rovémont.

Ce passage, assez élevé entre les sommets de la Roche vers Fraize et de Charbonichamp vers Habeaurupt, conduit de Plainfaing à Clefcy et réunit les vallées des deux Meurthe.

Les *bohons* ne l'avaient pas négligé.

Ils avaient élevé là des retranchements comme à l'entrée de leur vallée vers Anould et à l'autre bout vers Straiture. Il y a encore aujourd'hui même, dans la forêt de ce nom, un canton appelé les "Barrigasses" où l'on relève parfaitement la trace de ces travaux.

Les Huèbes, arrêtés dans la vallée principale, avaient porté tous leurs efforts de ce côté. La lutte paraissait être rude si l'on en jugeait par le tumulte dont les échos arrivaient jusqu'à la Poutreau.

Par la lucarne du grenier du château, Colon surveillait attentivement les flancs de la Roche par où l'ennemi pouvait déboucher et prendre ses gens à revers.

Mais subitement le bruit s'apaisa ; rien ne parut. L'ennemi était repoussé ou, rompant les lignes de défense, descendait vers Clefcy. Cruelle incertitude !

Si les Huèbes étaient repoussés, il fallait s'attendre à une nouvelle attaque du côté de Plainfaing. S'ils étaient à Clefcy, ils ne tarderaient pas, par l'Épine, à déboucher dans la vallée de Fraize par le sud, à surprendre le village sans défense et à rendre ainsi inutiles tous les ouvrages accumulés à l'autre bout.

Aussi ordre fut-il donné aux guetteurs installés au clocher de redoubler de vigilance. Et le crieur, "Bitis du Nouer", fit le tour de Fraize et des hameaux du "dessous de l'église", sonnait dans sa trompe et annonçant dans la formule consacrée :

«Ces Messieurs font assavoir au public et habitants de ces lieux qu'ils sont invités à rejoindre sans aucun délai la "Graine de la Beurée". Il est recommandé d'emmener tout le bétail, d'emporter des vêtements et le plus possible de provisions. Le reste devra être enfoui en lieu sûr».

A cette nouvelle, ce fut un remue-ménage insensé au milieu des cris et des lamentations. Car on avait eu beau être placé depuis quelque temps en face de cette éventualité, on n'avait pu encore se faire à l'idée de cette fuite.

Les uns, sans plus tarder, exécutaient l'ordre reçu et, par les portes et les fenêtres ouvertes, on voyait les gens effarés procéder à un déménagement sommaire comme lorsqu'un incendie menace la maison.

D'autres, ne pouvant se résigner encore, discutaient et se lamentaient. Il y en avait qui s'enfermaient bien résolus à rester, puis, au bout d'un instant, suivant l'exemple des voisins, se décidaient tout à coup à déménager aussi.

Et comme les hommes manquaient dans la plupart des familles, le tout se faisait avec une lenteur, une indécision, un désordre indescriptible.

L'envers de la gloire

Transportons-nous maintenant dans la chambre de justice de Demennemeix où s'entassent les blessés.

C'est une grande salle nue et basse, au plafond traversé de solives saillantes, et dont les murs gris n'ont pour tout ornement qu'un Christ sanglant et douloureux grossièrement sculpté.

Au fond, au dessous de ce Christ, une grande table et quelques escabelles de bois ; c'est tout l'appareil dont s'entourait, pour rendre la justice, le maire de Fraize, délégué du sieur Châteaubrehain de qui dépendait alors le village.

Une double rangée de bottes de paille recouvertes de cendriers de toile et laissant au milieu un passage pour les infirmiers, telle était l'ambulance.

C'était là qu'on couchait au fur et à mesure de leur arrivée, les blessés relevés dans la forêt de la Poutreau.

Le vieux chirurgien Houssemand, aidé du barbier Litaize, ayant tous deux la taille prise dans un grand tablier bleu, avec plus de dévouement que de science, donnaient à chacun les premiers soins.

On lavait les plaies et on y appliquait pour arrêter l'hémorragie un tampon de charpie ou d'étoupe, s'en remettant à la bonne nature pour guérir les malheureux...

De l'un à l'autre aussi allait le vieux curé qui, agenouillé dans la paille, prodiguait ses consolations et invoquait, de sa voix chevrotante et émue, le Dieu dont les desseins insondables déchaînent les guerres.

Les cris de douleur, les appels déchirants emplissaient cette géhenne. Déjà les premières atteintes de la fièvre torturaient les blessés. «A boire !». Et, blanche sous son bonnet blanc, Mariette accourait, soulevait la tête et, avec une cruche de grès, étanchait la soif du patient.

Quand la porte s'ouvrait pour laisser entrer un nouveau convoi, on voyait se presser sur le seuil de pauvres femmes effarées et

blêmes dont le flot montant était difficilement contenu par Toussaint Lhôte, le vieux *bangard*. Et les plaintes du dehors, se mêlant à celles de l'intérieur, montaient comme une longue clameur d'angoisse, dans l'air où flottait l'odeur fade du sang.

Devant certaines blessures plus cruelles et plus dangereuses, la main du chirurgien hésitait. Le savoir-faire de cet homme s'était surtout acquis par la pratique et ne s'était exercé jusque-là que dans la réduction de quelques fractures et l'administration de quelques remèdes, toujours les mêmes. Aussi se sentait-il le cœur gros et mal à l'aise de la responsabilité terrible qui lui incombait tout à coup. Sa pauvre science sombrait devant les problèmes multiples qui se posaient. De sentir tous les espoirs de ces malheureux tendus vers lui et tant de doute en son âme le rendaient si malheureux qu'il eût préféré la mort à cette torture intérieure.

Il allait ainsi d'un blessé à l'autre. Sa main tremblait en maniant l'aiguille munie de gros fil avec laquelle il faisait, comme un tailleur maladroit, des reprises dans les épidermes ouverts, pendant que sur son front perlait une sueur d'agonie.

Il aurait fallu couper des jambes et des bras, lier des artères. Et il hésitait, remettant à demain pour ces opérations «in extremis».

Puis les questions des blessés l'assaillaient redoublant son martyre, car il devait inspirer à tous une confiance qu'il n'avait pas.

«J'ai mon compte, nomi, Monsieur Houssemand ?

— Que dis-tu là ? A peine une égratignure, une saignée qui ne peut que t'être salutaire. Mais tiens-toi tranquille ou je ne réponds de rien».

Il arriva enfin au dernier grabat. Là gisait un jeune homme, presque un enfant.

Les traits tirés par la douleur dans une figure exsangue et douloureuse faisaient songer au crucifié des chemins de croix. Deux grands yeux bleus profonds et mystérieux mangeaient ce visage. Un front immense perdu dans une chevelure blonde aux mèches indisciplinées achevait d'imprimer à cette physionomie un cachet de type étranger égaré au milieu de ces gens de Lorraine aux têtes rondes.

Il était vêtu pauvrement d'un pantalon et d'un sarrau de toile bise. Ses souliers éculés et crevassés laissaient passer ses orteils. Tout dans cet être trahissait l'abandon et la misère.

C'était le Révié.

Il avait toujours marché seul dans sa voie, taciturne et douloureux. A ce jeune homme de vingt ans jamais visage de femme n'avait souri ; jamais un camarade n'avait fait l'offrande d'un peu d'amitié. Autrefois, plus encore qu'aujourd'hui, la misère était un vice.

Cependant, quand Colon avait appelé ses compatriotes aux armes, le Révié, sans rien dire, était allé décrocher sa faux dans la grange pour monter aux barricades.

Quel psychologue analysera les sentiments de ce paria qui, ne possédant rien, pour qui la vie avait été un martyre, la société une marâtre, offrait sans hésiter son sang pour défendre la propriété, les lois, le foyer des autres ? Mariette, sur ce cas, eût pu, si elle l'avait osé, disserter plus savamment qu'un psychologue.

Et il avait combattu en héros, toujours au premier rang, étonnant les plus braves par son mépris du danger.

Sa faux terrible, comme aux jours où les foins mûrs sont couchés sur les gazons humides, tranchait, avec des crissements de colère, dans les jambes des hommes et des chevaux.

Hélas ! tout à sa tâche de mort, il n'avait pas vu venir, pour le parer, le furieux coup de lance qui lui avait déchiré le côté.

Maintenant il était là gisant sur la paille, les bras écartés. Et au bout de chaque doigt le sang coulait goutte à goutte comme d'une source épuisée.

On venait d'entailler avec un couteau et d'enlever par lambeaux le sarrau déchiré. Et la blessure était apparue béante et rouge dans la poitrine blanche.

Les côtes avaient été tranchées, les muscles déchirés et, dans cette pauvre chair de misère, cette chair nourrie de croûtes, un sillon hideux avait été ouvert de la ceinture à l'épaule. Le cœur, le pauvre cœur mystérieux, épargné comme par miracle, apparaissait palpitant entre les lèvres de la blessure.

Le chirurgien et son aide, les yeux rivés sur la plaie affreuse, avaient eu un mouvement irraisonné de recul. A ce geste, accusant leur impuissance, l'enfant, sans une plainte, avait fait effort pour sourire. Et ce rictus, plus que tout, était profondément triste.

Inutile de tourmenter celui-là par des pansements douloureux. On se contenta donc de laver et de bander la plaie. Le patient se laissa faire sans un mot, sans un cri, semblant même se complaire à ces soins d'où émanait un peu de ce sentiment qu'il n'avait jamais connu : la pitié.

Maintenant M. Houssemand s'est relevé et, se tournant vers la porte, il dit d'un air triste et las : «Vous pouvez laisser entrer les femmes !».

Une à une on les introduit. Chacune s'avance inspectant des yeux les grabats et, quand elle a découvert celui qu'elle cherche, s'agenouille larmoyante et couvre l'être cher de baisers. Bientôt la salle est pleine et la rumeur des plaintes et des sanglots s'élève plus véhémement dans la chambre de justice.

Mais, auprès du Révié, nulle n'est venue s'agenouiller. Lui seul plus que jamais semble l'oublié, l'étranger tombé en intrus, même dans cet asile de la souffrance et de la justice, sous les bras étendus du Crucifié, prêcheur d'amour.

Dans son visage de plus en plus pâle, ses grands yeux bleus mettent deux taches de lumière où se lit un monde d'angoisse. Comme aux jours où il mendiait aux portes, ils se sont faits suppliants. Mais ce n'est plus de pain que ce moribond a faim ; sa fringale d'amour sauvagement réfrénée se trahit dans son regard. Il envie à ses malheureux frères de misère la joie cruelle d'entendre auprès de soi pleurer des êtres chers.

Mais quoi ? est-ce possible ? Lui aussi aura sa part. Au fond de la salle son regard a rencontré celui de Mariette. Elle a compris sa douleur muette et, vibrante d'émotion et de pitié, elle est venue à lui.

Elle aussi s'est agenouillée dans la paille sanglante et, à pleine bouche, elle embrasse ces yeux suppliants, ces lèvres douloureuses. Les deux bras maigres ont fait un effort comme pour saisir et retenir cette aumône d'amour. La bouche a eu comme un cri étouffé «Oh !» puis tout est retombé inerte pour jamais. Ce n'est pas le jeûne, mais c'est la première nourriture qui lui succède qui tue. L'émotion fut mortelle à ce sevré d'amour et il partit après avoir goûté au fruit sacré.

Et Mariette resta là, contemplant ce visage qui restait dans la mort comme transfiguré, pour lui faire encore l'aumône d'une larme et d'une prière.

Elle fut tirée de son recueillement par un grand mouvement vers la porte. On apportait le Huèbe blessé. «Encore ! dit le père Houssemand, mais je n'ai plus une seule place !». D'aucuns, ayant reconnu la qualité du blessé, protestaient. «Qu'on le laisse à la rue ! Il ne faut pas laisser entrer ici ce parpaillot et infliger son voisinage à des chrétiens !».

Mais Mariette, s'étant relevée, avait dit quelques mots au vieux curé. Celui-ci, se tournant vers les porteurs : «Entrez ! Il y a là

quelqu'un qui n'a plus besoin de soins. Emportez-le au cimetière où M. le vicaire est en train de bénir nos morts et donnez sa place à ce malheureux. Celui qui a donné sa vie pour tous les hommes n'a-t-il pas dit : Aimez vos ennemis ; faites le bien pour le mal !».

Et sur l'échelle qui avait servi à transporter le Huèbe, le Révié partit pour le cimetière, le lit d'oubli où dorment dans le même abandon ceux que l'existence a gâtés et les enfants trouvés.

Le Suédois, comme on l'a vu, avait eu les deux jambes profondément entaillées d'un coup de faux. La blessure par elle-même n'était pas mortelle, mais il avait perdu tellement de sang que le chirurgien murmura après avoir bandé ses plaies : «Encore un qui n'ira pas loin !».

Le patient, sans force, se laissait faire, poussant de loin en loin un gémissement ou des appels dans une langue inconnue.

Mariette approcha la cruche de ses lèvres et il but avec avidité. Puis, un peu calmé, il regarda avec des yeux surpris tous ces gens qui le fixaient.

Le prêtre s'étant approché, il eut un mouvement de recul et, de la main, fit un geste d'éloignement.

Mais son regard exprimait la reconnaissance et il prononça à plusieurs reprises le mot : «merci», le seul de la langue française que, vraisemblablement, il eût jamais appris. Sa voix bientôt ne fut plus qu'un souffle. Il eut une longue syncope et l'on crut que c'était fini. Mais on parvint cependant à le ranimer.

Quand il revint à lui et qu'il vit ces visages apitoyés penchés sur sa couche, il sembla se décider à une confession et se mit à parler avec effort.

Mais personne ne le comprenait.

Mariette eut une idée. D'Anglure, si savant, devait connaître la langue de l'étranger. Et elle courut au presbytère. Elle n'y trouva personne. Mais comme le glas continuait à sonner, elle songea que la cérémonie funèbre n'était pas terminée et que tout le personnel de la cure était sans doute au cimetière.

Elle s'y rendit et se trouva en effet au milieu d'une nombreuse assemblée de femmes douloureuses et gémissantes. Filles et mères, autour de la fosse commune, poussaient des cris déchirants.

Sur le gazon, les partisans tués étaient couchés sans cercueil. Le père Mengin, le vieux fossoyeur, était descendu dans la fosse. On apportait chaque cadavre jusqu'au bord. Il le prenait dans ses bras et

l'étendait, comme une mère couche son enfant dans son berceau, au fond du trou béant.

Six malheureux étaient déjà là couchés côte à côte et il en restait encore quatre dont le Révié. Le père Mengin tendait de nouveau ses mains calleuses souillées de sang et de boue lorsque, tout à coup, la force parut lui manquer. Alors du groupe quelqu'un se détacha et sauta dans la fosse. Mariette avec stupéfaction reconnut d'Anglure.

La mâchoire serrée, de ses mains blanches, il recevait les cadavres, les retenait dans ses bras et les couchait près des autres. Le dernier, le Révié, lui glissa sur la poitrine. Mais toutes les places étaient prises ; dans la mort comme dans la vie, ce malheureux était de trop. Et le noble, un moment, cherchant où poser son fardeau, restait là serrant dans ses bras l'enfant du ruisseau ennobli par la mort. Il se décida enfin à le placer en travers sur les jambes des autres. Puis, s'appuyant aux mains qu'on lui tendait, il sortit de la fosse, pendant qu'on y jetait de la mousse et des branches de sapin avant de la combler avec de la terre. L'abbé Antoine, le vicaire, acheva de psalmodier les prières des morts et on entraîna les femmes hurlantes et affolées.

D'Anglure se retourna alors pour partir et ses yeux rencontrèrent ceux de Mariette. Il rougit comme un écolier pris en flagrant délit et, secouant la poussière de ses vêtements, il s'approcha d'elle :

«Comment, vous ici ? Je vous en prie, venez ; ces cris de mères et d'épouses me fendent le cœur.

— Ah ! Monsieur, recevez tous mes compliments pour l'acte charitable que vous venez d'accomplir. Au nom de toutes ces pauvres femmes, au nom de mes frères de misère, je vous remercie. Ah ! s'il n'y avait que des ennemis comme vous !

— Mademoiselle, je ne suis plus un ennemi, car je me suis bien juré aujourd'hui de ne plus porter les armes contre une nation capable d'enfanter tant de héros et tant d'héroïnes. Car vous êtes une héroïne...

— Taisez-vous, flatteur ! Vous ne me faites de compliments que pour esquiver les miens. Mais l'heure n'est pas aux congratulations. Suivez-moi vite, nous avons besoin de vous là-bas à l'ambulance.

— Vous consentez à ce que je vous aide ?

— Bien volontiers ! Savez-vous le Suédois ?

— Je l'entends suffisamment.

— Tant mieux, votre science va nous être précieuse. Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard !»

Et, chemin faisant, elle le mettait au courant des événements.

Quand ils arrivèrent auprès du *Huèbe* blessé, ils le trouvèrent en proie à un abattement profond. Un souffle à peine perceptible indiquait seul que la vie habitait encore derrière ces yeux déjà vitreux et ce masque de cire.

D'Anglure se baissa vers la couche et prononça quelques mots dans une langue inconnue.

Aussitôt le moribond se raidit comme galvanisé et les traits de son visage se détendirent. Des phrases entrecoupées sortirent de ses lèvres. C'était comme une plainte d'enfant dans la voix de qui, après un gros chagrin, passent encore des sanglots. Plainte amère où se devinait l'adieu à la mère et à la patrie lointaines, l'adieu déchirant d'une âme jeune à la vie prometteuse de beaux jours là-bas près des lacs de Gothie.

Puis la voix se fit plus calme et, sur un ton de confiance, il y eut entre les deux hommes un colloque qu'arrêta un hoquet douloureux.

Penché sur la bouche du moribond, d'Anglure se faisait pressant, multipliant ses questions. Les lèvres blêmes eurent encore un murmure, puis les yeux se révulsèrent, la tête se pencha en arrière, c'était fini.

L'officier s'était relevé, pensif :

« Je vais, dit-il, vous révéler le secret du mort. Peut-être un jour vous sera-t-il utile».

Ayant attiré dans un coin le prêtre, le médecin et la jeune fille, il s'exprima ainsi :

«Ce maheureux faisait partie de la troupe chargée de veiller sur le trésor de l'armée. C'est en le défendant qu'il a été blessé. Quand les soldats se sont vus obligés de l'abandonner, ils ont enfoui à la hâte dans la terre le coffre qui le contenait. Ils pensaient bien venir le reprendre plus tard. Mais il paraît qu'ils ont tous succombé. Comme le reste de l'armée peut supposer qu'il est tombé entre les mains des partisans, il est certain qu'il ne sera jamais recherché.

«Celui qui est là allait me renseigner sur son emplacement lorsqu'il a expiré. Mais ceux qui ont combattu là-haut et ceux qui l'ont apporté ici pourront facilement un jour retrouver la place où cet or arrosé de sang a été enfoui. Ce sera la fortune pour ceux que la guerre aura épargnés.

— Si elle en épargne !», dit tristement la jeune fille.

Hélas ! elle ne se doutait pas que ses prévisions sinistres s'accompliraient si bien et que, par la suite, seule dépositaire du secret mais ne possédant pas des renseignements suffisants, elle ferait vainement éventrer la glèbe avare pour lui arracher l'or impie.

On mit à jour des monceaux d'ossements, mais le coffre mystérieux resta introuvable.

Depuis trois cents ans, le soc retourne cette terre ; on y a même élevé des maisons et une usine ; le trésor attend toujours le manœuvre de fortune qui brisera de son pic son cercueil inviolé.

Invasion inattendue

Il était deux heures environ lorsque les guetteurs établis au clocher prévinrent Colon qu'une troupe aux allures étranges montait vers Clairegoutte à l'autre bout de la vallée.

Sans armes, en débandade, clopin dopant, les arrivants, parmi lesquels on distinguait des femmes, avaient l'air d'un ramassis de loqueteux et d'infirmes.

Claudin, le garçon meunier, fut dépêché à cheval en reconnaissance. Il rentra bientôt dans le village criant le long de la rue : «Les lépreux ! les lépreux se sont échappés !».

A cette nouvelle, un nouvel émoi s'empare de la population. Les femmes et les enfants rentrent dans les maisons et les portes se ferment comme à l'approche de l'ennemi.

Depuis quelques jours, dans le bouleversement général, on avait négligé d'apporter aux lépreux de Sondreville leur provision de pain.

Pressés par la faim, ils avaient violé leur consigne, étaient sortis de leur refuge pour monter vers Clefcy. Mais ils n'avaient pu ou n'avaient pas osé y entrer.

Alors, cette marée de misère avait reflué vers Clairegoutte et Fraize. Impossible de les refouler. En un clin d'œil, ils avaient tout envahi, pleurant, hurlant leur détresse. Ils pénétraient par les portes et les fenêtres ouvertes, enfonçaient celles qu'ils trouvaient fermées et, de leurs mains sordides, arrachaient les provisions qu'on s'apprêtait à emporter. Partout le vide se faisait devant eux, et cette invasion effrayante, plus encore que la peur des ennemis, vida les villages. Et l'épouvante sous toutes ses formes était entrée avec eux. Ne s'étaient-ils pas avisés de crier de leur voix rauque : «Les Huèbes ! les Huèbes !».

La panique redoubla et pénétra jusque dans la chambre de justice. Les femmes s'accrochant à leurs maris blessés poussent des clameurs déchirantes. Les exhortations, les plaintes et les gémissements forment un concert lamentable.

On essaie de les expulser en leur disant «Sauvez vos enfants !». Plusieurs obéissent et s'en vont comme des folles entraînant leurs marmots gémissants. Les autres ne peuvent se résigner à partir et on doit employer la force pour les y contraindre.

Elles sont à peine sorties qu'un guetteur passe en criant : «Le feu est à Clefcy ! ». Alors elles se rejettent en arrière ; la salle est envahie de nouveau et les scènes de désespoir redoublent.

Si le feu est à Clefcy, c'est que l'ennemi est parvenu à forcer les retranchements des *Bohons* et que la route de Fraize lui est ouverte par Sondreville.

Mais la nuit venait et, dans la vaste salle, deux lanternes fumeuses heurtées au passage faisaient danser sur les murs les ombres éplorées des femmes. Malgré les fenêtres ouvertes, une odeur insupportable faite de toutes les émanations qui montaient des blessures et des couches souillées, empoisonnait l'atmosphère. D'Anglure s'approchant de Mariette lui dit :

«Mon enfant, il faut songer aussi à vous mettre en sûreté et à prendre un peu de repos.

— Ma place est ici, Monsieur d'Anglure, avec mes sœurs qui pleurent. Quant au repos, je n'ai nul besoin ni nulle envie d'en prendre. Ne serait-il pas coupable de s'y livrer quand tant de braves gens veillent pour le salut commun.

— Ecoutez, Mademoiselle, il ne faut pas se faire d'illusion. Si les Suédois arrivent et, pour moi, ils ne vont pas tarder, vous vous exposez ici inutilement. Vos prières ne toucheront pas ces brutes et le mieux qu'ils pourraient faire pour vous serait de vous tuer sur le champ. Pensez à votre fiancé qui s'expose en ce moment pour tous, espérant bien que ses efforts vous conserveront au moins à son amour. Venez, s'il plaît à Dieu que les événements le permettent, vous reviendrez ici demain. M. Antoine, le vicaire, vient d'arriver pour remplacer M. le Curé. Vous allez rentrer avec lui et je vous accompagnerai jusqu'au presbytère. Je vais chercher mon uniforme. Peut-être sa vue en imposera-t-elle à ces brigands et que je parviendrai à sauver vos blessés. Je vous promets de faire tout mon possible pour cela. Vous pouvez donc être tranquille de ce côté-là. Si l'ennemi arrive avant que je sois de retour à la cure, vous en serez avertie par le tocsin. En ce cas, n'hésitez pas, fuyez vers la Beurée. C'est là que j'irai vous retrouver si c'est possible, pour vous porter des nouvelles».

Elle se décida enfin. Le retour eut lieu à travers les rues encombrées de meubles et d'objets de toutes sortes laissés là dans une fuite précipitée. Sur leur passage, des chiens abandonnés

fuyaient la queue basse ou poussaient un appel douloureux, ce cri prolongé et troublant de l'animal qui sent rôder la mort.

Quelques fenêtres étaient éclairées comme aux soirs paisibles où la famille se réunit pour la veillée. Mais quand on s'approchait, on voyait des lépreux aux faces repoussantes, attablés et festoyant dans les logis à l'abandon. Les caves étaient mises au pillage, les intérieurs profanés, en attendant la ruée des barbares qui allait tout emporter.

On rencontrait aussi de ces malheureux déambulant par les rues tout en brailant des refrains d'ivrognes. Plusieurs fois même, on en heurta du pied cuvant dans la boue leur ivresse. Oh ! la hideuse orgie !

Le cœur trop serré pour pouvoir parler, Mariette et ses deux compagnons arrivèrent au presbytère. C'était une vieille bâtisse accroupie dans l'ombre de l'église et dont l'entrée était protégée par une cour fermée. Grâce à cette disposition, la maison avait échappé au pillage.

Quand on entra, le feu couvait encore dans l'âtre. Mais la vieille Véronique n'accourut pas à l'appel de son maître. Elle aussi s'était enfuie, emportée par la panique générale, vers la Beurée.

Le vieux prêtre ayant ouvert un placard, servit lui-même à ses hôtes ce qu'il y trouva : du pain, du vin et du lard.

«Mangez, dit-il, pendant que je vais dire mon bréviaire. Je n'en ai encore pas eu le temps aujourd'hui».

Mais d'Anglure monta dans sa chambre et en redescendit vêtu de son uniforme. Puis, ayant coupé un morceau à la miche, il sortit après avoir renouvelé à Mariette ses recommandations en cas d'alerte.

Le prêtre alla lui-même pousser les verrous derrière le chevalier et revint prendre, au coin du feu, sa place dans la bergère.

Si Mariette ne s'était pas empressée, comme d'habitude, à remplir ses devoirs domestiques, c'est que, aussitôt rentrée, la fatigue refoulée était tombée sur ses épaules comme une chape de plomb. Et, restée seule auprès de ce vieillard paisible, dans la cuisine silencieuse, elle sentit tout à coup mollir son courage. Une désespérance affreuse lui remplit le cœur et elle murmura : «Comment Dieu peut-il permettre cela ?».

Le prêtre ayant relevé la tête l'aperçut qui pleurait éperdument. Il vint à elle sans un mot, la prit par la main et la conduisit près de la fenêtre.

Les rayons de la lune remplissaient le ciel et traînaient sur les choses en nappes veloutées. L'église massive, dans la lumière calme,

profilait sa silhouette sur un couchant laiteux. Et tout autour l'humble cimetière s'étendait. Les modestes croix noires tendant leurs bras éplorés, semblaient se serrer autour du temple comme pour y trouver protection.

Sous les hautes herbes qui avaient tout envahi, les aspérités de ce champ labouré par la mort avaient disparu. Point de monument ; de ci, de là, une pierre moussue, un saule penché, un sentier entre les croix. Une sensation de calme profond, de repos satisfait montait de ces lieux.

Et le prêtre disait : «Depuis les premiers âges, tous ceux qui nous ont précédés sur ce coin de terre sont venus se coucher dans cet étroit espace. Nous sommes leurs enfants par le sang et par la pensée, et les retours imprévus du destin veulent que notre sort soit celui qui leur fut fait.

«Ils souffrirent de la faim, des privations, de la peur des hommes et des mystères de la grande forêt. Aux époques antérieures, comme aujourd'hui, où la force brutale est la seule loi, ils virent leurs champs ravagés, leurs hameaux incendiés ; ils virent les leurs mourir dans les supplices ; ils subirent les esclavages les plus ignominieux.

«Les femmes et les filles outragées, les enfants immolés, les familles dispersées, voilà ce que chaque invasion a laissé. Combien de malheureux, désespérés, moururent dans leur coin d'ombre, maudissant la vie après avoir en vain imploré Dieu. Combien de cadavres mutilés et sanglants furent apportés là. Que de plaintes véhémentes, que d'appels impuissants ont retenti sur ce champ de misère. Et pourtant, qui se souvient encore de ceux qui y dorment leur dernier somme ? Voyez quelle mer de calme et d'oubli baigne ce port orageux.

«Lorsque le temps aura coulé, croyez-vous que nos peines pèseront davantage dans la pensée des hommes, dans les soucis de ceux qui reprendront notre tâche, pour vivre la même existence et finir dans les mêmes angoisses ?

«Dans l'avenir, j'entrevois une cité tenant à peine dans le cercle de ces monts, une cité où régneront enfin – après combien d'essais douloureux – la paix et la fraternité. Mais croyez-vous que ceux qui vivront à cette époque bénie descendront dans la tombe sans avoir payé à la vie leur tribut de douleur ? Quand l'humanité sera délivrée de ses souffrances réelles, elle s'en créera de factices, et plus l'existence sera douce, plus la mort sera effrayante. Les générations forment une chaîne dont chaque anneau est rivé par la souffrance. La souffrance, c'est le lot de l'humanité.

«Et pendant que nos plaintes montent vers lui, voyez-vous comme le ciel reste impassible ? C'est que nous sommes bien peu de chose sur cette terre immense en grande partie encore inexplorée, sous ce firmament sans fin dont nous ne connaissons jamais l'étendue et les bornes. Et vous voudriez qu'un souffle, une convulsion de ce ciron qui est l'homme, ait des chances d'influencer l'esprit qui règle tout cela ? Notre prétention n'a vraiment d'égale que notre petitesse.

«Puisque nos souffrances sont imméritées, que nos plaintes ne semblent pas l'émouvoir, sachons nous taire ; acceptons le sort que nous fait le Ciel sans récriminations inutiles. Ou plutôt, ne comptons que sur nous pour l'améliorer. L'homme ne sera sauvé que par l'homme».

Et le pauvre pasteur livrant sa pensée intime, ne se doutant pas qu'il parlait en hérétique, continuait à dévoiler à l'enfant la révolte qui couvait en son âme paternelle, sous une apparente philosophie, contre Celui qui accablait ses paroissiens de tant de maux.

La pensée de la jeune fille s'élevait par moments à la hauteur où planait celle du prêtre ; mais que peuvent les raisonnements contre les impulsions mystérieuses du cœur ? Les angoisses de l'heure présente ne laissent guère de place à des considérations aussi élevées. Sans cesse cette pensée était ramenée vers la salle de justice où agonisaient des frères, vers le village abandonné, la forge éteinte, le foyer désert et surtout vers cette forêt de la Poutreau où son bien-aimé préparait la suprême bataille et tenait dans sa main menacée la suprême espérance.

Pourtant elle finit par surmonter sa douleur et, regagnant sa chambre, elle se jeta tout habillée sur son lit. Et le vieillard reprit héroïquement, par habitude et par devoir, sa faction de prière au coin du feu.

Quand elle s'éveilla, le jour à longs flots entra dans sa chambre.

L'espérance est dans l'aube ; l'enfant se retrouvant au milieu des objets familiers fut sur le point de se laisser séduire par ce matin radieux. Pour un peu, elle eût tendu l'oreille vers la forge pour écouter le bruit auquel tressaillait son cœur, celui du marteau de Colon tombant sur l'enclume. Mais, ressaisie, elle se reprocha ce sentiment de quiétude au milieu de l'angoisse générale.

Elle ouvrit la porte et jeta un coup d'œil dans la cuisine en face. Le prêtre était toujours assis dans sa bergère. Mais le bréviaire avait roulé à terre et, la tête penchée sur l'épaule, les mains jointes sur les genoux, le vieillard dormait profondément.

Elle s'avança sur la pointe du pied, tira les verrous et sortit. Dans l'air frais flottait une odeur de brûlé et le ciel, du côté de Clefcy, à travers les arbres de la vallée, lui apparut d'un rouge de sang.

Des bruits lointains et sourds passaient comme des rumeurs d'orage. Mais, sur le voisinage immédiat, régnait le calme profond des attentes mortelles. La forge était fermée, la rue déserte et, là-haut, au front de la tour blanche, un homme immobile veillait les yeux sur l'horizon.

Le village abandonné lui apparut plus triste encore que dans la nuit. Des lampes vacillaient toujours dans les intérieurs dévastés, mais les pestiférés, alourdis par l'ivresse, dormaient dans tous les coins.

Quand elle arriva à Demennemeix, d'Anglure en uniforme faisait les cent pas devant l'ambulance.

«Comment, lui dit-il, vous avez eu le courage de revenir à travers le village où rôde la peste, vers cet asile de mort et d'infection et malgré l'imminence du danger ? Je vous avoue que j'aurais été délivré d'un grand souci si vous étiez allée rejoindre vos gens à la Beurée. Car enfin si les Suédois arrivent, je crains que mon dévouement ne puisse vous préserver.

— Vous croyez donc que l'ennemi va venir ?

— Je suis certain que la journée ne se passera pas sans alerte. Aussi serez-vous raisonnable en partant immédiatement.

— Comment pourrais-je abandonner nos frères blessés et mes sœurs en péril ? Laissez-moi seulement pénétrer jusqu'à eux.

— Je vous en prie, Mademoiselle, n'entrez pas. Trois blessés sont morts cette nuit. La fièvre fait délirer les autres. La gangrène s'est mise dans la plupart des blessures et la salle est remplie d'une puanteur abominable. Vous n'êtes pas outillée pour lutter contre le mal et vous ne pouvez espérer en sauver aucun.

— C'est une raison de plus pour ne pas les abandonner. Laissez-moi entrer».

Comment résister à un si charitable entêtement ? D'Anglure ouvrit la porte et l'héroïne pénétra dans la géhenne.

Dans la fournaise

Elle y était à peine que l'appel vibrant du tocsin passa sur la vallée. Des coups de feu se firent entendre à la fois vers Clairegoutte et du côté de la Poutreau. La lutte suprême commençait.

Puis ce fut, au sud de la vallée, une rumeur grandissante comme celle d'une tempête qui se déclare au large et roule vers la côte les vagues tumultueuses.

D'Anglure vit passer, fuyant vers les abattis, une douzaine de partisans que Colon avait postés en éclaireurs sur la route de Saint-Dié. Enfin, dans un train d'enfer, ce fut la ruée de l'ennemi à travers le village, avec des cris qui n'avaient rien d'humain, dans un désordre de fauves lâchés.

En avant les dragons, sabre au poing, avec les pistolets à rouet dans les fontes, le mousquet et la grande hache attachés à la selle, l'air farouche sous le morion noir, passèrent au galop de leurs grands chevaux.

Puis ce fut l'infanterie, piquiers et mousquetaires mêlés à la mode suédoise, courant aussi vite que les cavaliers, la main gauche gantée de cuir soutenant l'épée et la droite le mousquet ou la pique, dans le flottement bariolé des chausses amples et des pourpoints lustrés.

De cette trombe montant vers la Poutreau se dégageait une impression de force irrésistible et mauvaise. Tout ce bruit commandait le silence. Et dans la salle, les pauvres femmes veillant sur les blessés, écoutaient terrifiées ce piétinement formidable. Mariette, les lèvres serrées, les jambes tremblantes, défailait à la pensée de ceux qui, là-haut, allaient essayer de tenir tête à cet orage.

D'Anglure, debout sur la porte, attendait, croisant les bras, prêt, en cas d'invasion, à tenir tête à toute la Suède. Mais la trombe était tellement lancée que l'ennemi avait passé sans le remarquer.

Et tous restaient là, muets, écoutant au loin le bruit de la lutte d'où allait dépendre leur destinée.

Pendant ce temps, les valets d'armée arrivèrent avec des voitures ; puis ce furent des hommes et même des femmes à mine sinistre, la nuée des maraudeurs traînant à la suite des troupes, plus âpres à la curée que les troupes elles-mêmes, oiseaux de ténèbres et de proie sortis on ne sait d'où, pour emporter, détruire ou souiller ce que la guerre a pu épargner.

Une troupe de ces brigands se présenta à la porte de l'ambulance. Mais d'Anglure mit résolument l'épée à la main en criant : «On ne passe pas !».

Les bandits, ayant reconnu l'uniforme français, s'éloignèrent en grognant et portèrent plus loin leurs déprédations.

Bientôt, du théâtre de la lutte, on vit descendre des éclopés. Des chevaux lâchés et rendus fous par leurs blessures, passèrent bride traînante. Il y eut une sorte de ressac ramenant sur le village les éléments hors de combat.

Il était midi et la bataille durait toujours. Soudain une détonation violente domina les autres et fit, dans la salle, grelotter les vitres en leur cadre de plomb.

Le canon entra en scène. Puisque l'ennemi avait pu amener des pièces jusque-là, il fallait bien que les voies conduisant au col fussent débarrassées des obstacles qu'on y avait entassés. Dès lors la barricade de la Poutreau devait fatalement être emportée. Rien ne s'opposerait plus de ce côté à l'invasion. Il était donc bien inutile de lutter plus longtemps. Ainsi pensait d'Anglure en montant sa faction. Cependant la bataille continuait.

Ses réflexions furent interrompues par le bruit d'une explosion formidable suivie d'un silence poignant. Puis une clameur de victoire monta du côté des Huèbes.

C'était fini ! Et l'ennemi n'ayant plus rien à détruire à la Poutreau reflua vers le village. La route, les champs, les prés des deux côtés de la rivière en étaient couverts. Ils accouraient hurlants, exaspérés par une lutte de six heures, ayant soif de sang, de pillage et de représailles.

Le vieux curé arrivait justement.

«Ah ! mon ami, dit-il à d'Anglure, je crains bien cette fois que ce ne soit la fin.

— Je le crains aussi. Entrez, Monsieur le Curé, votre place est là-dedans. La mienne est ici où je tiendrai jusqu'au bout.

— Mes enfants, dit le prêtre en entrant, à genoux. Je vais vous donner à tous l'absolution car je crois notre dernière heure proche».

Il finissait à peine de parler, bénissant ces malheureux, que des cris féroces s'élevèrent devant la porte. Dans le tumulte la voix du Français s'élevait menaçante et ferme. Un officier passait, il l'appela à l'aide et il y eut un recul des assaillants.

Mais que pouvait cette intervention contre la fureur aveugle des soldats ? Les maisons voisines furent envahies et bientôt les fenils remplis de paille flambèrent.

En un clin d'œil l'incendie eut gagné le grenier au-dessus de la chambre de justice. Les malheureux qui s'y trouvaient, sentant les flammes les entourer de toutes parts, poussaient des appels déchirants. Les cris redoublèrent encore et l'on entendit la voix de Mariette :

«D'Anglure, au secours !»

Il ouvrit. Dans un pêle-mêle indescriptible, cinq ou six démons, qui avaient pénétré par les fenêtres, poursuivaient les femmes à travers la salle, foulant aux pieds les blessés et le prêtre tombé dans la porte. Prendre celui-ci à bras-le-corps et le porter dehors, fut pour d'Anglure l'affaire d'une seconde.

Mariette tombée également, était assaillie par trois goujats aux faces convulsées de passion. A grands coups d'épée, comme un lion furieux, le Français se jeta de nouveau dans la mêlée. Et chaque coup d'épée faisait un mort. Les assaillants de la jeune fille expédiés, il se tournait vers les autres. Mais ceux-ci, un moment déconcertés, se groupaient vers la porte et appelaient à l'aide. C'était folie de résister. Aussi, prenant Mariette dans ses bras, d'Anglure enjamba la fenêtre et disparut à travers les jardins. Au même moment la toiture embrasée s'écroulait, perçant le plafond de la salle, engloutissant les blessés et mettant entre les fugitifs et l'ennemi une barrière de feu.

La lutte suprême

Laissons la nuit tomber sur cette scène de désolation et revenons un instant vers la Poutreau.

Colon ne disposant pas d'une troupe assez nombreuse pour la partager et pressentant que l'attaque viendrait à la fois d'amont et d'aval, se décida à attendre l'ennemi là où tout était organisé pour la résistance et pour la retraite en cas de besoin.

A son grand regret, il dut laisser le village sans défense ; d'abord parce que la présence des pestiférés en rendait maintenant le séjour dangereux ; en outre parce qu'étant trop éloigné des bois il était trop facile de s'y laisser cerner.

Il se contenta d'envoyer la réserve surveiller le débouché de la vallée vers Clairegoutte. La défense du vieux château qui allait devenir le centre de la résistance fut renforcée. Toute la nuit, à bras d'hommes, on amena les chariots à ridelles abandonnés dans les rues et on en fit une première enceinte qu'on compléta avec des fagots et qu'on renforça avec des troncs d'arbres.

D'autres chênes furent abattus dans la forêt ainsi que les hêtres le long de la Meurthe, de manière à former comme un chemin de ronde allant jusqu'à la rivière. A cet endroit elle coulait au pied d'un talus assez profond. On prépara une sorte de pont-levis prêt à s'abattre en cas de besoin ; c'était le chemin de fortune par lequel on s'échapperait si l'ennemi forçait l'enceinte.

On travailla ainsi une partie de la nuit sans qu'aucune alerte vint déranger les partisans. Le tocsin s'était tu. Il faisait un clair de lune superbe et le temps restait doux. Sans la lueur immense qui incendiait la Roche et la rumeur d'un peuple en éveil dans la vallée, on aurait pu se croire à l'abri du cataclysme menaçant.

Vers minuit le chef fit prendre à ses hommes un peu de repos. Chacun, la mort dans l'âme en pensant aux siens, mais harassé par vingt heures de lutte et de veille, s'endormit à son poste blotti dans la paille ou roulé dans un *fleuri*.

Colon monta au grenier du château et les yeux sur la vallée, gagné lui aussi par la sérénité trompeuse des choses, il laissa sa pensée aller vers celle qu'il aimait. Il évoqua le visage aux grands yeux de rêve, le cou d'albâtre sous le flot onduleux des cheveux noirs, les mains blanches au toucher si doux, la taille souple et le port de reine de la bienaimée. Et de son cœur gonflé, des larmes d'amour montèrent à ses yeux.

Mais bientôt repris par la réalité, il s'inquiéta tout seul du sort de sa fiancée.

«Pourvu, pensait-il, qu'emportée par son dévouement charitable, elle n'attende pas trop tard pour se mettre à l'abri. D'Anglure est là heureusement».

Mais malgré ces assurances qu'il se donnait, il n'en était pas moins très inquiet. Et ses regards erraient là-haut au flanc du Lange, vers la combe dont les ombres propices protégeaient la population en fuite.

Elle s'irradiait de la lueur immense qui montait en face de la vallée de Clefcy. Les malheureux réfugiés, à la vue de ce spectacle, devaient en ce moment réfléchir amèrement au sort qui attendait leur village.

Avant de descendre, il jeta un coup d'œil pour vérifier si ses ordres avaient été exécutés. Le toit tout autour était percé de meurtrières. Au premier étage, on avait également pratiqué des ouvertures dans les murailles afin de pouvoir tirer de là sur l'assaillant.

Enfin, dans le couloir central, des munitions avaient été apportées.

Au dehors, le mur d'enceinte était crénelé également ; des échelles et des échafaudages, élevés contre les murs et sur le toit des étables, devaient permettre aux défenseurs de se tenir au niveau de la crête.

En bas, la cuisine éclairée violemment jetait sur le corridor sombre une vive traînée de lumière. Dans la grande cheminée au manteau évasé, devant la double *taque* aux armes du seigneur, flambait un feu d'enfer. Deux *cramails* supportaient chacun une énorme marmite d'où la vapeur s'échappait en brouillards pressés. Tout autour du feu, cocottes et poêlons en cercle chantaient à qui mieux-mieux.

A côté, le four rutilait. Le portier, son grand bonnet de pire moloûie sur la nuque, y jetait à bout de bras des rais de hêtre, et les

langues de feu sortant de la gueule léchaient les parois noires de la grande cheminée.

Devant une maie immense, le boulanger Claudon, dit Toté, nu jusqu'à la ceinture, brassait laborieusement la pâte.

Trois jeunes garçons, aux ordres de la portière, couraient dans toutes les directions, montant l'eau, rapportant de la cave vin et provisions, hachant, rinçant.

La mère Guiton, sa cape de travers, allait et venait de son pas menu et décidé, attisant le feu, soulevant les couvercles, salant et remuant les brouets.

Autour de la cuisine pendaient à des crocs les bandes de lard descendues des cheminées ; sur des chaises s'éculaient des sacs de farine où l'on plongeait à pleines mains. Enfin, sur le dressoir où rutilaient des plats d'étain, des cruches nombreuses pleines de vin disaient l'abondance.

Avec le consentement des gardiens, toutes les réserves du château, jointes aux contributions volontaires des habitants, assuraient ainsi le ravitaillement.

On eût dit, cette nuit-là, l'apprêt d'un de ces festins pantagruéliques comme il s'en faisait alors au mariage des filles de bonne maison.

«Comment, mère Guiton, vous n'êtes pas encore partie ? Vous ne savez donc pas que les femmes sont exclues du camp ?

— D'abord, Colon, et vous l'avez dit vous-même, je ne suis pas une femme, je suis la mère. Et puis, par la grâce de Monseigneur que Dieu garde, je suis ici chez moi, je pense. En outre, est-ce que vous n'avez pas besoin d'une cuisinière pour pareille assemblée ? Ne savez-vous pas que bonne soupe fait bon soldat ?

— Je ne dis pas non, et je vous remercie de votre dévouement. Mais ignorez-vous que vous êtes ici bien exposée si les Huèbes parviennent à passer ?

— Je ne sais rien du tout, et je ne veux rien savoir. Nous souffrirons, nous mourrons s'il le faut ; mais nous n'abandonnerons jamais la maison dont on nous a confié la garde. Nem donc, Coliche ?».

Le vieux fit de la tête un signe énergique d'assentiment.

«Guiton a raison ! Tant qu'il y aura ici une pierre debout, nous resterons pour la garder».

Et Colon s'attardait dans ce milieu vivant où l'on travaillait à réparer les forces et à réchauffer le courage de ceux qui dormaient confiants dans la justice de leur cause.

Comme il sortait, il se heurta à M. Viné, le mayeur :

«C'est vous, Colon ? je vous cherchais. Je reviens du village et j'ai à vous parler.

— Vous avez des nouvelles ?

— Oui, mais rien de nature à nous rassurer. Ceux qui ne sont pas avec vous ont fui. Tout est abandonné, et c'est profondément triste de voir tous nos biens livrés au pillage par les lépreux.

— Je le sais ; mais qu'y faire ?

— Les *Huèbes* sont à Clefcy. Tout flambe par là et les cris des victimes montent jusqu'à la Roche. Ceux qui sont allés aux nouvelles sont revenus épouvantés. A part ceux qui ont pu gagner les bois, tous nos malheureux voisins sont voués à la mort.

— Je le sais, hélas ! mais comment les secourir ? Abandonner nos retranchements, c'est livrer le passage et courir à un désastre certain.

— Assurément ! Aussi n'est-ce pas cela que je venais vous proposer. Voyez-vous, ce qui a surtout exaspéré l'ennemi, c'est la résistance qu'il a rencontrée. Si l'on consentait à le laisser passer, peut-être nous épargnerait-il. Si vous êtes de mon avis, je suis tout prêt à affronter le péril et à me rendre auprès d'eux pour négocier.

— Ecoutez, Monsieur Viné, j'admire votre dévouement et je n'attendais pas moins de vous. Mais, croyez-moi, il n'y a rien à faire. Ces gens-là n'ont ni foi ni loi. Est-ce que ceux de Plainfaing ont résisté ? Cela les a-t-il empêchés d'être pillés et torturés ? Et, en admettant qu'ils consentent à vous faire des promesses, soyez assuré qu'ils ne les tiendront pas et que vous seriez la première victime de leur manque de parole.

— Alors croyez-vous, en vous tenant ici, les empêcher d'entrer chez nous ? Vous savez qu'en venant de Clefcy rien ne peut les arrêter.

— Je ne l'ignore point. Mais pensez-vous que c'est la prise du village qui leur importe surtout ? Non, ce qu'ils veulent, c'est la route que nous gardons. Par ici seulement peut passer leur artillerie et le gros de l'armée dont nous n'avons devant nous que l'avant-garde.

— Comment, pris entre deux feux, ferez-vous pour tenir ? N'est-il point cruel de faire massacrer inutilement les braves gens qui n'ont pris les armes que pour sauver leur foyer et qui, le voyant violé par

l'ennemi, ne devront plus avoir d'autre souci que d'abandonner une lutte inutile ?

— Ecoutez, Monsieur Viné, je suis comme la mère Guiton, je ne me demande pas tant de choses. Je sens que mon devoir est maintenant de tenir ici jusqu'au bout. Et cela me suffit. Vous faites appel à mes sentiments d'humanité. Vous frappez au bon endroit. Mais, dites-moi, ne vaut-il pas mieux mourir debout, la faux à la main, que de tomber dans un coin sans profit pour personne, sous les coups d'un goujat ou d'aller périr de faim et de misère au fond des bois ? Car c'est là le sort qui attend tous ceux d'entre nous qui échapperont aujourd'hui à la mort. Vous avez voulu mettre votre responsabilité à couvert : c'est fait. Je prends sur moi tout ce qui peut survenir et j'accepte d'en répondre devant qui que ce soit, même devant le Grand Juge.

— Mon cher enfant, vous avez plus de courage que moi. Cependant, ne voyez pas, je vous prie, dans ce que je voulais tenter, un acte de faiblesse, mais seulement une mesure prudente, dictée par ma vieille expérience et le souci des intérêts dont j'ai la charge. Il se peut, il est vrai, que cette expérience née de la pratique ordinaire de la vie ne nous soit d'aucune ressource dans un tel bouleversement. Puisque l'audace seule a des chances de conjurer le mal ou de nous laisser tout au moins la satisfaction du devoir accompli, faites ce que votre conscience vous inspire. Mais ne me refusez pas ma part de responsabilité. Dans tout ce qui sera fait, je tiens à la partager avec vous. C'est pourquoi je vous demanderai de rester ici.

— Mais votre place n'est-elle pas plutôt au milieu des femmes et des enfants que votre présence rassurerait ?

— Non, ma place est avec ceux qui combattent, car si vous êtes vaincus, je ne peux survivre à la ruine de la communauté. Francis me remplacera là-haut. Et s'il reste quelque espérance, c'est vous qui prendrez soin de l'avenir.

— Et si je succombe ?

— Alors ce sera l'effondrement suprême et les plus heureux seront ceux que la mort aura pris. Mais non, tout me dit que vous vivrez. Aussi laissez-moi saluer en vous, avec le plus digne de me succéder, le meilleur et le plus brave de mes enfants».

Et ces deux héros s'étreignirent avec émotion.

Comme nous l'avons vu, la nuit et une partie de la matinée se passèrent sans alerte. Cette trêve avait permis de prendre les

dernières dispositions et, quand le tocsin sonna, les hommes bien restaurés étaient prêts à la lutte.

L'attaque eut lieu des deux côtés de la barricade à la fois, par une troupe venant de Fraize et une autre descendue de Plainfaing.

La cavalerie se rua comme une trombe sur les tirailleurs éparpillés à l'orée du bois. Puis les dragons mirent pied à terre et coururent sur les barricades. Ils furent accueillis par une décharge meurtrière qui brisa leur élan.

Mais, renforcée par l'infanterie, la vague revint à la charge. Et cette fois, malgré les coups de feu, les ennemis s'avancèrent jusqu'aux barricades qu'ils commencèrent à escalader. Les partisans, trop peu nombreux, n'avaient plus le temps de recharger leurs armes. Aussi, jetant leurs mousquets, ils avaient saisi leurs faux et repoussaient les assaillants à coups furieux.

L'attaque s'était produite d'abord dans la partie sud de la forêt qui confinait aux flancs de la Roche. Mais elle s'étendit rapidement sur toute la ligne de défense jusqu'au Château. Elle menaça même de déborder de l'autre côté jusqu'à la rivière.

Comment, avec trois cents hommes, lutter des deux côtés à la fois sur une aussi longue étendue ? Colon comprit le danger et courut à l'extrémité la plus menacée pour donner l'ordre de se replier vers le Château.

Il était temps. Le centre pliait ; quelques minutes de plus et la moitié des montagnards trouvaient leur ligne de retraite coupée.

Tout en tenant tête à la horde menaçante, qui avait sauté dans les retranchements, Colon recula lentement, ramenant tous ses hommes, emportant les blessés.

Les *Huèbes* croyaient déjà tenir la victoire et poussaient des cris de joie féroce. Mais quand la troupe en retraite eut franchi la grande porte du Château, on y poussa un chariot chargé de bois dont on brisa les roues et les partisans se trouvèrent à l'abri derrière les murailles.

Chacun, en hâte, avait gagné son poste de combat ; un feu meurtrier recommença à décimer les assiégeants. Les bons tireurs étaient aux créneaux et aux meurtrières. Derrière eux on chargeait les mousquets. La maison disparut bientôt dans un épais nuage de fumée.

Colon, debout dans la poterne, surveillait d'un côté le Château et de l'autre les retranchements conduisant à la rivière. Il fallait à tout prix garder cette dernière issue pour le cas où l'ennemi pénétrerait dans la place. Aussi, voyant les *Huèbes* porter leurs efforts de ce

côté, fut-il obligé de dégarnir l'étage pour renforcer la défense du passage.

Les ennemis n'étaient pas outillés pour un siège, mais ils attaquaient les murailles à coups de pic.

Les assiégés ne pouvant pas, sans se découvrir, tirer à feu plongeant, voyaient donc venir le moment où l'enceinte s'écroulerait de toutes parts.

A ce moment, une détonation plus sourde domina le bruit de la fusillade et un boulet traversa la toiture. Les ennemis étaient parvenus à amener sur la route plusieurs de ces pièces suédoises en cuivre montées sur des roues qui firent leur supériorité dans cette guerre.

Et les boulets continuaient à pleuvoir, défonçant les murs, tuant les hommes.

Le rez-de-chaussée du Château présentait un spectacle épouvantable. Les chambres étaient encombrées de blessés étendus à même le plancher, dans le sang et les gravats. Et les cris de ces malheureux montaient, couvrant le tumulte des armes.

Dans la cuisine jonchée de débris, le père Coliche et sa femme, assis sur leur chaise basse de chaque côté de l'âtre, attendaient muets et résignés, la mort menaçante.

A travers tout, à l'appel du chef, les défenseurs allaient et venaient, farouches et pressés, dans la fumée qui les asphyxait.

En ce moment, ils achevaient d'évacuer la maison où la position devenait intenable.

«Tout le monde à la poterne !».

Un concert de gémissements part du groupe des blessés qui se sentent abandonnés. Plusieurs essaient encore de se soulever, de se traîner dans les corridors et de fuir.

A l'appel de Colon, Brûlefer est sorti des caves.

«Est-ce fait ?

— Oui, grand frère ; dans cinq minutes, tout sautera.

— Fais vite évacuer la cour !».

Et le chef jetant de la porte sur la scène intérieure un regard navré, cria encore aux deux vieillards : «Venez-vous ?».

Ils secouent tristement la tête.

On entend encore la voix de Colon presser la fuite des siens que les murs d'enceinte s'écroulent sur plusieurs points. Une foule

d'ennemis en un clin d'œil a rempli la cour et s'est ruée dans la maison.

C'est fini : cris de douleur et de rage, fracas de la bataille, tout s'est abîmé dans un cataclysme. Dans ce sol disputé, un cratère s'est ouvert ; une gerbe immense de flammes s'est élevée jusqu'aux nues ; une détonation terrible a ébranlé la terre ; la maison, comme arrachée de ses fondements, a sauté.

L'élan des ennemis est brisé. Sous les débris qui pleuvent, ils restent médusés par l'horreur de la catastrophe où tant des leurs ont trouvé la mort.

Quand ils pensent à reprendre leur poursuite, les partisans ont franchi la rivière et sont en retraite vers la Grand'Voie. Les chevaux effarés s'ébrouent et refusent de se laisser monter. Ce répit profite aux vaincus qui, exténués par cette lutte terrible, décimés et découragés, avaient à peine la force de fuir.

Fuite dans la nuit

La nuit tombait et ne faisait que mieux ressortir l'œuvre de mort et de dévastation qui, à la lueur de l'incendie, s'accomplissait dans la vallée.

Au flanc de la Roche, dans le taillis où d'Anglure l'avait déposée, prostrée, le sein soulevé de sanglots douloureux, Mariette pleurait toutes ses larmes.

Le Français, le cœur gros d'une pitié douloureuse, attendait, sans rien dire, la fin de cette crise qu'il jugeait salutaire et qu'il eût été impuissant à calmer.

Quand il crut le moment venu, il s'approcha d'elle et, lui touchant l'épaule : «Mademoiselle, le temps fraîchit, il est temps de partir. Où voulez-vous aller ?».

La jeune fille tressaillit, puis sembla se tirer avec effort de son rêve pénible. Elle leva son visage baigné de larmes et désignant le versant opposé qu'illuminait la lueur de l'incendie :

«Là-haut vers ceux qui pleurent et souffrent et dont je dois désormais partager les peines et les angoisses.

— Mais il faut traverser la vallée et courir de nouveaux risques.

— Oh ! dit-elle rassérénée, avec un défenseur comme vous, je ne crains rien. Car je compte toujours sur vous pour me conduire jusque-là. Le bien, comme le mal, est un engrenage : un service rendu en entraîne un autre. Avant même de vous avoir remercié de ce que vous venez de faire pour moi, je réclame de vous un nouvel acte de dévouement. Je dois vous paraître bien ingrate et bien exigeante.

— Oh ! Mademoiselle, comment pouvez-vous parler de la sorte à celui qui, quoi qu'il puisse faire, se considérera toujours comme votre débiteur. Mon sang vous appartient. J'ai promis à votre fiancé de vous conserver à son amour. Soyez certaine que si je ne parvenais pas à vous sauver, je ne survivrais pas à ce malheur».

Pour couper court à une conversation qui pouvait devenir pénible par certains sous-entendus, Mariette se leva avec résolution, essuya ses larmes et s'en fut à travers la côte en disant :

«Oui, il le faut ! Partons ! Laissez-moi marcher la première, je connais tous les sentiers des *hagis*. En descendant assez bas, nous pourrons traverser la route sans danger. Nous passerons la rivière sur le pont de la forge et nous gagnerons ensuite la Beurée à travers les champs des Evelines».

Ils longèrent donc la côte en la descendant et furent bientôt au pied de la montagne.

De ce lieu à la route de Saint-Dié, c'est-à-dire à l'endroit que traverse aujourd'hui la voie de chemin de fer, l'espace était occupé par les chénevières du village. Le terrain dénudé était d'une traversée dangereuse sous le rayonnement de l'incendie. Ils allaient cependant s'y engager lorsque le concert de hurlements sauvages, qui montait jusqu'à eux, sembla redoubler et se rapprocher.

Une bande de soudards, la torche à la main, descendaient vers la forge. Ils s'y précipitèrent et, en un clin d'œil, Mariette vit l'atelier et la maison, le cher foyer, le nid promis à ses amours, envahis, pillés, saccagés. Au bruit de cette dévastation qui montait jusqu'à elle, se mêlèrent bientôt les crépitements de l'incendie.

Une épaisse fumée enveloppa la bâtisse, des langues de feu percèrent la toiture *d'essandres*, jaillirent de toutes les baies et tout se fondit dans un embrasement tumultueux.

Mariette, pâle et figée, les yeux tournés vers cette scène, ressemblait à une statue de la douleur muette. D'Anglure essaya de l'arracher à cette vision douloureuse et l'entraîna plus loin vers Clairegoutte.

Là se trouvait une côte couverte de *meix* entourés de haies. Ils la dévalèrent avec précaution, traversèrent la route en courant et se jetèrent dans l'aulnaie.

Protégés par l'épaisseur des frondaisons qui amortissaient les bruits et l'éclat des flammes, ils purent se croire hors du danger et se détendre un instant dans l'illusion de la sécurité.

Mais la jeune fille s'en arracha bientôt et, comme l'accès du pont était maintenant interdit, elle s'enfonça dans les sentiers obscurs. Arrivée au bord de l'eau, elle se retourna vers le chevalier : «Il y a ici un gué ; mais le courant est rapide et j'aurai besoin de votre bras pour le traverser».

Le jeune homme protesta et voulut la prendre dans ses bras. Mais elle s'y refusa et entra délibérément dans l'eau.

Entre les réseaux d'ombre que projetaient, sous l'éclat des flammes, les feuillages frémissants des aulnes, le flux tumultueux faisait onduler ses moires pareilles aux écailles bruisantes d'un dragon gigantesque.

De temps en temps, sur la surface mouvante, apparaissait un débris de meuble, une poutre charbonnée ou un ais brisé ; un berceau en bois, tout pareil à une mignonne barque, passa avec, au milieu, la place vide de l'enfantelet. Épaves sinistres et pitoyables du naufrage d'un peuple !

Louvoyant au milieu des obstacles, les deux fugitifs allaient arriver à la rive opposée, lorsque d'Anglure vit la jeune fille lui signaler de son doigt tremblant une plaque d'ombre retenue sur le bord. Il reconnut un partisan, un vieillard au front chenu et dont le corps, au ressac du flot, s'animait de mouvements étranges. Elle eut un cri étouffé : «M. Viné ! c'est le Maire !».

Pour fuir cette vision, d'Anglure l'entraîna dans un détour. Mais la terre tout à coup manqua sous leurs pieds et ils plongèrent dans une fosse profonde. La peur et la froideur du bain jetèrent instinctivement Mariette dans les bras du jeune homme. Il la saisit et, d'un effort désespéré, sortit de l'eau et la déposa sur la rive.

Quand elle se fut remise, elle reconnut le coin préféré où elle venait s'asseoir. Et la pensée du Révié, celle du mort que le flot balançait près d'elle, avec l'angoisse de l'incertitude où elle était sur le sort de son fiancé, firent que de nouveau chavira son cœur. Le front appuyé à l'épaule de son compagnon, elle pleura. Lui, de sentir cette chair féminine s'abandonner ainsi, sentait son amour vaincu comme un démon enchaîné lutter désespérément dans son âme.

Il avait des envies folles de prendre cette tête si chère et d'en sécher les larmes sous ses baisers. Mais, dans cette lutte, l'honneur fut le plus fort. Et de désespoir et de rage impuissant, le jeune homme, lui aussi, se prit à pleurer.

Mais il s'aperçut que sa compagne grelottait. Alors, ôtant son mantelet bleu à doublure écarlate, il en couvrit, malgré ses protestations, les épaules de la jeune fille.

«Non, non, disait-elle, gardez votre vêtement. Voilà que vous grelottez aussi. Et puis., vous avez pleuré. Oh ! ne me dites pas pourquoi ; j'aurais trop peur d'être la cause de vos larmes. Nous sommes là à nous chagriner pour des bobos, pendant que des centaines de malheureux perdent la vie ou pleurent les leurs. Ceux qui dorment dans le cimetière sont bien heureux ! Mais il faut lutter jusqu'au bout, n'est-ce pas ? et je vais tâcher de ne plus manquer de courage. Partons !».

Dans un effort surhumain elle se releva et, les jupes collées aux jambes, elle s'enfonça dans l'épaisseur du taillis. D'Anglure subjugué suivait, obéissant comme un enfant à cette enfant sublime.

Malgré l'écran du feuillage, l'incendie éclairait le sous-bois d'une lueur étrange. A plusieurs reprises, ils crurent y voir des ombres se mouvoir. Ils perçurent même des plaintes. Ce n'étaient donc point des ennemis, mais des lépreux sans doute, ou des fugitifs qui n'avaient pu se résoudre à aller plus loin. Ils attendaient là ils ne savaient quoi, ne se doutant pas que, le jour venu, ils seraient infailliblement découverts et massacrés.

La traversée de l'aulnaie ne fut pas longue et les jeunes gens arrivèrent sans encombre au pied de la côte de l'Eurimont. Là, le sol devint fangueux : c'était le *palud*. La Meurthe, au temps des crues, venait y flâner autrefois.

Ce canton qui, asséché depuis, a pris le nom de Sèches-Prées, était alors un vrai cloaque. Ils s'y engagèrent ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Mais bientôt le terrain se releva et la côte apparut couverte de taillis. A travers cette végétation folle, des fossés profonds creusés par les eaux donnaient accès aux bestiaux montant vers les vallées supérieures. Et c'étaient les gras pâturages de cette région élevée qui l'avaient fait surnommer la Beurée.

D'Anglure et Mariette entrèrent dans une creuse au sol décliné et raboteux. Mais l'incendie éclairait leurs pas. Après une demi-heure de marche, ils arrivèrent sur une sorte de plateau. Le Lange au-dessus d'eux dressait sa tête couverte de bruyères et de rochers. En bas, dans la vallée, leur vue s'étendait de la gorge de Habeaurupt à la Barrière d'Anould. Au fond de cet entonnoir, Fraize flambait.

Mille bruits confus : appels, coups de feu, craquements montaient de cet enfer. L'église, séparée de l'agglomération, profilait seule sa masse sombre sur le fond sanglant de cette scène. Dans le clocher puissant, la cloche fatiguée avait cessé ses appels désespérés.

Devant ce spectacle navrant, Mariette restait de nouveau médusée et il fallut toute l'insistance persuasive de son compagnon pour l'entraîner de nouveau.

Ils prirent à travers la côte à la limite des bruyères et se trouvèrent bientôt sur la pente d'un vallon. D'une touffe de genêts une voix cria en patois : "Qui as-ce tola ?" (Qui est là ?). Au cri de surprise poussé par la jeune fille, un paysan grand et maigre sortit du buisson et s'avança : «C'est vous, Mariette ? Et ce monsieur ?

— C'est le capitaine français, l'hôte de la cure. Il vient de me sauver la vie.

— Bien alors ! Et puis du moment que c'est vous qui l'amenez, nous pouvons être tranquilles».

Et sans en demander plus, il les précéda. Une habitation basse, tassée dans un ravin, avec des murs liés de terre glaise et un toit de *cochards* apparut enfin au bout du sentier. C'était la Graine communale où les bergers du village trouvaient un abri pendant les orages.

Tout autour, des animaux dispersés dans l'ombre étaient couchés ou paissaient. Des groupes de femmes et de vieillards, assis à même la terre, regardaient, immobiles et muets, leurs biens là-bas s'en aller en fumée.

«C'est Mariette Laurent et l'officier français, dit le guide en arrivant. Père Francis, allez me remplacer sur la horpelle et ouvrez l'œil, surtout au matin».

Il fit pénétrer les fugitifs dans une salle basse où une lampe primitive jetait une lueur fumeuse. Des bûches achevaient de se consumer sous une grande cheminée. Une odeur lourde d'étable et de laitage aigri flottait dans l'air épais. Partout sur le sol en terre battue, étendus dans la fougère, des enfants dormaient.

«Mariette, dit l'homme, vous pourrez vous reposer à côté des enfants ou dans l'étable où sont logées les femmes. Quant aux hommes, ils ont les genêts de la côte. Si vous avez faim, il y a du lait dans ces jattes ; ma femme va vous apporter du pain. Mangez-en ce soir à votre faim ; demain nous partagerons le reste en frères ; après, il n'y en aura plus».

Il alla sur la porte et cria dans la nuit : «Minonne !». Une femme parut. «Mariette a besoin de toi». Et, ce disant, il disparut.

Comme l'humble paysanne, le chevalier mordit au pain de seigle et but à même la jarre. Puis, ranimant le feu, ils essayèrent de se sécher. Et quand leurs pieds gelés furent réchauffés, la jeune fille épuisée se laissa tomber près des enfants.

D'Anglure sortit, chercha un coin propice sous un buisson et, moulu de fatigue et d'émotion, tomba dans un sommeil fiévreux.

A la Beurée

Il rêva d'une héroïne dont on lui avait souvent parlé dans sa jeunesse et aux côtés de laquelle un de ses ancêtres avait combattu. Il vit son visage pâle aux traits réguliers, rayonnant de foi et d'intelligence dans son cadre de cheveux noirs. Il la vit au milieu des combats jeter au Destin un défi et, de sa frêle main, relever triomphante l'oriflamme des rois ; il la vit seule, abandonnée, monter dans la gloire par le chemin des flammes.

Et il lui sembla que cette figure ne lui était pas inconnue et qu'elle rayonnait depuis longtemps dans sa mémoire et dans son cœur. Jeanne d'Arc ou Mariette, douloureux symbole d'une race de héros à qui la France devait tant, et dont elle payait les services par l'abandon, l'ingratitude, le massacre et l'extermination.

Et il eut honte, une honte douloureuse pour sa patrie.

Quand il s'éveilla sous les morsures du froid matinal, tout paraissait encore endormi dans la combe. Seuls quelques oiseaux semblaient vivre et jetaient des lambeaux de chanson dans la désolation ambiante.

Le brouillard et la fumée des incendies emplissaient le fond des vallées et l'acre odeur de brûlé montait jusqu'à lui. Dans le lointain, les ballons chauves, au flanc desquels la forêt jetait son manteau noir, commençaient à sortir de l'ombre et se couronnaient d'une frange dorée. Bientôt il lui fut possible de distinguer, dans tous les détails, la nature et les êtres qui l'entouraient.

Le vallon étroit où se trouvait la Graine montait vers le Lange son étroite bande de gazon. De chaque côté, des coteaux hérissés de genévriers, de houx et de genêts lui formaient lisière. Puis ce champ broussailleux allait se perdre un peu plus loin dans la nappe des bruyères qui, comme une mer, s'étendait à l'infini.

Dans chaque repli du terrain, sous un bouquet d'aulnes, une source murmurait. Et tous ces filets d'eau, se faufilant entre les blocs descendus des monts, se réunissaient en un ruisseau qui s'en allait, de cascaille en cascaille vers la grande vallée.

Séjour riant en d'autres temps et vu par d'autres yeux ! Vainement, d'Anglure essayait de distraire sa pensée des soucis qui l'agitaient pour goûter le charme que la nature prêtait à cette terre. Vainement, à la rescousse appelant ses auteurs, voulait-il confondre ce vallon solitaire avec un coin sacré de l'Ombrie où les bergers de Virgile dormaient sous les étoiles en attendant le jour des joutes poétiques. Vainement ! sa pensée revenait endolorie vers l'humanité lamentable qui s'abritait dans les plis de ce sol hospitalier.

Devant la Graine, des groupes semblaient figés dans le sommeil ; des vieillards étendus dormaient les bras en croix ; des vieilles recroquevillées, le menton aux genoux, dormaient leur chapelet aux doigts ; tous les yeux, pleins des horreurs de la veille, s'étaient clos fatigués. Seul, sur le coteau en face, le guetteur commençait, comme d'Anglure, à faire les cent pas pour lutter contre l'engourdissement du froid.

Mais tout à coup, sur le font pâle du ciel, parut une silhouette lamentable, un être déguenillé et crasseux, qui s'avancait en boitillant. Entre la sentinelle qui se tenait à distance, et le nouveau venu, il y eut un court conciliabule, puis tous deux se dirigèrent vers la Graine.

Quand l'inconnu passa près de lui, d'Anglure vit avec horreur une figure rongée par un mal affreux, et des yeux rouges aux paupières tuméfiées : c'était un lépreux. Arrivé devant la porte, il demanda : «Où est le père Francis ?».

Celui-ci ayant accouru, il lui tendit d'une main horrible, où il ne restait que quelques phalanges, un papier tout souillé. L'autre hésitait à le prendre. «C'est Monsieur le Curé qui m'envoie ; il y va de votre vie». Alors Francis, s'étant signé, prit le billet, l'ouvrit avec précaution, le tourna, le retourna et dit : «Personne ici ne sait lire, si ce n'est Mariette ; il faut la réveiller.

— Donnez» dit d'Anglure. Et, ayant pris la missive, il lut tout haut : «*Les Huèbes doivent ce matin monter à la Beurée. Fuyez au plus vite et rejoignez les hommes aux Schlaques*».

Ces mots, comme une traînée de poudre, mirent en un instant tout le monde debout.

Les gémissements douloureux des femmes, les cris des enfants, les beuglements des bestiaux qu'on s'efforçait de rassembler, tout le remue-ménage d'une fuite précipitée et lamentable emplirent bientôt la vallée.

Le messager, grelottant de misère et de fièvre, expliquait avec peine à d'Anglure comment le curé, surveillé de près par les Suédois,

était cependant parvenu à lui glisser son message avec un morceau de pain. Les barbares, quoique protestants, respectaient les gens d'Église sur lesquels s'étendait, lointaine mais puissante, la protection de Richelieu.

Malheureusement, cette protection n'allait qu'aux personnes. Le presbytère avait été saccagé comme le reste et le pauvre curé avait vu toutes ses provisions faire les frais de l'orgie qui avait suivi les exploits de la dernière nuit.

Comment avait-il surpris les ordres donnés pour l'expédition du lendemain ?

Le commissionnaire ne pouvait le dire. Mais il devait à la répulsion qu'inspirait sa maladie d'avoir pu échapper aux coups des *Huèbes*. Et il expliquait comment, dans le village brûlant encore, ses pareils, tels des chiens maigres quêtant un os, erraient à la recherche de quelque aubaine. Les brigands les insultaient, mais auraient craint de déshonorer leurs armes en s'en servant contre des victimes aussi souillées et aussi misérables.

Mais déjà, au flanc de la montagne, la cohue des gens et des bestiaux montait, se hâtant vers l'ombre des grands bois propice aux fuites. Beaucoup se retournaient, jetaient sur la vallée emplie de fumée un long regard d'adieu, puis repartaient comme dans un rêve.

Mariette, pâle mais décidée, vint à l'officier :

«Monsieur d'Anglure, le moment de nous séparer est venu. Il ne vous est pas possible de partager la vie de misère qui va commencer pour nous. Retournez vers les vôtres. Soyez certain, ajouta-t-elle avec un tremblement dans la voix, que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi et pour nous. Mais le sort nous a voulu ennemis. Ne luttons pas contre lui et suivons nos destinées».

Lui aussi avait pâli et, les yeux pleins d'angoisse et d'un amour vainement réfréné, il balbutiait : «Comment, Mademoiselle, vous me chassez et cela au moment où vous allez être exposée à tous les dangers ? Vous me condamnez à ne plus vous voir quand votre présence...

— Croyez-vous, s'empressa-t-elle de reprendre, que c'est de gaieté de cœur que je vous parle ainsi. Mais plus la séparation est dure, plus il faut la précipiter. Il faut trancher sans faiblesse ces liens que l'habitude a mis entre nous et qui pourraient, à la longue, nous faire oublier où est le devoir. Le mien est de rejoindre si je le peux mon fiancé ; le vôtre est là-bas, avec ceux qui...

— Qui tuent, qui brûlent et qui violent, acheva-t-il impétueusement. Ah ! chère amie, je n'ai jamais senti autant la

cruauté de cette guerre, de toute guerre. Et soyez certaine que je briserai mon épée plutôt que de la teindre de nouveau du sang de vos frères».

Mais une rumeur d'effroi montait au-dessus d'eux. Là-bas, sur les premières crêtes, sortant du brouillard qui les avait dissimulés, le mousquet au poing, montaient les Suédois.

«Marianne, venez-vous ?». C'était Francis, fermant la marche, qui l'interpellait en courant.

— Adieu !» dit-elle. D'Anglure voulut lui prendre la main, la retenir encore. Mais déjà elle était loin, montant sans se détourner la côte rapide.

Il la suivit des yeux un moment ; puis, devant le lépreux ébahi, il se mit à pleurer.

Mais l'ennemi approchait. Alors, s'arrachant avec effort à ce sol qui avait pour lui tant d'attraction, il s'en alla la tête basse, vers le col de Rougifaing qui conduit à Saint-Dié.

Il se retourna plusieurs fois pour s'assurer que les fugitifs ne couraient aucun danger. Mais ils étaient déjà loin et hors d'atteinte quand les Huèbes arrivèrent à la Graine. Leur déception se traduisit par des hurlements sauvages et leur fureur s'abattit sur les choses ; en un clin d'œil, le bâtiment flamba comme une chènevotte.

Vers l'exil

Suivons maintenant à travers la grande forêt la cohue des malheureux s'en allant avec leurs bêtes, comme les primitives humanités, à la recherche d'un refuge pour abriter leur désespoir et leur détresse.

Sous les sapins centenaires aux branches traînantes, dans les débris enchevêtrés qui griffent au passage les pieds nus des petits, ils s'en vont, les exilés, oppressés et muets. De temps à autre, le cri d'un enfant ou la plainte rauque d'un vieux couvre le piétinement sourd et le craquement des brins. Et la vague vivante roule dans l'ombre humide, suivant le vieux Francis qui va le dos voûté, et se retourne de temps à autre pour un appel d'encouragement.

La harde suit, maintenue dans la voie par le fouet des garçons ; en tête une demi-douzaine de chevaux chargés de sacs de linge et de provisions ; puis les vaches et les bœufs s'écrasant entre les troncs avec des beuglements de détresse ; enfin le menu bétail, chèvres et moutons, trottant menu, faisant sous les branches vertes un moutonnement de dos noirs.

Derrière venaient les femmes et les jeunes filles portant ou traînant les marmots transis et rechignés. Plusieurs, malades de rougeole, enveloppés de fichus, laissaient pendre sans force leurs membres grêles et leur tête branlante et poussaient un cri plaintif à chaque faux pas de la mère.

Enfin, les vieillards et les adolescents fermaient la marche. Les uns, chargés de hottes, disparaissaient sous l'entassement des hardes ; les autres, une besace à l'épaule ou un panier au bras, emportant ce qui restait au logis de provisions, marchaient tout déjetés.

Plusieurs de ces malheureux possédaient là-bas pignon sur rue, dix journaux de pré, cent mines de terre ; et ils s'en allaient mêlés à la foule des loqueteux. La fraternité du malheur fondait toutes les conditions dans cette vague humaine qui roulait, au souffle de la

panique, sa houle désordonnée vers les cimes ténébreuses d'où les ancêtres étaient descendus.

Trois blessés de l'avant-dernier combat avaient rejoint la caravane : le grand Thomas dit Thoumé, avec un bras en écharpe, Mathieu St-Dizier, la figure coupée d'une balafre que cachait un large foulard rouge, et Joseph Marchal, la jambe enveloppée de linges sanglants. L'air farouche et colère, ils suivaient, rabrouant les traînants, sacrant et grognant à l'envi.

Quand on rencontrait une creuse, le troupeau, comme un flot rompant sa digue, s'y précipitait ; les bêtes roulaient l'une sur l'autre jusqu'au fond, ruant, beuglant, dans un pêle-mêle effroyable. Blessés, saignants et écornés, quelques animaux ne parvenaient pas à se relever et à gravir le talus opposé. Force était de les laisser là, et la troupe passait.

Les bâts, glissant du dos des chevaux, traînaient sous le ventre, éparpillant leur charge sur les sentiers. Les porteurs qui suivaient, déjà exténués, n'avaient la force de rien ramasser. Et la caravane s'en allait ainsi, semant son passage de débris.

Une mère tout à coup eut un cri de détresse et, s'asseyant sur une pierre, coucha sur ses genoux l'enfant qu'elle portait. Les yeux demi-clos et déjà voilés, le pauvre petit ne remuait plus. Mariette déjà s'empressait autour du groupe douloureux, tamponnant d'un linge humide le visage de cire. Le grand Thoumé, la poussant en avant, l'arracha à son œuvre de pitié. «Celui-là, dit-il, est bien heureux ; il ne souffrira plus !». Mais la mère refusa obstinément de se lever et de suivre, toute à son martyre. La troupe s'éloigna, laissant là ces premiers vaincus. Et longtemps encore, elle entendit derrière elle hurler comme une louve l'abandonnée serrant son enfant sur son cœur. Tous eurent un frisson à la racine des cheveux, comme s'ils avaient senti, sous les arbres sombres, passer l'aile de la Faucheuse.

Enfin une éclaircie s'ouvrit dans le ciel de la forêt et un bruit confus de chantier en travail se fit entendre. Le sentier venait de déboucher sur un chemin encaissé entre de hauts talus. Un pont de bois traversé, la troupe tout à coup se trouva dans une vaste clairière.

Au fond, un four gigantesque, pareil à une tour massive et carrée, exhalait dans l'air des torrents de fumée. Auprès, une vaste bâtisse entourée de halliers semblait accroupie. C'était l'usine où le minerai d'argent, arraché au flanc des montagnes voisines, était concassé, lavé et fondu.

A la lisière du bois se détachaient, sur la verdure, plusieurs monticules noirs : c'étaient les scories ou schlaques qu'on entassait là depuis des siècles. Ce nom de Schlaques était devenu à la longue celui de cette partie de la forêt.

C'était une vallée profonde comme un entonnoir. Au fond, les eaux tumultueuses se précipitaient et se réunissaient pour former un rapt écumeux qui descendait sous les ombres profondes vers le hameau du Chipal et le village de La Croix-aux-Mines.

Du fond de ce gouffre, de quelque côté qu'on levât les yeux, on ne voyait que le flanc abrupt de la montagne portant jusqu'au ciel sa tête chevelue. Dans l'automne agonisant, sous les rayons du dernier soleil, au flanc des vieux monts, la hêtraie rutilait. De tous les points, sur cet océan de ramures, montaient les fumées bleues des meules des charbonniers qui fournissaient le combustible à la fonderie.

A partir de la clairière des Schlaques, le vallon, se rétrécissant de plus en plus, montait d'une allure rapide vers le col des Bagenelles caché dans les replis de la forêt. A l'Est seulement, la sylve s'arrêtait à mi-côte et les premières neiges mettaient des plaques blanches au front chauve du Roosberg.

Et pendant que, là-haut, le jour souriant accrochait ses faisceaux de lumière à toutes les aspérités, la misère humaine se traînait dans l'ombre des sous-bois.

Un peu d'histoire

Quand saint Déodat releva, au val de Galilée, les anciens établissements des Romains, il envoya ses disciples explorer toutes les vallées supérieures.

Les premiers qui remontèrent la Morte découvrirent, à l'origine de cette rivière, des traces de minerai d'argent.

Pour en marquer la place, ils élevèrent une grande croix sur un monticule qui domine la vallée. Cette circonstance a donné son nom au village qu'on bâtit plus tard en cet endroit ; La Croix-aux-Mines.

Dès le X^e siècle, le Chapitre de St-Dié y amena des serfs pour travailler à ces mines. L'exploitation était rudimentaire ; on creusait une excavation ou stolle dans la montagne et, quand on trouvait un filon, on le suivait aussi longtemps qu'il était possible. Dans les premiers travaux exécutés, nulle trace d'éclats déterminés par la poudre ; toute l'extraction se faisait au pic et au coin.

Tout le minerai se fondait alors au charbon de bois et on en faisait telle consommation qu'on trouvait plus avantageux d'apporter, pour le fondre, le minerai dans la forêt.

Puis la propriété des mines passa aux ducs de Lorraine qui trouvèrent là une source importante de revenus.

Dès le XIII^e siècle, pour donner aux mineurs de La Croix une marque de l'estime en laquelle ils les tenaient, ils leur accordèrent des franchises et des libertés.

Le travail est réglementé et l'exploitation devient plus méthodique. Les *stolles* s'enfoncent plus avant et s'en vont parfois sortir jusque dans les vallées voisines. Puis, quand les couches superficielles furent épuisées, on creusa des puits ou *schatts* pour atteindre les gisements inférieurs ; on installa des machines pour épuiser les eaux et, dans la vallée même, un bocard et un four pour fondre le minerai.

Mais, sous Charles IV, ainsi que nous venons de le voir, on le transportait encore aux Schlaques pour en extraire le métal.

Ce prince, chassé de ses États ou n'y paraissant guère qu'en fugitif, trouvait encore dans les mines de La Croix une ressource précieuse.

Grâce à son éloignement des grandes voies d'invasion, ce vallon perdu n'avait pas encore eu à subir les horreurs de la guerre. Des cols voisins de Ste-Marie et du Bonhomme où aboutissaient les routes d'Alsace, Allemands et Suédois descendaient directement sur St-Dié ou sur Fraize, gagnant la vallée de la Meurthe qui est la grande artère du pays vosgien. Il y avait bien encore l'ancienne voie romaine de St-Dié à Colmar, par Remémont, Fouchifol, Les Angles, Les Journaux et La Capitaine, qui longe les crêtes au-dessus des Schlaques. Mais elle était en si mauvais état qu'elle ne servait plus depuis longtemps et que son voisinage n'apparaissait pas comme dangereux.

Pendant que la guerre ravageait les pays voisins, le travail continuait donc aux Schlaques, d'autant plus actif qu'il fournissait à peine aux demandes réitérées du prince.

En cette année 1635, après avoir vaincu les Suédois à Nordlingen, il était rentré dans les Vosges par la vallée de la Haute Moselle. Il avait repris Remiremont et Épinal aux Français. Puis, au moment où les Lorrains espéraient le voir marcher sur Nancy, pour des motifs encore inconnus, il s'était arrêté tout à coup. Et, après avoir séjourné quelque temps à Dounoux et à Haudompré, il était rentré dans la montagne. En ce moment, il devait être de nouveau en marche vers l'Alsace, son refuge habituel.

Derrière lui, les Suédois avaient traversé les Vosges, et nous avons assisté à leur entrée en scène. Après son départ, les Français étaient rentrés à Épinal et à Remiremont. La Lorraine tout entière était sous le talon de l'ennemi.

Aux Schlaques

Ainsi, dans la vallée de La Croix, des équipes d'ouvriers, nuit et jour, se relayaient au fond des mines. Le minerai sorti était trié par des femmes et des enfants. Puis, par les sentiers tortueux de la forêt, les mulets l'emportaient vers les Schlaques. Une cinquantaine d'animaux suffisaient à peine à fournir aux besoins du four où, sans arrêt, à pleines hottes, on précipitait le minerai et le charbon.

L'arrivée des partisans et de leurs familles n'interrompt point la tâche qui continua au milieu de la scène de misère et de larmes que nous allons essayer de raconter.

Le soir de la seconde bataille, les fondeurs virent sortir du bois et venir vers eux, en débandade, une douzaine d'hommes à l'air harassé, les vêtements souillés et en loques, tenant à la main une faux, une fourche ou un mousquet.

L'alarme fut donnée : on ferma les portes et on allait lâcher les molosses, trois bêtes énormes aux mâchoires de fer, lorsque les nouveaux venus se mirent à crier en patois : «Lôraine ! Je sos lis jens de Fraize !». Aussitôt on les entoure, on leur fait fête. Mais les malheureux semblaient, pour arriver là, avoir épuisé le reste de leurs forces. Ils s'écroulaient sur le sol des cours et des hangars, tirant de leur poitrine un souffle rauque et haletant.

Mais d'autres, puis d'autres encore, sortent de l'ombre et s'avancent, toujours plus brisés, toujours plus sanglants. Et, dans le bois prochain, on entend encore les appels désespérés de ceux qui sont restés en route.

L'eau-de-vie qu'on leur distribue les ranime un instant ; puis on leur apporte du pain, du fromage, toutes les provisions de l'établissement. Mais ils y touchent à peine, tant ils sont exténués.

Puis ils s'étendent sur le sol, prostrés, insensibles à tout, et répondant à peine aux questions qu'on leur pose.

Mais on en entend assez pour apprendre l'arrivée des *Huèbes* dans le val de Fraize, la lutte sanglante de la Poutreau, le sac du village et la fuite des habitants.

Une quarantaine d'hommes, c'est tout ce qui reste de la troupe partie le matin. Un certain nombre sont restés dans la sapinière, les uns morts, d'autres mourants ; quelques-uns moins épuisés ne tarderont pas sans doute à rejoindre. Quant au reste, il est couché dans la forêt de la Poutreau ou le long de la Grand'Voie.

En attendant, il fallait pourvoir aux besoins les plus pressants de ceux qui étaient là. Et Magron, le maître fondeur ou *staigre*, ayant saisi une corne, se mit à pousser dans toutes les directions des appels retentissants. Les mugissements de la trompe, répercutés par tous les échos, allèrent réveiller les charbonniers de la forêt.

Bientôt, pareils à des démons sortant de l'ombre, des hommes noirs aux tailles d'athlètes, la hache sur l'épaule, surgissent du bois et se dirigent vers la fonderie.

Après les avoir mis au courant de la situation, maître Magron distribue à chacun sa tâche.

«Voinçon, Ganaye, Herquel, prenez votre corne et votre peau de bique. La lune va se lever ; vous y verrez assez pour traverser le Bois Noir. Vous irez jusqu'à la Sébout et vous surveillerez la vallée de Scarupt. Si les *Huèbes* se décident à continuer leur poursuite, c'est par là qu'ils viendront. Nous pouvons être tranquilles pour cette nuit, mais si, au matin, quelque danger menace, repliez-vous en cornant pour nous avertir. Demain je vous ferai relever.

«Lefebvre et Evrot descendront au Chipal pour prévenir le *hautmann* de ce qui se passe. Remi se tiendra à l'entrée de la basse des *Plânes* et Noël à celle des *Raisis* pour guider ceux qui pourraient s'être égarés par là. Les autres bûcherons se tiendront ici prêts à tout événement.

«En attendant, faites rentrer tous ces malheureux autour du four. Le froid devient vif et ils risqueraient de se laisser geler sans avoir la force de se relever».

En leurs longs séjours solitaires dans les bois, ces hommes semblaient avoir perdu l'habitude de la parole. Aussi, tandis que maître Magron retournait à son four, chacun s'empresse vers le poste qui lui était assigné.

Et le calme profond des bois qu'emplissait, ample et sourd, le roulement des eaux, avec la nuit mystérieuse, descendit sur la combe hospitalière.

Mais dans cette paix des choses, que d'angoisse humaine ! Quand les hôtes de la fonderie se furent réchauffés et réconfortés, qu'ils eurent secoué leur abattement, ils reprirent peu à peu conscience de leur situation et les tristesses de l'heure planèrent sur

la conversation. Chacun pensait au foyer violé ou détruit, à la famille dispersée, aux femmes et aux enfants livrés au hasard de la forêt mauvaise. Puis il n'était pas sûr que les malheureux eussent eu le temps de fuir et de se mettre à l'abri. Et, des poitrines gonflées, des sanglots sourds montaient et les mains dans l'ombre se crispaient. Et puis, qu'étaient devenus la plupart de ceux qui, le matin, avaient couru la rage au cœur vers les abattis ? Colon notamment avait disparu et, avec lui la confiance. Certains se souvenaient pourtant l'avoir vu monter la Grand'Voie, couvrant la retraite, sa faux rouge à la main. Mais, à partir de la lisière du bois, on l'avait perdu de vue.

Combien de fils et de frères manquaient à l'appel, perdus dans la bagarre, tombés dans les champs de la Poutreau, ou mourant dans l'ombre, de leurs blessures ? On espérait encore que quelques-uns, surpris par la nuit dans la forêt, reviendraient le lendemain.

Et, comme pour répondre à cette pensée, on entendit tout à coup venir de loin, des ténèbres profondes des sapinières, une plainte véhémement qui tira tout le monde dehors. Après s'être tue un moment, la voix lugubre s'éleva de nouveau dans l'océan des cimes. C'était le râle profond et prolongé d'un agonisant qui ne veut pas mourir, ce cri sinistre qui plane les soirs de bataille, dans les coins oubliés de l'arène sanglante. Chacun, à l'entendre, sentit un frisson à la racine des cheveux.

«C'est un homme égaré voué à la malemort, dit maître Magron. Si Voinçon l'entend et passe assez près, il lui portera secours. Dans le cas contraire, c'est un homme perdu. Il est trop tard pour envoyer à sa recherche ; il serait mort avant qu'on puisse parvenir jusqu'à lui ; et puis tout notre monde est nécessaire ici».

Cette condamnation prononcée à regret, il jeta un regard aux partisans, prêt à s'excuser de son impuissance. Mais ceux-ci, trop accablés par leurs propres maux, étaient retombés dans une sorte d'hébétude muette.

Les ténèbres semblaient se tasser de plus en plus au creux des vallons. Les lueurs rapides qu'allumaient les meules en ignition ou le four en travail, semblaient percer comme des coups de lance cette opacité.

Mais le sommet des monts, du côté du midi, s'irradiait d'un halo permanent d'incendie. La guerre, de ce côté, poursuivait son œuvre de dévastation.

La nuit se passa ainsi et le matin vint sans que la trompe de Voinçon vint raviver les inquiétudes.

Dans l'aube blafarde, au moment où le sommeil venait enfin d'avoir raison des malheureux fugitifs, des bruits de sonnailles montant de la vallée annoncèrent l'arrivée des mulets. A la file indienne, avec, de chaque côté, deux grands paniers d'osier remplis de minerai, ils défilèrent dans la cour. Les conducteurs suivaient avec le *hautmann*.

C'était un Alsacien roux d'une carrure herculéenne ; son œil torve luisant dans une sorte de toison lui donnait un aspect sévère et dur. Il était vêtu, comme ses ouvriers, d'un pantalon de grosse toile et d'un sayon de droguet dont la partie inférieure serrait la taille. L'encolure dégrafée laissait saillir une poitrine tannée et velue comme celle d'un fauve. Sur le tout, un chapeau en cuir bouilli dont les bords immenses protégeaient les épaules contre les eaux suintant des voûtes souterraines.

Il eut une courte conférence avec Magron, puis, s'approchant des fugitifs qui s'éveillaient en geignant, il dit d'une voix rude que rendait plus revêche encore l'accent d'outre-Vosges :

«Nous vous nourrirons quelques jours, et cela parce que vous vous êtes battus pour son Altesse. Mais, dans son intérêt, il importe que les Suédois ignorent ce refuge où nous travaillons pour elle. Aussi, je vous engage à vous en aller le plus tôt possible».

Ayant dit, il tourna les talons. Puis, après quelques ordres donnés à Magron, il redescendit, suivant la file des mulets. Ceux-ci, aussitôt déchargés, repartaient, faisant sous les branches moutonner leurs échines pelées.

Les miches de pain de seigle encore chaudes furent partagées. Mais, malgré la faim qui les tenaillait, beaucoup de ces malheureux ne touchèrent pas à leur portion. Le cœur était trop gros pour laisser l'estomac libre. D'autres, les yeux dans le vague, mangeaient lentement leur pain d'angoisse.

Comme pour mieux leur faire sentir leur détresse, la nature semblait se mettre en fête. C'était une de ces journées d'automne douces et reposantes, dont seuls connaissent le charme ceux qui ont vécu chez nous. A peine levé, le soleil perçait de ses rayons obliques la mer de vapeurs qui roule dans les vallées ses vagues laiteuses aux replis fantastiques. Comme un voile qui se déchire, le brouillard se partage et laisse transparaître un pan de montagne, un *groube* encore noyé d'obscurité. Bientôt les lambeaux dispersés montent vers les hautes cimes, s'accrochent un instant aux flancs boisés des monts, puis vont se fondre dans le bleu. Et le soleil vainqueur semble rouler délicieusement sur le vert des prairies, le vert des forêts, le vert incomparable qui fait l'orgueil de nos montagnes.

Il dépassait à peine la crête que Voinçon et ses deux compagnons sortaient du bois, rapportant les nouvelles de la nuit. On les entoure, on les presse de questions anxieuses auxquelles ils ne savent que répondre :

«Fraize brûle ; Clefcy brûle. Toutes les vallées sont pleines de bruit et de flammes ; mais nous n'avons point vu d'ennemis, de blessés pas davantage».

Et la détresse de plus en plus, ainsi qu'une marée, montait au cœur des malheureux. Les moins déprimés cependant parlaient de partir à la recherche des leurs, lorsque, vers midi, au bout de la clairière, des voix nombreuses s'élèvent : «Les voici ! les voici !». Aussitôt apparaît, dans une ruée formidable, la harde bruyante et effarée, suivie du troupeau humain, le ban des fugitifs venant de la Beurée. Tapage ! cris confus ! Larmes !

Comment peindre la scène qui suivit ? la joie de ceux qui retrouvaient là des êtres chers ? la douleur des autres à l'appel de qui personne ne répondait ? En constatant l'absence de Colon, Mariette, les bras croisés sur sa poitrine comme pour réprimer les appels de son cœur, était restée figée, le visage exsangue, avant de s'abattre vaincue au pied d'un sapin.

Devant cette invasion, Magron levait les bras au ciel. Que faire de tout ce monde ? Grâce au bétail, la nourriture était assurée du moins jusqu'aux grands froids ; mais où loger tant de personnes ? Il n'y avait qu'un moyen : bâtir des huttes de fortune.

Et de nouveau la corne appela les charbonniers. Et toute la journée la cognée retentit, les arbres tombèrent et des toits de branchages s'élevèrent à l'abri des hêtres et des pins.

Quand la nuit vint, des foyers s'allumèrent autour desquels près d'un millier de malheureux s'étendirent pour essayer de dormir.

Campement de misère et d'épouvante au-dessus duquel planait ininterrompue la plainte des tout petits. Pourtant la nuit semblait se faire clémente pour les affligés : l'air était resté tiède ; pas un souffle dans les ramures. Le troupeau, parqué dans un coin, avait retrouvé tout son calme, et la placidité des bêtes contrastait avec le tourment humain. Les veilleurs avaient regagné leurs postes et les molosses, le museau allongé sur leurs pattes, dormaient sous le hallier.

Tout semblait devoir se passer sans encombre. Mais à minuit, au moment où la lune déchirait de sa corne le manteau de brume étendu sur les monts, des souffles imperceptibles semblèrent courir dans le sous-bois. Les chiens levèrent la tête, reniflèrent le vent et se mirent à gronder sourdement ; les chevaux s'ébrouèrent dans leur

parc. Un silence. Puis un cri à l'orée de la forêt : «Les loups !». Et tout à coup un vacarme formidable ; les chiens s'élancent en hurlant ; la harde, comme un torrent qui rompt sa digue et avant qu'on ait le temps d'y pourvoir, se débande dans un piétinement tumultueux de bêtes affolées et des beuglements d'épouvante.

Les animaux, fonçant dans la nuit, écrasent tout sur leur passage ; les cris des femmes et des enfants, au lieu de les rassurer, ne font que précipiter leur fuite ; ils vont à travers bois, tomber dans les précipices où ils se brisent les membres. Et la nuit se passe pour les malheureux fugitifs, à gémir impuissants sur ce nouveau désastre. Car on put à peine, le lendemain, retrouver quelques bêtes indemnes ; les autres s'étaient blessées ou avaient disparu.

Quant aux loups, ils ne parurent pas ; mais quand les grands dogues rentrèrent au point du jour, ils avaient leur robe fauve tachée de sang.

«Voyez-vous, disait Magron au père Francis, nous ferons bien de nous garder contre ces nouveaux ennemis. Car nous avons affaire à la pire espèce, les mangeurs de cadavres. Ils suivent les troupes pour se repaître des morts, et ils s'habituent si bien à la chair humaine qu'ils n'en veulent plus manger d'autre. Veuillez bien sur vos enfants et recommandez à vos femmes de ne pas s'éloigner du campement. Il est probable que les loups ont été attirés par les cadavres de ceux des vôtres qui sont restés dans les bois. Mais quand ils les auront dévorés, ils deviendront redoutables pour les vivants.

— Alors, qu'allons-nous devenir ?

— Ma foi, je n'ose pas trop y penser. Rester ici, c'est vous exposer à mourir sous peu de misère et de froid ; rentrer chez vous, c'est pire encore.

— Mais notre duc ne peut-il donc rien tenter pour nous sauver ?

— Que voulez-vous qu'il fasse ? Il a si peu de troupes et ses ennemis sont si nombreux. Il a été vraiment bien mal inspiré lorsqu'il s'est fourvoyé dans cette guerre. Comme toujours ce sont les petits qui pâtissent des sottises de leurs princes. Cependant il y a peut-être lieu d'espérer un revirement. Ses émissaires venus de Sainte-Marie il y a huit jours, pour emporter les produits de la mine, ont dit au *hautmann* que sous peu les Lorrains feraient parler d'eux».

Hélas ! La situation était encore plus désespérée que Francis ne se le figurait. Ce n'étaient pas seulement les cadavres laissés par la bataille qui attiraient les loups, mais bien ceux du camp même. Pendant la nuit, trois enfants étaient morts d'une affection étrange qui faisait gonfler la peau, la couvrait de bubons noirs et purulents

qui décomposaient les chairs. La maladie, nous l'avons vu, avait débuté comme une rougeole ; mais elle s'était, en un jour, transformée en affection maligne. Plus d'une douzaine d'enfants étaient atteints et les symptômes du mal, une fièvre intense, se manifestaient même chez quelques adultes. Et cette autre inquiétude grandissait dans l'inquiétude générale : les remèdes, le linge, le lait, le pain, tout allait manquer à la fois.

Malgré les cris et les supplications des mères, au pied d'une roche protectrice, un trou fut creusé. Les trois cadavres sans cercueil, couchés côte à côte, furent recouverts de verdure ; puis on combla la fosse sur laquelle on roula — pauvres petits ! — des quartiers de roc pour les préserver des loups.

Au moment où s'achevait cette lugubre cérémonie, arrivait la caravane des mulets. Le *hautmann* n'ayant pu venir, c'était le *forvese* qui accompagnait le convoi. Maître Bruno, petit homme replet, au museau de fouine, remplissait dans la mine un rôle des plus complexes. C'est lui qui payait les ouvriers, tenait l'économat des vivres et remplissait les fonctions de *barbé*, c'est-à-dire de médecin des mineurs. On le disait très instruit, même apparenté haut et il avait dû tenir dans la société un rang considérable avant de venir échouer — lui seul savait pourquoi — en ce pays perdu.

Mis au courant de la situation et appelé auprès des malades, il eut aussitôt un geste de répulsion et pâlit : *Porpilure* ! prononça-t-il. A ce mot, la consternation se peignit sur tous les visages et les sanglots des mères éclatèrent.

On comprendra ce que ce simple mot contenait de menace quand on saura qu'il désignait, dans le langage populaire, la petite vérole. Aujourd'hui qu'elle a presque disparu grâce à la pratique de la vaccination, nous ne pouvons plus guère nous faire une idée de la terreur qu'elle inspirait. Le choléra ne tue pas plus de monde dans les centres où il s'abat que ne le faisait alors cette redoutable épidémie. Si vous ouvrez les anciens registres de l'état-civil, vous êtes saisi du nombre considérable de décès qui se sont produits à certaines époques, surtout chez les nouveaux-nés. Vous pouvez en déduire presque certainement que la «*porpilure*», quand ce n'est le croup, est la cause de ces hécatombes.

Le plus grand nombre de ceux qui étaient frappés mouraient ; et elle marquait odieusement pour la vie ceux qui en réchappaient.

Quel foyer de pestilence allait devenir ce campement de misère où tout manquait, où une promiscuité forcée allait favoriser le rayonnement du mal ! Que faire ? Partir ? Emmener avec soi le terrible germe, et pour quel refuge ? Rester ? Mais c'était la mort

presque certaine pour tous. Angoissant problème pour ceux qui se sentaient encore l'énergie de vivre ! Quant aux autres, vaincus par tant de malheurs, ils paraissaient déjà résignés à la mort plutôt que de souffrir plus longtemps.

Mais voici qu'à travers le vallon, les gens de la fonderie, sous les ordres du *forvese*, plantent des pieux, dressent une barrière entre eux et la portion d'humanité condamnée à pourrir là. C'est la barricade qu'il est interdit aux fugitifs de franchir et où, tous les jours, on leur apportera la bouchée de pain qui doit prolonger leur agonie.

Et la nuit encore une fois jette son voile sur cette misère. Les loups, malgré les feux allumés à chaque coin, se rapprochent encore du camp. Les bêtes qui restent, attachées par les cornes, ruent et s'écartèlent d'épouvante.

Enfin, pour que rien ne manquât qui pût de cette scène accentuer l'horreur, une pluie glaciale mêlée de flocons de neige se mit à tomber. Bientôt, à travers les faibles abris de branchages, la rafale atteignit les malheureux dont les gémissements et les prières montaient en vain vers le ciel implacable.

Un enfant naquit dans cette désolation. Pauvre petit ! Ses yeux à peine ouverts au jour se refermèrent, comme si, épouvanté au spectacle de la vie, il se réfugiait aussitôt dans la mort.

Le matin vint n'amenant aucune éclaircie, aucune espérance. Les guetteurs, qui se relayaient sur la Sébout, rapportaient toujours les mêmes nouvelles : l'invasion continuait ; une bande à peine partie, une autre arrivait, trouvant moyen de faire encore d'autres ruines dans les ruines précédentes.

Et l'épidémie allait étendant ses ravages avec une rapidité effrayante. Deux enfants encore étaient décédés. Dans la journée, la maladie allait, comme nous le verrons, manifester ses caractères aigus chez la plupart des adultes atteints.

La première occupation de ceux qui se sentaient délivrés du cauchemar de la nuit, c'était de guetter l'arrivée des muletiers qui, avec le pain, apportaient les nouvelles de la vallée. Ce jour-là, elle se faisait attendre plus longtemps que d'habitude. Les hôtes du camp, rongés d'impatience, se tenaient sous la pluie, appuyés à la barrière. Dans la fonderie même inquiétude. Le *Staigne* et ses aides sortaient à tout moment, tendant l'oreille aux bruits de la forêt. C'est que ce retard annonçait une perturbation dans le service de la mine. En temps ordinaire, personne n'y eut fait attention ; mais, avec l'ennemi aux portes, tout était à craindre.

Mariette, plus que tous les autres, était nerveuse, allant des abris à la barrière et de la barrière aux abris. Une sorte de prescience lui annonçait que quelque chose qu'elle attendait allait se réaliser.

Quand enfin la caravane débouche du bois, c'est par un cri délirant de joie qu'elle l'accueille. Cramponnée à la barrière, elle couve du regard celui qui marche en tête et que, tout de suite, elle a reconnu. C'est lui, celui qu'elle a pleuré et qu'elle attendait pourtant en secret, c'est Colon son bien-aimé. Minique, Brûlefer et tous les autres ont aussi reconnu le chef et l'acclament. La barbe inculte, loqueteux et souillé, mais beau quand même, il s'élançe, franchit la barrière d'un bond et presse sur son cœur la bien-aimée qui défaille. Minute d'oubli, d'apaisement et de joie aussitôt noyée dans la tristesse générale ! On l'entoure, on l'assaille de questions ; les plaintes, de toutes parts, montent comme vers un dieu sauveur. Et lui tombe du ravissement suprême dans le plus répugnant terre-à-terre.

Les foules sont au plus haut point amorphes et moutonnières. Il faut, pour en faire sortir l'éclair qui illumine ou pour y déterminer la ruée vers l'action, une tête qui en impose par sa décision. Jusque-là, les malheureux s'étaient abandonnés, livrés au plus abrutissant fatalisme. Mais cette troupe vouée à la mort venait de sentir en elle l'âme qui allait la défendre contre le désespoir et lui insuffler, avec le désir de vivre, la force de réaliser l'effort suprême.

Il était temps vraiment qu'il arrivât. Avec la souffrance, l'injustice et l'égoïsme s'éveillaient dans les cœurs. La zizanie était partout : on se disputait les abris, les places autour des foyers. On s'arrachait le pain de la bouche. La viande des animaux qui mouraient, aussitôt dépecée, était mangée crue, l'impatience des estomacs ne permettant pas d'attendre. C'était à qui s'emparerait du meilleur morceau pour aller, tel un chien défendant son os, le dévorer dans son coin. Et les faces restaient sanglantes de ces repas de fauves.

D'un seul coup d'œil, Colon comprit ce que la situation avait de désespéré. Un découragement sourd lui gonfla le cœur, mais rien ne parut sur son front impassible. Seule, Mariette, dont il tenait la main dans la sienne, sentait ses doigts trembler et l'étreindre plus fort. Au lieu de répondre à ses questions anxieuses, il lui dit tendrement : «Chère amie, avant de penser à moi, il faut songer aux autres. Allez m'attendre dans votre hutte ; j'irai vous y rejoindre lorsque j'aurai fait le tour du campement».

Mais elle voulut le suivre partout et faire avec lui toutes les stations de ce chemin de croix où la faim, la maladie et la dégradation physique et morale se disputaient à qui ferait au tableau la tache la plus sombre.

Sous des haillons, sur des amas de branches et de feuilles, pustuleux et horribles, brûlés et délirants, dans leurs huttes déjà empestées, les fiévreux déliraient. Et les premières atteintes ou l'appréhension du mal mettaient sur les figures des autres un masque d'épouvante. Après avoir marqué une prédilection pour les petits, la maladie maintenant ne choisissait plus et frappait au hasard, les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes. Des partisans échappés à la fureur des *Huèbes* se traînaient, marqués par le mal et vaincus d'avance par ce nouvel ennemi.

La moitié de ces pauvres gens étaient frappés et bien peu, dans des circonstances aussi critiques, avaient espoir de guérir. Et il était inutile de se le dissimuler, dans quelque temps, ceux qui restaient encore sains, s'ils ne s'enfuyaient épouvantés, ne suffiraient plus à soigner les malades et à enfouir les morts.

Aussi quand il se retourna, sa visite faite, le chef infortuné vit tous les valides, silencieux et mornes, attachés à ses pas et, dans tous les regards levés vers lui, il lisait la même prière, le même espoir d'un miracle possible.

«Amis, j'ai besoin de réfléchir sur notre situation. Que tous ceux qui le pourront se retrouvent ce soir auprès de notre feu. Nous déciderons ce qu'il nous reste à tenter».

Rentré avec Mariette sous le toit de Francis, il se jeta à son cou et la pressa longuement dans ses bras en lui disant : «Ah ! les pauvres gens ! Ah ! ma chère amie ! Combien j'ai besoin de vous sentir là pour ne pas désespérer, pour rester et mourir avec eux s'il n'y a plus aucune chance de salut. Mais si vous voulez, nous pourrions nous enfuir tous deux loin, bien loin et rentrer dans les abris profonds de la terre où j'ai vécu trois jours.

— Nous enfuir, Colon ! Mais cette pensée n'a pu vous venir qu'à cause de moi, car je vous connais trop bien pour savoir que votre seul intérêt n'a pu vous dicter ces paroles. Autrement, il ne me resterait qu'à pleurer mon amour et à vous laisser partir.

— Pardonnez-moi, Mariette ; j'ai voulu vous éprouver et j'en suis bien puni par le chagrin que je vous ai causé. J'étais sûr d'avance que vous refuseriez ; mais n'était-ce pas mon devoir de vous parler ainsi ?

— Sans doute, mais n'était-ce pas le mien aussi de refuser ? M'auriez-vous gardé une estime à laquelle je tiens autant qu'à votre amour, si j'avais répondu autrement ?

— Mais, vous semblez vous oublier pour ne penser qu'aux autres. J'aimerais à savoir ce que vous avez fait pendant mon absence.

— Ah ! Si l'heure n'était pas à ce point triste, si vos instants n'étaient pas comptés, que de choses j'aurais à vous dire ! Que de questions à vous poser ! Oh ! L'attente mortelle où j'ai languï trois jours ? Oh ! La cruelle obligation de consoler les autres et de cacher ses larmes, pendant qu'on se dit tout bas : celui que tu attends, celui qui est à la fois toute ta famille et toute ta vie, comme tant d'autres peut-être ne reviendra plus ! Mais ne m'avez-vous pas dit que vous aviez vécu dans la terre ?

— Parfaitement. Et c'est une histoire merveilleuse et terrible que j'ai à vous raconter. Car je lis dans vos yeux que vous brûlez de savoir.

— Je ne serais pas femme et je ne vous aimerais guère si le récit que vous me promettez n'excitait au plus haut point ma curiosité.

— Je suis pourtant obligé de vous faire encore attendre un moment. Car je vois devant la hutte Francis et tous les autres qui sont déjà réunis et semblent aussi curieux de m'entendre».

Et, sortant, il fit signe à tous d'approcher.

Dans la mine

Quand, dans la hutte de branchages qu'un grand feu de *franges* de sapin emplissait de fumée, chacun se fut assis à terre ou sur des fagots, beaucoup de personnes, faute de place, restèrent à la porte.

Aussi Colon, pour être entendu de tous, se tint debout à l'entrée. De cette foule silencieuse et morne, un souffle pénible montait. On sentait toutes les attentions tendues vers celui qui personnifiait, dans ce troupeau humain livré aux paniques, le berger tutélaire et la volonté agissante. Mais si le front du pasteur gardait son impassibilité, la pitié qui l'étreignait mettait dans sa voix un tremblement incoercible :

«Mes amis, dans les épreuves imméritées que nous subissons, il nous reste du moins une consolation : c'est la conscience d'avoir fait tout ce que nous avons pu. Si le sort veut qu'il nous reste des enfants, ils nous seront reconnaissants des souffrances subies pour leur conserver la vie et la liberté.

«Rappelons-leur les noms de nos frères tombés à la Poutreau pour le salut de tous. Ils ont fait payer cher leur sang ; leurs cadavres mutilés gisent avec ceux d'une multitude d'ennemis dans les ruines du château.

«Beaucoup de nos compagnons, affaiblis par leurs blessures, ont aussi péri dans la fuite, massacrés férocement par les *Huèbes*.

«C'est ainsi que j'ai vu tomber Monsieur Viné. Malgré son âge, il s'était multiplié dans la défense, transportant et soignant les blessés, apportant, comme un manœuvre, les munitions aux combattants. Son zèle l'a perdu. Il a voulu, à mes côtés, passer le dernier la rivière. Mais le pauvre homme n'était plus ingambe et, en traversant la prairie, il est resté en arrière. Les brigands s'élançaient à notre poursuite. J'ai voulu retourner pour lui porter secours. Mais une nuée d'ennemis s'acharnait déjà sur ce vieillard désarmé.

«J'ai dû fuir à mon tour, serré de près par la meute. A travers la côte de Scarupt, je les ai entraînés à ma suite. J'entendais sur mes talons leurs cris rauques et leur respiration haletante.

«Vainement, j'avais essayé de les semer à travers les buissons ; ils ne me lâchaient pas d'une semelle. J'étais exténué et j'allais peut-être succomber à mon tour lorsque je me souvins fort à propos que j'étais dans le voisinage d'une *stolle*. Dans un effort suprême, je gravis le talus qui précède l'entrée et je me jetai dans le souterrain.

«Pataugeant dans l'eau et la boue, à travers les ténèbres, je continuai d'avancer. Ils avaient dû hésiter à me suivre car, m'étant arrêté, je ne perçus, dans le silence de la terre, que le sifflement de ma gorge et le battement de mes tempes.

«Dans la poursuite, j'avais laissé tomber ma faux. Sans arme et sans lumière, je ne voyais aucun moyen de sortir ou d'avancer. Je me résignai donc à attendre. Au bout d'une heure environ, je me rapprochai lentement de la sortie. J'allais ainsi, tâtant les parois, lorsqu'une lueur frappa mes yeux. Était-ce le jour ? Non, c'était la flamme. Une fumée épaisse arrivait déjà jusqu'à moi ; l'ennemi m'enfumait. Ayant constaté par là qu'il avait bien résolu de me prendre, mort ou vivant, je retournai sur mes pas et, résolument, je m'enfonçai dans les profondeurs de la mine.

«Je vous laisse à penser ce que fut cette marche dans la nuit. J'allais étendant les bras, tâtant du pied le sol vaseux où parfois je m'enfonçais jusqu'aux genoux. Une fois même, je glissai dans un trou plein d'eau où je crus me noyer. J'en sortis trempé et grelottant. Du plafond des galeries, de larges gouttes, parfois de véritables cascades, me tombaient sur le dos et m'inondaient. La température, heureusement, à cette profondeur, n'était pas froide et le mouvement que je me donnais m'empêchait de me refroidir. Mais j'avais peine à respirer dans cet air jamais renouvelé. D'un autre côté, la fatigue et surtout la faim se faisaient cruellement sentir. Il était certainement nuit depuis longtemps et je n'avais rien pris depuis le matin.

«Je savais mes chances de revoir le jour bien problématiques. On m'avait dit souvent que ces mines de Scarupt communiquaient directement, par-dessous la montagne, avec celles du Chipal. Mais je n'avais aucune certitude ; et puis je pouvais fort bien m'égarer. Je m'étais trouvé plusieurs fois à des carrefours et j'avais pris à peu près au hasard. Je tâchais de toujours conserver la même direction, mais, manquant de point de repère, il aurait pu se faire que je revinsse en arrière quand je croyais aller de l'avant. Je tremblais aussi de me heurter à un fond de galerie ou à un éboulement qui m'aurait forcé à retourner sur mes pas.

«A tout prix, il fallait avancer et user à mon salut les dernières forces qui me restaient. Combien de temps allai-je de la sorte ? Il me serait bien difficile de le dire exactement. Depuis j'ai calculé que, toute la nuit et une partie du lendemain, je me traînai ainsi.

«J'étais à bout de force ; mes oreilles tintaient, mes membres me paraissaient d'une lourdeur de plomb. J'allais tomber vaincu et ma dernière pensée allait vers ceux que j'aimais, vers vous mes amis, qui m'attendiez et ne sauriez jamais rien de cette fin lamentable dans la nuit de la terre. A ce moment, il me sembla qu'une détonation lointaine avait ébranlé l'air de la galerie. Si passagère qu'eût été cette impression, elle me ranima un instant et me donna le courage de faire encore quelques pas.

«C'en fut assez pour m'apercevoir que l'air devenait plus respirable. La *stolle* d'ailleurs semblait descendre, le sol en était plus sec et la marche devenait plus facile.

«Enfin, dans l'éloignement, il me sembla voir passer une lueur. J'eus peur d'être le jouet d'une illusion. Mais non : un bruit de marteau, à peine perceptible d'abord, mais qui s'amplifia rapidement, arriva jusqu'à moi. J'étais dans un carrefour. J'eus le temps encore d'apercevoir au fond d'une galerie de nombreuses lumières avec des ombres qui se mouvaient, la parole humaine frappa mes oreilles ; j'eus encore la force d'appeler, puis je m'affalai anéanti.

«Jugez de la stupéfaction des mineurs à la vue de ce revenant. Si j'avais été moins grand et moins misérable, nul doute qu'ils ne m'eussent pris pour le génie même de la mine, le petit «Minon», qui passe son temps à errer dans les galeries abandonnées.

«Mais mes vêtements boueux, ma figure et mes mains fangeuses, la souffrance empreinte sur tout cela, n'avaient rien sans doute d'un génie.

«Ils s'empressèrent donc autour de moi ; quelques gouttes d'eau-de-vie me ranimèrent assez pour me donner la force de demander à manger. Que vous dirai-je ? Ce matin je m'éveillai dans un bon lit, assez reposé et suffisamment remis pour pouvoir répondre à toutes les questions.

«J'ai appris votre présence aux Schlaques, et la certitude que vous aviez échappé au danger n'a pas médiocrement contribué à me remettre debout. J'ai voulu monter vers vous aussitôt. Hélas ! Quelle déception m'attendait et dans quel état je vous retrouve ! Quel vide parmi nous ! Que de veuves et d'orphelins ! Si encore il nous était permis d'espérer que nous pourrions bientôt rentrer chez nous ! Mais je crains bien que ce retour ne soit possible de longtemps. Et puis dans quel état allons-nous retrouver le village ? Une partie a été détruite par l'incendie et le reste est saccagé.

«Il nous faut donc, jusqu'à nouvel ordre, rester ici et nous arranger pour y tenir le plus longtemps possible. Il nous reste près

d'un mois avant que les grands froids se déclarent. Dans cet intervalle, nous verrons à prendre une autre résolution.

«En attendant, nous allons avoir à lutter contre la maladie et la faim.

«Il est évident que si ceux qui restent sains continuent à cohabiter avec les varioleux, sous peu il ne restera plus personne indemne. Je vous propose donc de prendre une résolution énergique : séparer le camp en deux parties.

«Dans les huttes actuelles seront laissés les malades avec quelques femmes pour les soigner. De nouveaux abris seront construits plus haut où s'installeront ceux qui ont été épargnés. Il va sans dire que toutes communications seront interdites entre les deux camps.

«C'est le seul moyen d'enrayer l'épidémie. Si c'est nécessaire, je demanderai donc aux parents de prendre sur eux de se séparer de leurs enfants, et aux enfants de ne plus voir leurs parents. La consigne sera formelle et, nuit et jour, un homme de faction veillera à l'exécuter.

«Quant à la famine, ce n'est pas avec la maigre pitance que nous sert le *hautmann* et avec les faibles ressources dont nous disposons encore, que nous pouvons espérer lutter longtemps contre elle. Ce n'est d'ailleurs qu'à contre-cœur qu'on nous accorde cette aide et elle peut nous manquer d'un moment à l'autre. Aussi nous faut-il, dès demain, nous mettre en quête.

«Nous demanderons d'abord à la guerre ce que la guerre nous a pris. Puis quelques-uns d'entre nous ont conservé un peu d'argent. Grâce à cela, nous pourrions trouver en Alsace ce qui nous est nécessaire. Les Suédois n'ont fait que traverser ce pays déjà occupé par les Saxons alliés des Français. Il y a des chances pour que tout, comme chez nous, n'y ait pas été livré au pillage.

«En attendant, je recommande à tous de s'armer de courage. Le désespoir n'a jamais remédié à rien. Pleurez vos morts, mais pensez à les venger et à préserver l'avenir».

Le jeune homme s'était tu ; son chaud regard erra un moment sur l'assemblée, puis alla retrouver au fond de la hutte le regard humide de l'aimée.

Et leurs yeux, aussitôt détournés, comme s'ils avaient eu honte de leur bonheur, se disaient éloquemment : «Nous avons perdu nos biens mais ce que nous aimons le plus au monde nous est resté. Nous sommes jeunes ; après les jours de deuil, viendront les longues

années de joie et d'amour. L'espérance est tout notre avoir, mais cet avoir nous suffit».

Mais après avoir reflété ces pensées, les regards de la jeune fille se voilèrent d'une ombre.

Jusqu'ici Colon avait échappé à tous les dangers, mais, de quoi demain serait-il fait ?

En même temps Colon pensait : «Pourvu qu'avec sa passion de dévouement, Mariette n'aille pas s'exposer à contracter la maladie. Sans elle, quel motif aurai-je de lutter ? Je ne leur ai point dit cela, mais c'est sa pensée seule qui m'a donné la force de me tirer des entrailles de la terre. C'est elle encore qui me donne le courage d'espérer contre toute espérance. Amour ! Amour ! Je te bénis».

Le soir même, une nouvelle barrière sépara en deux parties le campement des réfugiés. Les malades furent relégués dans l'enceinte infectée avec défense expresse d'en sortir. On devait leur apporter, comme aux pestiférés, tout ce qui leur était nécessaire. Mais pas une mère ne consentit à se séparer de ses enfants malades, pas une femme de son mari ; de sorte que ce quartier condamné à devenir un tombeau renferma près des deux tiers des réfugiés.

On put croire un moment que la Mort se contenterait de l'ample part qu'on lui avait faite, et elle continua en effet à faucher sans pitié dans le coin sinistre où on avait cru la cantonner.

Les loups avaient disparu, attirés dans la vallée par les carnages de la guerre, et l'on put, pendant quelques nuits, reposer, non sans angoisses, mais du moins sans alertes.

Cette trêve, hélas ! ne dura guère. L'épidémie franchit l'enceinte, et de nouvelles victimes durent aller rejoindre les premiers malades. Comment d'ailleurs empêcher ceux dont les proches agonisaient tout près d'aller les visiter ? Pendant la nuit, malgré toutes les défenses, ils se rendaient auprès d'eux et rapportaient le germe fatal.

Chose plus grave : les ouvriers de la fonderie furent atteints à leur tour ; puis l'épidémie, descendant avec les eaux, alla frapper les familles de la vallée.

Un tollé général monta vers les proscrits. Aussi le *hautmann* courroucé parut-il un jour à l'entrée du camp pour annoncer aux malheureux qu'ils n'eussent plus à compter sur l'aide de la mine. C'était le seul moyen, croyait-on, de s'en débarrasser.

Pourtant Colon, avec une poignée d'hommes courageux, luttait contre l'adversité. Tous les jours en campagne, tantôt vers l'Alsace, tantôt en Lorraine, il faisait aux *Huèbes* une guerre sans pitié. Ils

devinrent des «cravates» ou «loups des bois» ainsi que les désigne Vaubourg des Marets dans ses Mémoires.

Cachés dans les forêts, les partisans attendaient pendant des journées entières le moment favorable. Puis, sortant comme des fauves de leurs abris, ils fondaient sur les détachements isolés et les massacraient. Leur attaque était si soudaine et si impétueuse que rarement l'ennemi essayait de résister. Dans le cœur de ces hommes exaspérés par le malheur, méprisant le danger, habitués peu à peu au carnage, il n'y avait plus de place pour la pitié. Seuls, ceux qui fuyaient pouvaient échapper à leur faux redoutable.

On pillait les convois, on dépouillait les morts et on rentrait aux Schlaques avec le butin.

Mais, à ce métier, Colon perdait tous les jours quelques-uns de ses compagnons et la troupe allait diminuant d'une façon inquiétante.

Puis l'alarme était donnée ; pour se garder de ces furieux, l'ennemi redoubla de précautions. Il ne s'aventura plus qu'en nombre dans les cols de la montagne, et la chasse à l'homme y devint à peu près impossible.

A tout prix, pourtant, il fallait ravitailler le camp. Déjà, depuis trois jours, on ne recevait plus rien de la mine et on avait épuisé toutes ressources. Aussi Colon décida-t-il de partir encore pour une expédition, bien résolu d'attaquer coûte que coûte.

Chaque fois qu'ils s'en allaient ainsi, ces braves serraient sur leur cœur ce qui restait de leurs affections. Pas un mot, pas un cri ; l'expérience du malheur instruit l'homme de l'inutilité des plaintes. Plusieurs, à ce spectacle, n'ayant plus d'adieu à adresser à personne, avaient dans les yeux un éclair tragique et un long frémissement faisait trembler leurs joues.

Dans la case de Francis où elle s'était réfugiée, Colon alla trouver Mariette. Il avait toujours son air impassible, mais elle lut l'inquiétude dans son regard. Aussi, quand il la tint sur sa poitrine, ne put-elle s'empêcher de lui dire tout bas à l'oreille : «Pourquoi partez-vous ? Restez, j'ai peur !».

Tristement, il lui montra le camp désolé d'où montaient les cris des enfants mourant de male faim. «Vous avez raison, dit-elle, allez !». Mais frémissante, pressentant d'autres malheurs, emportée par son amour, pour la première fois, elle lui rendit son baiser. La figure du héros s'illumina. «Soyez tranquille, murmura-t-il, avec cela je suis invulnérable».

Et, à travers les hêtres d'où les feuilles rougies tombaient sur leurs épaules comme de larges gouttes de sang, dans l'ombre

humide, où glissaient sinistres les lueurs des faux, les trente derniers partisans partirent pour la boucherie.

Tiouhihi !

Au bout d'une étroite bande de prairie resserrée par les bois, entre deux mamelons boisés, s'ouvre le col du Bonhomme.

De l'autre côté, vers l'Alsace, la route dégingole rapide vers le fond de l'étroite vallée où se pressaient alors les misérables chaumières du village du Bonhomme, et s'en allait là-bas, vers Kaysersberg et Colmar.

Par là montait, montait sans trêve, depuis un mois, pour se répandre sur la Lorraine, l'invasion suédoise.

C'est là, dans les grands bois et les gorges profondes propices aux coups de main, que les partisans opéraient de préférence. C'est là que Colon, encore une fois, avait caché ses loups.

Mais, comme nous l'avons dit, les Suédois méfiants ne se montraient plus que par grandes masses. Aussi, le mousquet fiché sur les supports et braqué sur la route, à l'abri des branches basses des pins, les montagnards se morfondaient sous la pluie, attendant vainement, depuis le matin, une occasion favorable.

Le jour touchait à sa fin et l'impatience gagnait ces hommes irrités par le froid, le jeûne, la misère.

Vers midi, un gros de fantassins et de cavaliers était passé sur la route à portée des coups, mais si nombreux et si bien armés que c'eût été folie d'engager l'action. Cependant, Colon avait eu toutes les peines du monde de retenir ses compagnons.

Maintenant, il n'y avait plus à reculer ; à la première occasion, quel que soit le danger, les mousquets partiraient tout seuls.

Et voilà que, tout à coup, du fond de la vallée, monte le bruit d'un détachement en marche. Bientôt un cordon sinueux de troupes, comme un serpent gigantesque déroulant ses anneaux noirs, apparaît au flanc de la montagne.

Dans les intervalles, les voitures pesamment chargées et les canons avancent péniblement. Les hommes penchés tirent auprès des chevaux. D'autres poussent aux roues dans les endroits les plus

difficiles. La tête de la colonne touche déjà au col qu'on n'en voit pas encore la queue. Tout ce déploiement de force s'avance formidable.

N'importe, l'ordre est donné d'attaquer. Une décharge générale fait dégringoler de leur monture une dizaine de cavaliers. Et, suprême folie, les partisans sortent de leurs abris et se jettent sur la route en avant de la colonne. Les cavaliers qui viennent en tête tournent bride. Mais impossible de reculer, la masse est là qui barre la voie. Les montagnards piquent furieusement dans le tas, les chevaux se cabrent et roulent avec les hommes qui les montent dans les ravins. Les fantassins, la grande lance calée sous le pied, reçoivent les Lorrains. Mais ceux-ci en ont vu bien d'autres ; à travers les chevaux échappés et les cadavres, ils se jettent sur l'ennemi. Mais le front résiste ; en arrière, les fantassins se répandent en tirailleurs sur la hauteur qui surplombe la route et tirent sur les assaillants. Une dizaine de ceux-ci sont tombés ; d'autres, blessés, laissent échapper leurs armes.

Aveuglés par la rage, le sang et la fumée, les partisans ne s'aperçoivent pas qu'ils vont être tournés. En effet, du flanc de la montagne où ils ont grimpé, les ennemis descendent et bientôt forment un cercle autour d'eux. Colon rallie les siens et se jette en arrière ; trop tard ! Les Suédois à leur tour attaquent délibérément. La fusillade s'est tue dans la ruée à l'arme blanche ; les coups de pique répondent aux coups de faux. Les Suédois ont reconnu le chef et foncent sur lui. Un bras déchiré et sanglant, nu-tête, les vêtements en lambeaux, Colon se défend avec l'énergie du désespoir. Mais il tombe épuisé. Des cris féroces accueillent cette chute ; il va succomber lardé de coups. Mais, dans un suprême effort, les montagnards se groupent et forment carré autour de lui. Ceux qui restent pourraient encore fuir en se jetant dans le ravin au-dessous de la route. Ils ne veulent pas y penser. Ils mourront tous s'il le faut, mais aucun n'abandonnera son chef.

Encore quelques minutes et c'en sera fait de cette poignée de héros succombant comme leur petite patrie, sous le nombre et la force. Et là-bas, dans la combe froide, les femmes et les enfants des vaincus mourront délaissés.

Mais tout à coup, au-dessus des halètements des combattants, perçant l'air embrumé de la bataille, une clameur stridente, une clameur étrange a retenti : «Tiouhihi ! Tiouhihi !». C'est le cri de guerre des montagnards, hérité par delà des siècles, des premiers hommes des forêts. A ces sons nouveaux pour eux, les ennemis ont dressé l'oreille : un flottement se produit dans leurs rangs. Sans savoir d'où leur vient ce secours, mais, dans ce cri reconnaissant les leurs, les montagnards comme galvanisés par un appel d'ancêtres,

ont foncé en avant en répondant : tiouhihi !.Une troupe de paysans, armés comme eux de faux, a pris les Suédois à revers.

Tiouhihi ! Le cri roule et se répète, et tout semble se disperser devant lui. Tiouhihi ! La barrière de piques s'ouvre et les ennemis fuient dans les bois.

Tiouhihi ! C'est la délivrance, sinon la victoire ; c'est l'espérance invincible en des jours meilleurs ; c'est la Vôge enfin libre sur ses assises de granit et gardant en ses refuges profonds assez de force pour refaire la race, tiouhouhihi !

Au revers des monts

Ce soir-là, dans les fermes avoisinant le Lac Blanc et dans toutes les maisons des deux hameaux des Huttes, il y eut grande animation. On donnait l'hospitalité aux malheureux frères de Lorraine échappés au massacre. Ils étaient tellement déprimés qu'on avait eu grand-peine de les amener jusque là.

En effet, l'emballement de la bataille tombé, ils s'étaient sentis infiniment las et désespérés. Assis sous les grandes cheminées où brûlaient des troncs entiers, ils mangent lentement, ruminant leur défaite, pensant à ceux qui, aux Schlaques, se morfondaient et souffraient de fringale en les attendant.

Pourtant, devant eux, le vin d'Alsace coulait à pleins *guerriats*, la soupe à la farine fumait et le lard sec exhalait son odeur de genièvre et de résine. Le fermier se faisait vainement engageant ; il ne parvenait pas à arracher son hôte à ses préoccupations.

Celui-ci suivait d'un œil pensif, vaquant à sa besogne, la ménagère si pareille, sous sa cape de drap et son fichu blanc, aux femmes de là-bas.

Dans un coin, les enfants blottis regardaient rêveurs et silencieux ces hommes déguenillés qui, contrairement à leurs voisins d'Alsace, parlaient comme eux le rude patois de la montagne.

La pensée des foyers détruits, des bonheurs fauchés, des deuils sans nombre était entrée, avec les vaincus, dans cet intérieur paisible et y mettait comme de l'effarement.

Les partisans avaient été partagés entre les ménages et leur petit nombre n'avait pas suffi à contenter tout le monde.

Colon avait été hospitalisé chez le maire, le grand Miclo, le chef incontesté de cette république de braves gens. Face glabre et rasée sous de longs cheveux blancs, des bras et des jambes sans fin sortant d'un tricot de laine blanche, ceint d'une courroie à laquelle pendait un gros couteau de poche, tel était l'homme.

Le blessé, après un pansement sommaire, avait été couché dans le grand lit dont la haute couette de plumes montait jusqu'au plafond. Il éprouvait un bien-être de tous ses membres qu'il ne connaissait plus depuis longtemps. Mais il se sentait le cerveau chaviré par la faiblesse et l'angoisse. Et il regardait sans voir, dans le *poêle* bas et spacieux, les grandes *travures* noires qui saillaient au plafond, les petites fenêtres aux vitres losangées, les coffres en chêne sculpté et les longues *hugeottes* rangées le long du mur où elles servaient de bancs ; puis le poêle en brique, vrai monument, surmonté d'une plate-forme sur laquelle dormaient les enfants dans des berceaux de bois semblables à des cercueils.

Des hommes entraient, vêtus d'une grande blaude, bonnet en peau de chat rabattu sur les oreilles, avec une trique aux nœuds saillants nouée à la main par une courroie. Chacun s'asseyait sur l'escabelle à trois pieds, tendait ses pieds vers la «lumière» du poêle où brûlait un feu de tourbe, rendait compte au Maire de sa mission et repartait ensuite avec des ordres.

A l'un d'eux, le grand Miclo avait dit : «Que, pour demain, chaque ménage des Basses envoie ici une miche et chaque feu des Hautes un fromage. Qu'on descende au magasin d'Orbey prendre trente livres de sel. Il faut ravitailler ces pauvres gens». Et l'homme était sorti sans une observation.

Tout en se promenant de long en long devant le lit, le Maire contait à Colon l'entrée en scène des Hutteaux dans la bataille : «C'est un grand bonheur, par ces temps de misère, de se trouver éloigné des grandes voies de communication. Nous sommes tellement perdus dans nos montagnes que nous avons eu jusqu'à présent la chance d'échapper aux visites des brigands qui ont tout détruit chez vous. Mais il faut vous dire que nous ne dormons que d'un œil et que nous sommes constamment sur le qui-vive. A la moindre alerte, nous sautons sur nos fléaux et nos faux et, comme vous, il faudrait nous exterminer pour nous arracher nos biens.

«Oh ! nous savons bien qu'un jour ou l'autre, nous perdrons nos coutumes. Notre maître commun, le sire de Ribeaupierre n'est pas plus en état de nous défendre qu'il n'est capable de se défendre lui-même. Nous n'avons pas plus à attendre de notre autre maître le duc de Lorraine. Toute la question est de savoir si nous serons croqués par les Français ou par les Allemands.

«La balance penche pour les premiers. Eh bien, malgré le mal qu'ils vous ont fait, c'est encore ce qui peut nous arriver de moins malheureux. Au moins, avec ces gens-là, on peut s'entendre ; tandis qu'avec tous les hacheurs de paille, qu'ils soient Allemands, Croates ou Suédois, il n'y a pas de mariage de raison possible. Et puis, si

nous voulons bien accepter des maîtres, nous entendons qu'ils aient des âmes de chrétiens et non de bourreaux.

«Or, pour en revenir à vos malheurs, nous avons connu tous vos désastres et nous nous demandions ce qu'étaient devenus ceux d'entre vous qui avaient pu échapper à l'extermination. Nous l'avons appris lorsque, à plusieurs reprises, vous avez attaqué ces brigands au haut du Bonhomme. Chaque fois, nous nous sommes armés et nous étions là, cachés dans les bois, à surveiller les événements. A quoi bon nous découvrir ? Vous saviez vous charger tout seuls de la besogne. Et puis nous ne tenions pas outre mesure à attirer sur nous l'attention.

«Mais, à la dernière rencontre, quand nous avons vu que ça tournait mal pour vous, nous avons cru de notre devoir de nous jeter dans la bagarre. Ah ! ils ne s'attendaient guère à cela, les *Huèbes* qui croyaient déjà vous tenir ! C'était plaisir de les voir s'abattre sous nos fléaux ou filer comme des lièvres le long des ravins».

Le brave homme en était là quand il s'aperçut qu'il causait seul. Il alluma le *heurshot* d'étain suspendu à une poutre et s'approcha du lit. Il vit Colon, les yeux fixes comme dans un rêve, dans une détente de tout son être, qui pleurait silencieusement.

«Ah ! Sorsac ! Vous pleurez, un homme comme vous ! Vous souffrez donc beaucoup ?

— Oh ! ce n'est pas de moi que j'ai souci ; mais de ceux qui sont tombés... de ceux qui nous attendent là-bas... Il faut que je parte tout de suite. J'ai remords de rester ici bien tranquille et à l'abri, quand mes frères souffrent et meurent de froid, de faim, de maladie.

— Oui, je sais, je sais ; mais soyez tranquille, on ne vous abandonnera pas. Ne sommes-nous pas tous des Ribeaupierre ? Ne devons-nous pas prendre une part du fardeau que, depuis cinq siècles, nous portons ensemble ? Ecoutez : nous allons vous fournir pour huit jours de vivres ; c'est tout ce que nous pouvons faire, car l'année a été mauvaise. Mais vous nous enverrez vos femmes et vos enfants qui ont échappé à la maladie. Quant à ceux qui sont souffrants, nous les recevrons au fur et à mesure des guérisons.

— Il n'en guérit point !

— Et combien reste-t-il de personnes saines ?

— Trois cents environ, en tout : femmes, jeunes filles, vieillards ou blessés ; une dizaine d'enfants seulement n'ont pas été touchés.

— Eh bien, cela fait à peu près une personne par ménage. Nous les garderons jusqu'au jour où il vous sera permis de rentrer chez vous et de rebâtir votre village. Les hommes, débarrassés du souci de

la famille, pourront se livrer tout entiers à la tâche que vous avez acceptée : venger la patrie.

«Quant à vous, mon ami, dans l'état où vous vous trouvez, il est insensé d'essayer de partir ce soir. Nous avons déjà été obligés de vous porter jusqu'ici. Non, tout ce que je permettrai, c'est de vous en retourner demain si vous allez mieux. Nous vous accompagnerons jusqu'au col pour vous soutenir en cas de danger, puis vous prendrez votre temps pour rejoindre les vôtres».

Colon ne répondit pas, mais sa main libre chercha celle du maire et la serra longuement. Et le groupe, formé par le vieux paysan aux allures rustiques et le forgeron vaincu, était comme le symbole d'une fraternité d'origine que les vicissitudes des guerres et les frontières tracées par la nature et par les hommes n'ont pu effacer entre les débris d'une même race.

Débâcle

Le lendemain, les Lorrains chargés de provisions, escortés un bout de chemin par les Hutteaux, reprenaient la direction des Schlaques.

Colon, le bras en écharpe, semblait avoir retrouvé toute son assurance et plus rien ne trahissait la crise de désespérance qui l'avait un moment abattu. Ne fallait-il pas se raidir contre l'adversité et montrer aux siens un front d'airain ?

Par un hasard heureux, la route à croiser était libre. Le ban des ennemis, montés hier d'Alsace, avait franchi le col, laissant derrière lui les traces sanglantes de la lutte. Les Suédois s'étaient contentés de déblayer la voie en roulant dans les ravins les cadavres des hommes et des chevaux. La vue de leurs morts abandonnés assombrit de nouveau les montagnards. Il fallut la promesse formelle des Hutteaux de leur donner la sépulture pour les décider à repartir.

Quand on s'en approcha, le camp était muet ; muette également la fonderie ; le panache de fumée qui la signalait de loin ne flottait plus sur les fours. Aucun cri ne répondit à celui des combattants signalant leur retour. Un pressentiment sinistre serra le cœur de Colon. En pensée, il vit pendant son absence la famine, les loups et les *Huèbes* s'abattre sur le camp.

Pourtant, aux barrières brisées, des femmes et des vieux attendaient.

Quand la troupe réduite apparut, quelles questions pressantes et angoissées s'échappèrent des deux côtés à la fois ! Questions auxquelles nul d'abord n'osa répondre. Les grandes peines ont leur pudeur et ne se livrent qu'à regret.

Mariette se jeta dans les bras de Colon, mêlant ses gémissements aux lamentations des veuves. Vainement le jeune homme essayait sous ses baisers d'apaiser sa douleur, vainement la pressait-il de questions, un sanglot incoercible soulevait sa poitrine, et ses larmes, comme une source longtemps contenue, coulaient, coulaient.

Elles disaient à l'aimé les tristesses de l'attente, la crainte angoissante de le perdre, la joie de le revoir avec la douleur de le sentir frappé dans sa force et son audace. Hélas ! Elles disaient autre chose encore.

Les vivres partagées, les guerriers se dispersent et, précédés des leurs, rentrent dans les huttes sombres. Mais la plupart des abris sont vides. Que s'est-il donc passé ? A cette question, que répète Colon, Francis va répondre :

«Vous auriez besoin de consolation et de réconfort et nous n'avons que de mauvaises nouvelles à vous apprendre.

«Hier, toute la journée, la faim nous a tourmentés. On a essayé de tout pour la tromper, mais vainement. Les malades exaspérés sont sortis de leur camp et sont montés ici l'injure et la supplication à la bouche. Les valides se sont joints à eux et je me suis vu entouré d'une foule de malheureux hurlant : «Du pain ! du pain ! nous voulons manger !». C'était comme une épidémie de folie. Vainement j'ai essayé de parlementer. Quand le ventre est creux, la raison perd ses droits. Quelle voix dans la fouie a crié : «A la fonderie !», je ne sais ? Mais ça a été aussitôt une course éperdue vers les fours. Rien n'a pu les arrêter. Les chiens ont été éventrés à coups de faux, les fondeurs frappés, la maison pillée. Un mulet, resté à l'écurie, a été saisi, égorgé, mis en pièces et dévoré. Les cadavres des chiens ont eu le même sort.

«Il faut excuser ces malheureux ; la faim est un besoin terrible. Nous en souffrions nous-mêmes tellement que nous n'avons pu résister au désir de goûter à cette viande de misère.

«Mais, ce matin, le *hautmann* est arrivé proférant des menaces terribles. En outre, ne vous voyant pas revenir, beaucoup se sont figurés que tout était perdu.

«Les meneurs, presque tous des Aulnes et de Clairegoutte, affolés par la responsabilité qu'ils avaient encourue, ont perdu la tête. Ils ont réuni leur monde, arraché les moins malades à leur couche, abandonné les autres et sont partis en déclarant qu'ils retournaient dans leurs villages. Ils aimaient mieux, disaient-ils, succomber sous les coups des *Huèbes* que mourir de faim et de pourrir dans la forêt. Et il ne nous est resté des deux villages que quelques femmes».

Francis en était là de son récit, lorsqu'une demi-douzaine de combattants, tous des Aulnes et de Clairegoutte, se présentèrent devant la hutte et déclarèrent qu'ils étaient décidés à partir pour rejoindre les leurs.

Colon, affreusement pâle, la mâchoire serrée, ne prononça qu'un mot : «Allez !».

Et chargés de leurs hardes, suivis de leurs femmes et de quelques enfants gémissants, les compagnons découragés s'enfoncèrent dans les bois.

Jamais on n'en revit un seul. Lorsque plus tard, ceux qui survécurent à tant de maux redescendirent vers la vallée, ils trouvèrent les maisons des Aulnes et de Clairegoutte occupées par les loups.

Lutte pour la vie

Pendant la nuit, Colon fut pris d'une forte fièvre et sa blessure le fit cruellement souffrir. En outre, une angoisse terrible le prenait à la pensée qu'il pouvait disparaître et laisser sans défense celle qui n'avait plus que lui au monde. Et les pauvres gens qui continuaient à avoir foi en sa destinée, que deviendraient-ils ?

Pour ne pas alarmer l'aimée, il ne voulait rien livrer de ses inquiétudes. Cependant, il résolut de prendre toutes ses précautions en cas de malheur.

A l'aube, il fit venir dans sa hutte tous les guerriers qui lui étaient restés fidèles et il leur dit : « Mon bras blessé fait de moi, pour le moment, un inutile. Aussi, en attendant que je puisse reprendre mon poste parmi vous, je charge Minique de me remplacer. Obéissez-lui comme vous avez coutume de le faire avec moi. Vous aurez à veiller sur le camp et à nous ravitailler.

« Mais il faut commencer par conduire aux Huttes les femmes et les enfants valides. Ne laissez ici que ceux qui sont strictement nécessaires pour soigner les malades ; les vieillards sont tout indiqués pour cela, car il nous faut conserver le plus de jeunesse possible. Moins de bouches à nourrir, moins de soucis, et par conséquent plus de liberté pour agir.

« Mais je recommande bien à Minique de ménager le sang qui nous reste et, s'il est encore obligé de combattre, de n'engager l'action qu'avec prudence.

« Qu'il n'oublie jamais de maintenir autour du camp une garde suffisante et d'envoyer tous les jours surveiller la vallée. Voici l'hiver ; les *Huèbes* vont sans doute se retirer vers les villes et nous pourrions peut-être retourner chez nous pour la mauvaise saison.

« Allez, mes amis, et soyez heureux ! ».

Il tendit la main à tous ; et ces hommes rudes en la serrant avaient les larmes aux yeux. Cette démonstration silencieuse lui fit du bien et lui donna la force de sourire enfin à l'aimée : rayon furtif dans un ciel sombre.

Le lendemain, quand il fallut partir pour les Huttes, Mariette se refusa avec obstination à suivre ses compagnes. Aux prières, aux ordres de Colon, elle répondit : «Les garde-malades doivent rester ici. N'êtes-vous pas malade ? Et qui, plus que moi, a le devoir de vous soigner ?». Il fallut lui céder.

Minique et sa troupe conduisirent donc là-haut, à travers bois, les valides du camp, à peine une centaine de femmes et d'enfants, ce qui restait d'une population hier encore si nombreuse et si florissante, tout ce qui constituait aujourd'hui la pauvre espérance de la race.

On les mit d'abord en quarantaine dans les chaumes de la montagne. Ce fut une mesure prudente, car trois femmes encore furent atteintes de la petite vérole. Mais, soit qu'elles fussent mieux soignées, soit que le mal s'atténuaît, aucune ne succomba. Et, pour l'hiver, tous les exilés étaient répartis dans les familles, où une hospitalité aimable et cordiale leur fit oublier peu à peu les heures d'épouvante qu'ils avaient vécues.

Ils y demeurèrent si longtemps que beaucoup y moururent. D'autres s'attachèrent si bien à leur famille adoptive que, à l'heure du retour, n'ayant plus d'affections ailleurs, ils refusèrent de les quitter. Des jeunes filles s'y marièrent. Quelques-unes ramenèrent leurs époux en Lorraine. Mais le nombre fut infime de ceux qui revinrent vers leur patrie. La guerre terminée, c'est à peine si une douzaine de familles anciennes parvinrent à se reconstituer pour repeupler les champs, trop vastes, hélas! de la vallée de Fraize.

Pour combler les vides, il fallut faire appel à l'émigration étrangère. Les paysans d'Alsace vinrent en nombre s'établir chez nous. La résorption de ce sang étranger n'est pas encore tellement accomplie qu'il ne manifeste encore sa survivance dans les mœurs, les coutumes et la langue actuelles.

Il était temps que ces malheureux fussent à l'abri. L'hiver qui s'était attardé, sévit tout à coup avec rigueur. Une épaisse couche de neige couvrit la montagne et rendit les sorties difficiles. Dans les huttes de branchages des Schlaques, la vie devint intenable. Le gel pénétrait partout malgré les feux d'enfer qu'on ne cessait d'entretenir.

Le froid devint même si vif qu'on fut obligé, pour abriter les malades, de creuser des sortes de grottes dans les pentes voisines.

Pauvres soldats de France, dans l'avant-dernière guerre vous avez aussi creusé dans ces ravins vos abris souterrains. Vous doutiez-vous alors que vous ne faisiez qu'imiter les proscrits qui, trois cents ans avant vous, étaient venus cacher là leur misère et leur désespoir ?

L'hiver néanmoins amenait une quasi sécurité du côté de l'ennemi. Mais les loups, ne trouvant plus rien dans les vallées, recommencèrent leurs visites. Il fallut, pour les éloigner, entretenir toute la nuit de grands feux aux quatre coins du camp.

La mort enfin semblait assouvie. Les derniers frappés par la maladie, malgré leur situation déplorable, eurent la force de résister. Bientôt même, on put entrevoir le moment où, le mal définitivement vaincu, on pourrait enfin abandonner cette vallée de désolation.

Malgré la diminution du nombre des bouches, la préoccupation dominante du chef était toujours le ravitaillement. Avec l'hiver, les mouvements de troupes avaient cessé dans les passages obstrués par les neiges. Aussi Minique put pousser un jour jusqu'à Kaysersberg. Moitié de gré, moitié de force, et moyennant le peu d'argent que possédait encore la colonie, il put obtenir la livraison de vivres et de chaussures dont ses hommes avaient un besoin urgent. Quelque temps après, toujours talonné par le besoin, il poussa jusqu'à Kientzheim et Ammerschwihr. Mais, à la vue de cette troupe hirsute et déguenillée, les habitants s'empressèrent de fermer les portes de leurs villes en criant : «Chenapans ! Chenapans !» Vocabulaire par lequel les Alsaciens désignaient les «loups des bois».

Alors la nécessité fit de ces héros des bandits. Exaspérés, ils se jetèrent sur Sigolsheim, pénétrèrent de force dans les magasins et pillèrent. Le tocsin sonna ; les habitants, enrégimentés en une sorte de milice, coururent aux armes. Il fallut battre en retraite. Mais les partisans, malgré leur petit nombre, avaient l'air si déterminés, qu'on n'osa pas les poursuivre. Ils rentrèrent aux Schlaques exténués, mais chargés de provisions.

Douloureuse étape

Quand il sut ce qui s'était passé, craignant de voir ses compagnons se laisser aller aux pires excès, Colon, quoique bien faible encore, résolut de reprendre sa place à leur tête.

Il venait d'ailleurs d'apprendre, par les guetteurs, que les *Huèbes* avaient abandonné la vallée. C'était le moment d'y descendre pour juger de l'étendue du désastre et de la possibilité d'y demeurer.

Les habitants avaient enfoui dans la terre, en des cachettes connues d'eux seuls, les provisions qu'ils n'avaient pas pu emporter. Si quelques-uns de ces dépôts avaient échappé aux recherches des ennemis et des lépreux, on trouverait là une ressource précieuse.

L'expédition résolue, les femmes et les invalides qui restaient encore aux Schlaques, voulaient se joindre à la troupe. Mais, vu les dangers de toutes sortes qu'ils pouvaient encore courir, Colon ne jugea pas prudent d'accéder à leur désir.

Comme pour mieux faire voir aux pauvres gens toute l'étendue de leur malheur, la neige ce jour-là avait disparu dans les fonds. Mais un froid noir chargeait de givre les arbres de la forêt et la vallée apparaissait sans un rayon, lugubre comme un tombeau.

Quand, descendus de la Grand'Voie, les exilés arrivèrent à la limite de leur finage, leur calvaire commença. Toutes les terresensemencées avaient été ravagées, retournées en tout sens, de telle sorte qu'aucun espoir de récolte ne subsistait. Toute la partie de la côte couverte par le vignoble qui fournissait aux seigneurs voisins leur provision de vin, présentait un aspect plus lamentable encore. Tous les ceps, avec un soin et une persévérance diaboliques, avaient été arrachés et brûlés.

Le beau vignoble, orgueil des gens de Fraize, ne devait jamais se relever de ce désastre. D'autres cultures l'ont repris et son nom seul, Champ de la Vigne, est resté pour rappeler ce que fut ce coin de terre.

Des vergers et des jardins qui faisaient au village une ceinture verdoyante, l'invasion avait fait place nette. Les arbres coupés, les

«*saies*» arrachées avaient servi à chauffer les vandales. Dans cette rage de destruction, les limites mêmes des propriétés avaient disparu.

Mais cela n'était rien en comparaison du spectacle de désolation que présentait l'agglomération. Toute la partie centrale avait été brûlée. A une extrémité, l'église seule restait debout avec le presbytère. A l'autre, quelques maisons de la Costelle avaient, comme par miracle, échappé à l'incendie.

Partout, l'homme avait sauvagement aidé le feu dans son œuvre de destruction. Les murs renversés encombraient les rues de moellons ; les conduites des fontaines coupées coulaient en ruisseaux et inondaient tous les creux.

Une odeur infecte régnait dans les maisons qui avaient été souillées comme à plaisir. Portes, fenêtres, planchers avaient servi de combustible. Pas un meuble, pas une botte de foin ou de paille qui pussent offrir une ressource quelconque ; tout avait été transformé en cendre ou en fumier. Du sol des maisons, les regards montaient au toit. La couverture même avait souffert et laissait voir le ciel à travers ses déchirures.

Dans toute cette désolation, pas un être vivant ; les oiseaux mêmes semblaient avoir fui ces ruines lamentables. Colon et ses compagnons se promenaient en silence, le cœur serré, sur ce champ de dévastation.

De la forge, autrefois si vivante et si active, plus rien ne subsistait. On aurait dit que là surtout s'était donnée libre cours la fureur de destruction. De ce nid d'amour, auquel de si doux rêves d'avenir s'étaient accrochés, de l'atelier bruyant où, dans la force et la décision, l'arme de la résistance avait été forgée, de tout cela le souvenir même semblait être balayé.

Détruit le pont de bois caché sous les grands saules ; effondré de même celui qui reliait la Costelle à Demennemeix.

L'église, sur son éminence, semblait, de loin, avoir moins souffert que le reste. Mais l'intérieur portait aussi la trace de toutes sortes de profanations. Du clocher, vide de charpente, les cloches avaient disparu. Ces bonnes vieilles campanes avaient leur légende. On rapportait que, pour les fondre, un maître était venu de la région lointaine du Bassigny. On disait aussi que dans le métal en fusion, prêt à se précipiter dans les moules, la châtelaine avait versé un plein corbillon d'écus. Hélas ! Les cloches argentines, comme tout ce qui avait prêté la vie à ce coin de terre, n'allaient plus être elles-mêmes qu'une légende.

Dans la nef, plus de bancs, plus d'images : l'hérésie avait passé par là. Mais, en somme, le bâtiment restait debout et pouvait encore au besoin servir d'abri, comme aux époques troubles du Moyen-Age où le peuple en détresse cherchait refuge dans ces murs.

A côté, le presbytère était également intact. Mais dans quel cadre de désolation ! Les treilles qui serpentaient autour des fenêtres, les tonnelles de charmille, les arbres des jardins, les haies fermant l'enclos, tout ce qui faisait de ce lieu un coin de retraite et de rêve avait été arraché, saccagé.

Qu'était devenu le vieux prêtre au milieu de cette destruction ? A peine Colon et ses gens avaient-ils fait quelques pas dans la cour, le cœur gros d'appréhension, que la porte s'ouvrit. Une lépreuse sordide apparut, dont le mal terrible s'attaquait au cou et au visage. Elle eut une exclamation de surprise ; puis ses lèvres tuméfiées essayèrent de traduire sa joie débordante et sinistre. Minique seul, en la voyant, eut un geste de surprise, mais ne souffla mot.

Les partisans la suivirent dans la maison. Le presbytère avait aussi reçu la visite des pillards ; tout ce qui avait pu être emporté avait été tiré des armoires, arrachés des murs ; le reste gisait en désordre dans une malpropreté répugnante.

Tout au fond d'une pièce, dans une alcôve obscure et infecte, les visiteurs aperçurent une figure émaciée où, sous un grand front ivoirien, brillaient des yeux mangés de fièvre et deux mains de squelette émergeant d'une couette efflanquée : c'était le vieux curé.

A côté, une autre lépreuse se tenait accroupie, aussi hâve, aussi exténuée que lui.

Il eut une exclamation joyeuse, fit un effort pour se lever, mais retomba en criant : «Mes enfants ! Voici mes enfants !». Et des larmes coulèrent sur ses pauvres joues parcheminées. «Approchez tous ! Où sont les mères ? Où sont les petits ? Qu'on me les montre ! Vous les avez laissés là haut ? Pourquoi ne les ramenez-vous pas ? Ils vont venir ; alors c'est bien ! Allumez donc une chandelle, que je vous voie. Ah ! C'est vrai, nous n'avons plus de chandelles, nous les avons mangées, et nous n'avons plus rien, rien ! Mais vous êtes là, plus rien ne va manquer !...».

Il continua longtemps, mêlant les paroles sensées aux divagations, disant les horreurs de l'invasion, ses souffrances morales, les lépreux réfugiés auprès de lui et refusant de l'abandonner jusqu'au jour où, chassés par le besoin, ils s'en étaient allés un à un on ne savait où. Puis c'était la faim, la faim terrible ruinant les forces et les courages, la faim atroce qu'on avait essayé de satisfaire en mangeant l'herbe, en rongant des racines à la façon

des bêtes. Il disait aussi le dévouement des deux lépreuses fidèles qui prenaient sur leur maigre pitance pour le nourrir, lui, et conserver une vie désormais inutile.

Et les pauvres gens, endurcis par tant de misères, trouvaient encore en leur cœur assez de pitié pour pleurer avec le vieux pasteur.

On n'eut pas le courage de lui faire connaître toute l'étendue du désastre qui s'était abattu sur son troupeau ; on lui promit même de lui ramener sous peu tous ses paroissiens dispersés.

Colon donna l'ordre de rechercher les cachettes où des provisions se trouvaient à l'abri. Hélas ! De celles qu'on connaissait, un grand nombre ensevelies sous les éboulements ne purent être retrouvées. D'autres avaient été découvertes et vidées. On eut pourtant la chance de découvrir sous la pierre tombale des Haxaire assez de ressources en farine et lard pour se ravitailler. Étrange idée, et combien heureuse, de confier aux morts et aux vers des tombeaux les dépôts des vivants ! Combien sont durs les temps où il faut recourir à de telles extrémités !

Après avoir promis au vieux curé de revenir le lendemain, la troupe triste et lasse regagna les Schlaques.

Quand on eut mis ceux qui étaient restés au campement au courant de la situation, ce fut une consternation générale ; le dernier espoir disparaissait de rentrer au foyer et de renouer les liens de la vie habituelle.

Colon, tenant la bien-aimée sur son cœur, lui parla tout bas. La prière qu'il lui adressait mit au front de Mariette une rougeur subite. Après une minute d'hésitation, elle eut enfin un geste d'acquiescement. Puis, s'échappant des bras qui la retenaient, elle alla, pensive, se réfugier seule pour la dernière fois dans sa hutte solitaire.

Pendant la nuit, la neige tomba en abondance et le vent, soufflant par rafales, la fit pénétrer partout. La situation devenait intenable.

Aussi, le lendemain matin, réunissant tout son monde, Colon proposa-t-il d'abandonner définitivement le camp pour gagner le village. De là, ce qui restait de femmes et d'invalides serait dirigé sur les Huttes. Quant aux hommes, ils descendraient en Alsace à la recherche du duc de Lorraine pour se joindre à ses troupes et venger les morts.

Les préparatifs ne furent pas longs et se firent même avec un empressement qui témoignait de quelque joie. Si désolée qu'elle fût, la terre où l'on retournait pour un jour n'était-elle pas la patrie ?

On dit adieu à ce camp de misère et d'épouvante, adieu aux petits et aux vaincus qui dormaient là, sous la splendeur hivernale, leur dernier et paisible sommeil.

Puis, chargée de son maigre «butin», par la brisée ouverte dans les hautes neiges, sous l'embrun qui montait des vallées froides, la caravane des proscrits s'en alla vers d'autres destins.

Colon, en entrant dans la chambre du vieux curé, fut heureusement surpris de le trouver moins déprimé que la veille. Il ne pouvait pas encore se lever, mais il avait repris des forces et retrouvé toute sa lucidité.

L'entretien qu'il eut avec lui se termina par ces mots du prêtre : «J'y consens avec joie ; mais je veux qu'on me porte à l'église».

On eut beau le conjurer de n'en rien faire ; avec un entêtement de vieillard, obéissant peut-être à une prescience sublime, il ne sortit pas de là : «Qu'on me porte à l'église !».

Il fallut s'y résoudre. Étendu sur sa frêle couchette, à travers le cimetière tout blanc, on le transporta dans le temple dévasté.

On le déposa au pied des marches de cet autel du haut desquelles, en des jours meilleurs, il avait si souvent béni le peuple assemblé.

Longuement, de ses yeux subitement éteints, il contempla le désastre matériel qui l'entourait. Il vit quelques douzaines de paroissiens portant sur leurs traits l'empreinte de la souffrance et des privations, se serrer autour de lui comme pour lui cacher l'horreur de la situation. Il regarda les portes ouvertes par lesquelles n'entrait plus personne et il comprit.

Il eut pour le Ciel un regard de reproche et poussa un profond soupir. Puis il murmura : «Mes enfants, approchez !».

Colon et Mariette, s'étant agenouillés auprès du grabat, il prononça les paroles sacramentelles qui lient les époux pour la vie. Il les bénit ensuite, appelant les grâces d'en haut sur cette jeunesse vaillante qui, malgré les tristesses de l'heure, avait encore la force de croire à l'avenir.

«Soyez heureux !».

Ce furent ses dernières paroles. Ses mains avec effort se rejoignirent sur sa poitrine ; son cœur blessé à mort cessa de battre, et il s'éteignit presque sans agonie.

Le dernier lien était brisé qui avait fait cette communauté si unie. Ceux qui restaient allaient se disperser. Un petit monde allait mourir que les siècles avaient constitué en agrégeant lentement dans le

ciment des coutumes, des affections et des intérêts communs tant de familles aujourd'hui détruites.

On dépava le chœur et on creusa la tombe du vieux pasteur là où il avait vécu et où il avait voulu mourir.

Quand vous passez joyeux dans vos surplis fleuris, enfants heureux des jeunes races, pensez au cœur crucifié dont la cendre repose sous les dalles que vous foulez ; pensez à ceux dont vos pères ont hérité la terre et qui sont venus là, un jour d'hiver, comme les Juifs sur les ruines du temple, pleurer sur la mort de leur petite patrie !

Pendant tout le temps de la cérémonie, personne n'avait fait attention à la pauvre lépreuse affalée au fond de la nef dans une attitude de prière et de sacrifice. A genoux sur les dalles, les bras croisés sur la poitrine, avec des yeux qui brillaient dans sa face ravagée, elle suivait la jeune épousée.

Minique seul l'avait remarquée et, le front chargé de soucis, s'était rapproché de la malheureuse. Elle s'était alors relevée avec une sorte d'effroi et lui avait murmuré : «Au nom de Dieu, Minique, ne dites rien !». Puis elle s'enfuit et ne reparut pas.

Pauvre jour de noces ! Triste nuit d'épousailles ! C'est dans une chambre du presbytère, sans lumière et sans feu que Colon, le soir, emmena sa jeune femme. Mais l'amour partagé leur tint lieu de foyer. C'est assez dire que dans cette désolation ils furent heureux. Bonheur, hélas ! bien passager, halte dans la tourmente !

Le lendemain, l'obligation de se séparer s'imposait déjà. On n'avait pas de provisions et la neige, continuant à tomber, couvrait les monts à l'infini. Il fallait partir sans tarder si l'on voulait parvenir aux Huttes avant que la montagne fût devenue infranchissable.

La colonie se mit donc en route. A travers les ruines silencieuses du village, on se dirigea vers la rivière. Il fallut la franchir à gué ; les hommes ôtèrent leurs chaussures, entrèrent dans l'eau glacée et transportèrent sur leurs épaules les femmes et les enfants. Aux bras de son époux, Mariette ne pesait guère plus qu'un oiseau. Le bon géant pensait mélancoliquement, en soupesant ce cher fardeau, aux souffrances physiques et morales qui avaient réduit à cet état de maigreur la jeune fille aux fossettes rieuses qui chantait autrefois dans les aulnes. Et, en la déposant sur l'autre rive, il lui plaqua sur la nuque un baiser attendri qui la fit tressaillir.

On traversa la Poutreau où se devinaient encore, sous leur manteau blanc, les ruines du Château et les travaux de défense. Mais

aujourd'hui tout était calme et silencieux, et une sorte de mystère semblait planer sur ce champ où tant de haines s'étaient heurtées.

A travers les branches dépouillées, Colon aperçut une loque lamentable autour de laquelle tourbillonnait une bande de corbeaux. Et il pensa au pauvre *hardier*, première victime de ce drame, abandonné aux antans et aux rapaces. Il est probable que les autres l'aperçurent également, mais personne n'en voulut parler. Un instinct secret avertissait ces hommes qu'une âme de femme pourrait souffrir à remuer des souvenirs douloureux.

Puis on traversa Plainfaing en ruines. A l'approche des gens, une demi-douzaine de loups sortirent des maisons aux murs béants, s'éloignèrent de quelques pas et s'assirent dans la neige pour voir passer la caravane.

Puis ils lui emboîtèrent le pas et la suivirent à distance jusqu'à la forêt. Quand un partisan se retournait et marchait sur eux avec sa faux, ils s'arrêtaient, puis rebroussaient chemin en retroussant leurs babines. Quand on cessait de les poursuivre, ils repartaient, la queue traînante, à la file indienne comme des personnes.

A partir des sommets, la couche de neige devint si épaisse que les hommes durent se relayer pour ouvrir la brisée. Les enfants, tremblants de froid et craignant les loups, se cramponnaient désespérément au cou de ceux qui les portaient. La fatigue ankylosait les genoux, les respirations se faisaient haletantes dans ces poumons de fer, et la sueur, malgré le froid, perlait sur les fronts. Lentement, la caravane avançait, évitant les ravins où les *croulées* de neige cachaient des abîmes, sous les grands sapins chargés de frimas, dans le silence impressionnant des bois figés par l'hiver.

Enfin, sur la nappe blanche, les fumées noires des foyers de tourbe décèlent la présence des hameaux. Les habitations terrées dans les «basses», leurs larges toits de *bardeaux* rejoignant le sol, forment à peine saillie sur le champ immaculé. Le froid a fermé les logis et il faut frapper aux premières portes pour réveiller la somnolence qui semble peser sur les aîtres et les choses.

Mais des cris de joie éclatent et les signalent de vallée en vallée. On accourt au devant d'eux ; le cœur battant d'émotion, ceux qui sont séparés se retrouvent, et les nouveaux venus se dispersent vers les gîtes hospitaliers.

Le soir, dans les étables tièdes, sur leur lit de paille, les partisans purent enfin goûter ce repos bienfaisant du corps et de l'esprit dont ils étaient privés depuis si longtemps.

Mais le lendemain, il fallut songer à la séparation, définitive cette fois. Le désir de diminuer la charge qu'on imposait à des hôtes si généreux le commandait.

Il fallait laisser là les femmes, les enfants et les invalides pour marcher de nouveau à la lutte. Colon ayant appris que l'armée de Charles IV avait été signalée dans les environs, résolut de descendre immédiatement en Alsace pour se mettre à sa recherche.

Après des adieux touchants, des recommandations sans nombre, après avoir remercié leurs hôtes avec effusion, les partisans partirent vers midi.

Un pâle soleil s'efforçait de percer les nues et de sourire à ces exilés réduits à s'en aller, par les monts et les neiges, en pays étranger, à la recherche de celui qui personnifiait la Patrie.

Par les crêtes, ils gagnèrent la vallée de Munster, se retournant parfois pour regarder là-bas sur les seuils des chaumières, les mains qui s'agitaient encore en signe d'adieu.

Quand, à un détour du chemin, tout fut sur le point de disparaître, les montagnards s'arrêtèrent une dernière fois et poussèrent en chœur leur cri de guerre et d'espérance : «Tiouhihi» ! L'écho le répercuta au loin, puis tout retomba dans le silence. Et c'est le cœur lourd que les Vosgiens s'engagèrent dans les sentiers qui descendent rapides vers Sulzeren. Ils restaient douze !

Aux Huttes

Depuis la séparation, et pour la troisième fois, le printemps lorrain est revenu, frissonnant et mouillé. Les pluies ont lavé les pentes des monts d'où les neiges fondues descendent dans le fracas des eaux. Les forêts ont pris la teinte sombre qui précède la montée des sèves et, dans le fond des combes, les gazons ont revêtu leur manteau d'émeraude.

Et c'est à ce moment où la nature inlassable s'apprête à créer, que les hommes vont reprendre leur œuvre de mort et de destruction.

Pendant trois ans entiers, on a vécu aux Huttes dans des alarmes continuelles. Plusieurs fois des bandes de soldats, *Huèbes*, Croates, Français ou même Lorrains en maraude, quand ce ne sont pas des «cravates» affamés, sont montés jusqu'aux hameaux et ont été repoussés non sans peine. Plusieurs fois le sang a coulé, des fermes ont flambé, des bestiaux ont été enlevés et le deuil général s'est étendu jusqu'au fond de ces gorges reculées.

Le monastère de Pairis, situé dans une vallée voisine, a été dévasté. L'antique château de Hohenach, qui avait autrefois pour mission de protéger ce coin de terre, avait été enlevé en un tour de main par les Français et rasé par eux en 1655.

Les Hutteaux, pour garder leur troupeau sur les chaumes, avaient dû mobiliser une troupe de *hardiers*.

On m'a conté que leur auxiliaire le plus précieux fut un taureau des Vosges.

C'était une bête de cinq ans, monstrueuse et féroce, au pelage noir et blanc. Son front, armé de cornes redoutables, n'avait jamais connu le joug. Élevé dans la liberté des alpages, il n'obéissait qu'à la voix de son gardien et fonçait comme un fauve sur tout ce qui lui paraissait étranger ou suspect.

Un matin, une bande de *chenapans* s'était aventurée jusqu'au Gazon Martin. A leur approche, on avait fait rentrer le bétail dans la chaume et, des lucarnes, on tirait sur eux à coups de fusil. Mais ils

menaçaient d'emporter la maison ; la porte déjà céda sous les poussées quand une voix s'était élevée : «Lâchis lo bû!». Alors, spectacle épique, dans la bande compacte des assaillants, la bête, rendue furieuse par les cris et les bruits de bataille, les yeux torves, tête baissée, la queue au vent, la bête puissante s'était ruée. Défonçant les poitrines, brisant les membres, éventrant, foulant, elle avait en un clin d'œil fait place nette. Revenant et repartant, dans des élans furieux qui la couchaient sur les genoux, remplissant le ciel de ses mugissements terribles, elle poursuivait les fuyards et promenait l'épouvante.

Puis elle était rentrée, le fanon sanglant, les naseaux en feu, débris d'entrailles aux cornes, à l'appel de son *hardier*, et avait repris sa place dans le troupeau frémissant.

C'est ainsi que, grâce à la crainte salutaire du «bû», les Hutteaux avaient pu garder leur bétail.

Pendant ce temps, les pauvres exilés, partageant les angoisses de leurs hôtes, perdaient peu à peu l'espoir de revoir jamais les leurs. Les vieux s'éteignaient un à un et les jeunes, pris par la vie qui les entourait, semblaient perdre de jour en jour le souvenir du passé. Seules les épouses et les mères fidèles montaient parfois en troupe sur les sommets et fouillaient du regard l'horizon lorrain, où jadis fumaient leurs toits, ou la plaine d'Alsace d'où devait venir la délivrance.

Mariette avait eu un fils qu'elle appela Nicolas comme son père. C'avait été un jour de fête pour toute la colonie celui où cette nouvelle se répandit dans les hameaux. Il sembla à tous que la force qui les avait protégés allait se perpétuer. Et ce petit être fut salué comme un Messie.

L'enfant, dans l'air libre des monts, poussa comme un chêne. Il avait de son père les membres solides, les épaules carrées et le front volontaire ; de sa mère, il tenait la grâce du visage et les grands yeux chargés de rêve.

Mariette, de tout son cœur, souhaitait le retour de son mari, pour lui mettre dans les bras ce fils qu'il ne connaissait pas encore. Elle vivait dans la crainte mortelle qu'il ne le vît jamais. En effet, depuis plus d'un an, elle ignorait son sort. Un émissaire monté aux Huttes l'été dernier avait apporté des nouvelles d'espérance et de prompt délivrance, puis tout était retombé dans la languissante monotonie des jours d'attente.

Mais, par une sorte d'intuition qu'acquièrent les cœurs éprouvés, les exilés sentaient l'approche d'un événement décisif pour leur avenir.

Du haut des montagnes, ils surveillaient la plaine avec anxiété. Déjà, dans l'Alsace prochaine, le canon a fait entendre sa voix sourde, et des détachements ont fait leur apparition dans la vallée.

Sur la route d'Orbey, l'un d'eux s'avance dont on suit les mouvements. Les hommes ne portent pas d'uniformes ; ils n'ont ni cuirasses ni morions. Mais ils ressemblent étrangement avec leurs blouses bleues à ceux que l'on attend. Seul le bonnet paysan a été remplacé par de larges feutres qu'ils agitent au-dessus de leurs têtes. Et un cri tout à coup a couru d'un *chezal* à l'autre : «Ce sont eux !».

Un moment après, sur leur large poitrine, les partisans serraient les leurs. Colon, inquiet, cherchait des yeux sa femme, lorsqu'il la vit accourir rayonnante, attardée par son cher fardeau.

Il pâlit d'émotion et reçut dans ses bras l'épouse rougissante et l'enfant effarouché. Elle balbutia : «Nous serons maintenant deux à t'aimer.

— Ô chère Mariette ! Que je suis heureux ! Mais ménage tes forces ; garde-toi bien pour lui.

— Et toi, garde-toi bien pour nous !».

Dans les questions pressées qui se succèdent, on apprend quel accueil bienveillant le duc a fait aux partisans à qui il a permis, par faveur spéciale, de garder leur organisation. Puis ce sont les aventures, les combats sans nombre en Lorraine, en Alsace et jusqu'en Franche-Comté où deux des nôtres sont restés.

Mais les enfants ont grandi et vont combler les vides. Six jeunes volontaires sont prêts à suivre leurs aînés et à venger leurs pères.

L'armée lorraine est en marche pour aller, là-bas, sur les frontières de Champagne, porter secours à la place de La Mothe assiégée par les Français.

Le détachement de Colon, placé à l'extrême avant-garde, est chargé d'éclairer la marche à travers cette partie de la chaîne. Mais, par tous les défilés à la fois, depuis Bussang jusqu'à Wisembach, l'armée lorraine passe les Vosges. Un souffle d'espérance, comme un jeune rayon de printemps sur un paysage d'hiver, a passé sur les cœurs. Bientôt, nul n'en doute, la Patrie délivrée verra revenir ses enfants.

Le secret de Minique

Mais en attendant , il faut partir. Le temps de s'asseoir une minute entre les enfants joyeux et les femmes songeuses, et déjà le signal du départ est donné.

Le détachement se reforme et va rejoindre l'armée qui, là-bas, par la route qui monte au fond des gorges du Bonhomme, se déroule tel un long ruban d'acier.

Saluez ceux qui partent les pas lourds de regrets et d'appréhension, ô vous ! Que la faiblesse attache au sol hospitalier. La plupart ne reviendront plus. Cette guerre terrible va continuer longtemps encore. Et ils s'en vont, les beaux gars de la vieille race, tomber un à un pour la sainte indépendance. Heureusement, nul aujourd'hui ne sait ce que cet avenir, salué avec tant d'espoir, réserve encore d'épreuves et de déceptions.

Quand, du haut de la montagne, les guerriers vosgiens découvrirent leur vallée natale, ils la saluèrent les larmes aux yeux. La pensée des joies et des douleurs passées, le souvenir des morts et les angoisses du présent les tinrent un moment immobiles, absorbés dans leur rêve, les yeux fixés sur ce théâtre de mort où chantait l'éternel renouveau.

Sur cette contrée autrefois transformée et fécondée par plusieurs générations, la nature invincible reprenait peu à peu ses droits. Les champs fertiles s'étaient transformés en fourrés, les prairies en *rapailles* et les ruines disparaissaient presque sous la ruée envahissante des graminées. La forêt épaissie devenait impénétrable, et la faune, à l'aise dans ces labyrinthes, s'était développée au gré de sa fécondité. Seule la route, foulée et refoulée par les invasions, marquait encore son sillon creusé d'ornières le long du Thalweg rapide qui descendait vers la grande vallée.

Des traces d'ours, de loups, de sangliers et de chevreuils s'y relevaient et là-haut, dans le ciel profond, un aigle, immobile, les ailes étendues, semblait dormir dans le soleil.

Dans la boue des sentiers, les exilés, avec étonnement, trouvèrent des traces de pied humain. Des cris, retentissant de sommet en sommet, signalèrent leur présence. Mais ils eurent beau multiplier leurs appels, nul des mystérieux habitants de la forêt ne se montra. Seulement une fumée épaisse, montant des gorges de Strazy, signalait la présence d'un campement de «loups des bois» devenus à la longue plus farouches et plus méfiants que les loups véritables. D'où venaient ceux-ci ? De quoi vivaient-ils ? Comment avaient-ils pu résister aux rigueurs du climat et à la poursuite acharnée des soldats français qui pendaient sans procès ceux qui leur tombaient sous la main ? Qui écrira l'histoire sanglante et mystérieuse de ces hommes retournés à l'animalité primitive ?

Les partisans lorrains, en songeant que pareil sort avait failli être leur lot, trouvèrent ainsi, dans leurs malheurs, un motif de consolation.

Ils descendaient maintenant vers Fraize et l'attirance de la terre maternelle rendait leur pas plus léger. Mais leur cœur se serrait de plus en plus à la vue des ruines amoncelées.

Quand ils y arrivèrent, sans avoir rencontré d'ennemi, ils trouvèrent leur cher village dans le même état d'abandon qu'au départ. La vue même en était plus triste encore. Sous la végétation qui les avait envahies, les ruines semblaient s'être tassées. La vie paraissait s'être retirée pour jamais de cette vallée autrefois si vivante. Seuls quelques oiseaux chantaient dans cette désolation. Pourtant quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsque, arrivant au bord de la Meurthe, ils aperçurent une créature humaine accroupie et se repaissant de laitances de grenouilles.

Au bruit de leur pas, elle se releva tout à coup, montrant une face hideuse, vraie tête de mort vivante. Elle était pieds nus et des haillons sordides couvraient son corps. Elle agita ses longs bras de squelette, poussa un cri et roula dans l'eau, foudroyée de saisissement.

Une main sortit des flots comme pour un geste d'adieu et le cadavre disparut dans le courant tumultueux. Ainsi s'en alla celle qui, jusqu'au retour de ses compatriotes, avait veillé toute seule sur les ruines des foyers et les tombes sacrées.

La scène avait été si imprévue et si rapide que les partisans en étaient restés muets et saisis d'étonnement. Minique le premier se ressaisit et, ôtant son grand feutre, un tremblement dans la voix, il dit : «Saluons, mes amis, celle qui vient de disparaître. C'est une héroïne et une sainte». Et, pour répondre à l'interrogation anxieuse des regards, il ajouta : «C'est Claudette, la femme de mon ancien

patron, celle que vous croyiez morte, la mère de ta femme, mon cher
Colon !».

En marge de l'histoire

Suivons l'armée lorraine à travers le pays envahi où son chef réalisa ce tour de force de la promener pendant trois mois et de l'amener sans encombre jusqu'aux bords de la Meuse.

Il put, chemin faisant, juger de l'état de désolation où la guerre avait plongé les villages. Les difficultés inouïes qu'il éprouva à se ravitailler lui firent comprendre aussi combien le pays était à bout de force et de ressources. Tout autre qu'un prince aussi orgueilleux et aussi léger en eût été touché ; mais il ne semble pas que cette cruelle leçon de choses ait porté ses fruits.

Le général français Du Hallier bloquait étroitement Cliquot dans la Mothe. Malgré le courage de ses défenseurs, la famine allait ouvrir à l'ennemi les portes de la vieille forteresse. Aussi le secours que lui amenait leur duc était-il impatientement attendu par les Lorrains.

Toujours pressé par les nécessités du ravitaillement, il fut forcé de prendre la route de Neufchâteau. Mais il trouva cette ville aux mains des Français.

Une autre circonstance, sur laquelle il avait compté, lui apporta aussi une déception.

D'habitude, pendant les chaleurs de l'été, la Meuse disparaît sur une grande partie de son cours et il est facile de passer son lit à pied sec. Mais, cette année, à la suite de pluies persistantes, le fleuve avait débordé et couvrait toute la vallée.

Il fut donc obligé de le longer vers le sud pour le passer au pont de Bazoilles.

Du Hallier, averti, était venu à sa rencontre et, choisissant son terrain, avait campé dans la plaine entre les villages de Liffol-le-Grand, de Mont et de Fréville.

C'est le 29 août 1642 que le choc eut lieu. La bataille commença par un combat de cavalerie où le duc de Lorraine en personne conduisit une charge admirable.

Voyant l'action compromise, Du Hallier fit donner son infanterie protégée en arrière par le village de Fréville. Son artillerie, en batterie dans les vignes à la lisière du Bois-le-Comte, ouvrit en même temps un feu meurtrier sur les Lorrains.

Ceux-ci chargèrent désespérément et refoulèrent l'ennemi jusqu'au village. Mais les Français s'y reformèrent et prirent un moment l'offensive. L'artillerie lorraine, inférieure d'ailleurs et placée en contre-bas, était impuissante à soutenir efficacement l'attaque. Celle des Français, au contraire, continuait à semer la mort dans les rangs serrés des assaillants.

A l'abri des chênes qui couvrent la plaine à l'est, l'infanterie reprend haleine. Le duc à cheval passe sur le front et, désignant Fréville : «Il faut coucher là !».

Alors tout s'ébranle à la fois. Les Français sont enfoncés et, malgré le feu meurtrier qui part des maisons, les Lorrains attaquent le village. L'artillerie est prise à revers par la cavalerie. En un clin d'œil, les servants sont embrochés sur leurs pièces et les canons sont enlevés.

La victoire se dessine ; poussant vigoureusement l'action, le duc lui-même entre dans Fréville par la route de Mont, pendant que les Français s'enfuient par celle de Liffol.

Cependant, un certain nombre, cernés dans l'église et le cimetière, s'y défendent désespérément. C'est là que Colon et ses compagnons ont porté leurs efforts.

Pris, perdu et repris après un corps à corps terrible, le cimetière reste enfin aux Lorrains. Mais la victoire est chèrement acquise. Près de la moitié des montagnards sont tombés pour ne plus se relever. Colon lui-même, atteint en pleine poitrine d'un coup de crosse, a roulé dans l'herbe des tombes, vomissant le sang à flots. Alors, pour le pauvre garçon, tout s'est évanoui.

Quand il reprend ses sens, il est couché dans une grange. Les cris de souffrance des autres blessés qui l'entourent contrastent douloureusement avec les chants de victoire qui remplissent la rue. Son hémorragie s'est arrêtée, mais une douleur lourde lui serre la poitrine et l'empêche de respirer.

Tristes et abattus, les six compagnons qui lui restent guettent anxieusement sur son visage le retour de la vie. Il essaie de leur sourire et de leur tendre la main. Alors, sur ces rudes figures à demi-rassérénées, de grosses larmes se mettent à couler.

«Ah ! dit Minique, tu nous as fait une fière peur ! Mais sois tranquille, celui qui t'a blessé n'a pas eu le temps de s'en flatter. Je

lui ai fait proprement son affaire, pendant que les autres passaient leur mauvaise humeur sur ses camarades».

Ils sont là, s'empressant avec une gaucherie maternelle et touchante autour de leur jeune chef, et ne s'aperçoivent pas que le duc, entré sur ces entrefaites, les regarde avec une pointe d'attendrissement.

S'approchant du blessé, il lui dit : «J'apprécie fort, mon ami, votre courage et vos services. Je connais tout ce que vous avez déjà fait pour ma cause. Aussi je vous fais lieutenant et je vous anoblis.

— Altesse, murmure le blessé, je vous remercie. Mais je ne puis accepter une distinction que nous avons tous également méritée. D'ailleurs, un pauvre forgeron comme moi serait bien embarrassé de tous ces titres. Je sens en outre que je ne saurais plus vous être d'aucune utilité. Comme unique faveur, je vous demanderai de permettre à mes derniers compagnons de retourner là-bas auprès des femmes et des enfants.

Je n'ai rien à vous refuser. Si vos amis ne craignent pas les dangers de la route, je vais leur faire délivrer leurs passeports et ils pourront partir quand il leur plaira».

Alors, Minique intervenant dit avec énergie : «Nous avons toujours été unis comme les doigts de la main et nous le resterons jusqu'au bout. Nous avons conscience d'avoir fait envers Votre Altesse tout notre devoir. Mais le moment est arrivé où nous sommes obligés de conserver pour les nôtres le peu de sang qui nous reste. Ceux qui sont morts savaient que nous n'abandonnerions pas les leurs. Or, sept hommes, ce n'est pas trop pour nourrir et défendre une centaine de femmes et d'enfants. Nous acceptons donc votre congé. Mais c'est tous ensemble que nous devons partir. Nous attendrons que Colon soit en état de faire la route pour l'emmener avec nous.

— Mais, mes amis, dit le blessé, je sens bien que je n'en reviendrai pas. A quoi bon vous attarder ? Allez et prenez soin des miens... de tous. Dites à Mariette...

— Ta ta ta ! des *fiaumes* ! Tu guériras ! Il faut que tu guérisses ! Que deviendrions-nous sans toi ? Nous restons ! Est-ce votre avis, vous autres ?

— Nous restons !».

Et tous étaient là, les mains sanglantes encore de leur œuvre de mort, se serrant autour de leur chef comme pour le défendre contre la Mort qu'on sentait rôder.

Un problème qui semblait insoluble se posa aussitôt aux amis de Colon. Où et comment serait-il soigné ? On ne pouvait le laisser dans cette grange ouverte à tous les vents. Quant à trouver un lit, une paille, un abri dans ce pauvre village bouleversé par la bataille, pillé et dévasté par les soldats, il n'y fallait pas songer.

Combien de blessés comme lui attendaient dans les coins, mêlés aux morts, qu'on voulût bien prendre garde à eux et les diriger vers quelque hôpital de fortune. Malgré le dévouement des fils de Jean de Dieu, la relève des champs de bataille était si mal organisée en ce temps-là que presque tous ceux qui étaient touchés grièvement étaient condamnés à succomber.

Les partisans tenaient donc conseil sur cette situation embarrassante, lorsque Brûlefer eut une idée : «Et la dame du Mont ?».

Ce fut un trait de lumière. Comment, en effet, ne pas penser à cette maison hospitalière où, quelques jours avant, les hasards du campement avaient amené la troupe de Colon ; à cette modeste gentilhommière de campagne que leur présence avait préservée du pillage ?

Comment oublier cette dame de Montarby dont ils avaient non seulement conservé les biens, mais qu'ils avaient gardée, elle et sa fille, des offenses de la soldatesque ; qui leur avait témoigné tant de reconnaissance et les avait vus partir avec tant de crainte et de déplaisir ?

Si la pensée de retourner au Mont était venue d'abord à Brûlefer, c'est que, outre les considérations ci-dessus, il y avait par là deux beaux yeux dont le souvenir le hantait encore.

Bref, la décision aussitôt prise, les compagnons de Colon construisirent un brancard de fortune et, avec des précautions infinies, à travers les vignes et les bois, s'en allèrent frapper à la porte du vieux castel de Montarby.

C'était en effet un ancien château féodal, mais tellement délabré qu'il n'y restait plus guère que quelques pièces habitables. Les remparts et les tours s'étaient, faute d'entretien, écroulés dans les fossés, et le temps ou les moyens avaient manqué aux seigneurs pour les rétablir.

La famille des Montarby, à l'exemple du manoir ancestral, s'était éparpillée et avait essaimé en France et en Lorraine. C'est que le château se trouvait justement placé aux confins des deux pays. A l'époque dont nous parions, si du Breuil de Montarby gouverne Mirecourt au nom du roi de France, Guillaume de Montarby sert de

lieutenant à Clicquot, défenseur de La Mothe. Quant au propriétaire du fief, Martin de Montarby, il servait alors comme lieutenant dans l'armée française.

Il ne restait plus au château que sa femme et sa fille. Bonne de Montarby, la bien nommée, avait seize printemps, de grands yeux pailletés d'or pleins d'étonnement, une figure ronde au chaud carmin couronnée d'une chevelure plantureuse et fauve. En outre, sa taille élégante et souple avait des grâces capables de rendre rêveur un jeune homme plus blasé que Brûlefer.

Sa mère, bien que jeune encore, traînait par le château une démarche fatiguée, un air triste et las. Cet extérieur austère, qu'accentuait encore son costume noir, était tempéré pourtant par l'expression de bonté répandue sur ses traits.

Le personnel était réduit à une seule domestique, borgne et loquace, une virago moustachue, qui, cruelle facétie du sort, s'appelait Céleste. C'est elle qui, avec des allures de majordome, conduisait tout dans la maison.

Tel est le milieu où Colon fut accueilli avec tout l'empressement que permettaient les ressources de la maison. Car une misère vainement dissimulée mettait son cachet sur les êtres et les objets de cet intérieur seigneurial.

Du grand lit à baldaquin où Colon fut couché, il pouvait à l'aise, dans la grande salle sombre, découvrir tous ces signes de décadence et de dénuement. A part la jeune fille, dont le sourire mettait comme un rayon de soleil sur les antiquités, tout paraissait vieux et usé dans une maison d'où tant de grandeur était sortie.

La joie avec laquelle on l'avait accueilli, les soins dévoués dont on l'entourait pouvaient seuls soulager le blessé du sentiment de la gêne qu'il apportait. Heureusement, cette situation n'allait pas tarder à se modifier.

Brûlefer aurait bien voulu s'attarder dans la maison comme les grands yeux bleus semblaient l'y convier. Mais les dures lois de la guerre ne le lui permirent pas. Dès le lendemain, il fallut se remettre en campagne et laisser le blessé à la garde de ses hôtes.

Après la bataille de Liffol-le-Grand, Charles IV avait résolu de reprendre Neufchâteau aux Français. Mais il rencontra une résistance à laquelle il ne s'attendait pas.

Les ducs de Lorraine n'étaient pas précisément en odeur de sainteté dans cette ville dont ils avaient jadis réprimé cruellement les vellétés d'indépendance.

C'est à Neufchâteau en effet que la Jacquerie avait pris naissance pour gagner en outre toute la Lorraine et la Champagne. Là, plus qu'ailleurs, elle avait été noyée dans le sang. Aussi, jusqu'à nos jours, le nom de "Jacques" est resté à ses habitants.

Or donc, les «Jacques» s'étaient armés pour renforcer la garnison et force fut au duc de lever le siège. Il se contenta de ravitailler La Mothe et se hâta de gagner les Pays-Bas où il pensait refaire son armée.

Lors de l'attaque de la ville, dans une sortie furieuse que firent les assiégés, un groupe de Lorrains, au nombre desquels étaient nos amis, se trouva cerné au pied du château de Boulémont.

Cet antique manoir, élevé en territoire français, avait échappé à l'ordre de destruction de toutes les forteresses féodales lorraines, donné par Richelieu.

Ces hautes tours au blason barré d'une rangée de grelots, ces remparts percés de meurtrières, le pont-levis dressé n'avaient rien de rassurant dans un pays ennemi.

Mais, poussés par le danger, les Lorrains s'étaient embusqués dans l'avenue conduisant au château. Malgré le feu meurtrier qu'ils dirigeaient sur lui, l'ennemi devenait de plus en plus pressant et ils allaient se trouver acculés aux fossés lorsqu'un véritable coup de théâtre vint changer la situation.

A ce moment, Brûlefer, par bravade, poussa son cri de guerre : tiouhihi ! Le fameux «Sésame ouvre-toi !» n'eut pas d'effet plus merveilleux et plus immédiat. A l'instant le pont-levis s'abaissa ; les Lorrains serrés de près, s'y précipitèrent et, avant que les Français eussent songé à les poursuivre, la herse était descendue et ils étaient à l'abri dans la cour.

Alors Minique vit venir à lui un gentilhomme à l'allure débonnaire qui s'écria gaiement : «Messieurs les Vosgiens, vous êtes mes prisonniers !».

Une exclamation joyeuse lui répondit : «D'Anglure ! c'est d'Anglure !». Et les compagnons des montagnards virent avec étonnement le châtelain de Boulémont étreindre les rudes mains qui se tendaient vers lui.

Bref, le soir même, Colon était, à travers bois, transporté au château. Le duc levait le siège de la ville et laissait nos amis se refaire, dans cette nouvelle Capoue, des fatigues de la guerre.

L'hospitalité du rival

Malgré les soins dont on l'entourait, la guérison de Colon fut longue à obtenir. Au moindre mouvement, ses vomissements de sang le reprenaient. A la fin cependant, son indomptable énergie et son tempérament vigoureux prirent le dessus.

Assis auprès d'une des hautes fenêtres d'où la vue s'étendait au loin sur les vallées de la Meuse et de la Saône, le malade restait de longues heures à rêver tristement.

D'Anglure, pour le distraire, passait une partie des journées à ses côtés. Il ravivait leurs souvenirs communs et se faisait raconter l'odyssée lamentable qui avait arraché son heureux rival à sa vallée obscure pour le conduire sous son toit.

Chaque fois que le nom de Mariette était prononcé, l'acuité de leurs souvenirs faisait tout à coup le silence dans la chambre.

Une pâleur s'étendait sur le visage du gentilhomme et ses yeux errant sur l'horizon semblaient s'emplir d'une vision douloureuse.

Colon sentit qu'il y avait au fond de ce cœur une blessure profonde et secrète et il eut la révélation de cet amour dont Mariette, par pudeur et pour ne pas l'alarmer, ne lui avait jamais causé.

Dès lors, par consentement tacite, ce nom qui leur brûlait les lèvres ne fut plus prononcé. Mais cette contrainte mettait entre eux une gêne pénible qui bridait leurs expansions ; les sentiments d'amitié et d'estime qui les entraînaient l'un vers l'autre en souffraient forcément.

Colon surtout sentait combien cette situation était délicate et son désir de revoir les siens s'avivait à la pensée de la peine que sa présence entretenait au cœur de l'hôte.

Un autre motif encore lui faisait désirer le départ. Depuis qu'il allait mieux, il se plaisait à observer ce qui se passait autour de lui et à percer le mystère qui faisait cette grande maison si solitaire et si triste.

Avec un personnel réduit, le château n'avait d'autres habitants que d'Anglure et sa mère. Celle-ci n'était apparue à Colon qu'à de rares intervalles ; à son attitude déférente, elle répondait seulement par un salut cérémonieux et hautain, où l'on sentait le dédain de la grande dame pour cette plèbe installée dans son foyer noble.

Il y avait aussi entre la mère et le fils un désaccord latent et continu qui les faisait rester des journées entières l'un près de l'autre sans s'adresser la parole. Parfois cependant, il se traduisait chez la châtelaine par des débordements acrimonieux auxquels son fils répondait à peine.

Colon, sans le vouloir, apprit un jour la cause initiale de ce désaccord. C'était par un soir de septembre calme et lumineux. Le couchant empourprait les sommets lointains des collines. La brise, en passant sur la hêtraie prochaine, s'y chargeait de senteurs. La croisée du blessé était ouverte. Sa poitrine ravagée s'emplissait avec délices de cet air où il semblait qu'il coulât du soleil et des parfums. Il était tout entier à cet enivrement lorsque, de la baie inférieure également ouverte, un bruit de voix animées monta, qui retint malgré lui son attention. Comme d'habitude, la parole autoritaire de la comtesse dominait le débat.

«Enfin me direz-vous, mon fils, ce que vous avez à reprocher à Mademoiselle de Bauffremont ?

— Rien que je sache. Je ne la connais point.

— Je la connais, moi, et cela devrait suffire. Une telle alliance est de celles qui honorent une maison et lui donnent prestige. Et vous devriez aider un peu aux pourparlers que j'ai engagés et qui aboutiraient si vous vouliez vous en donner la peine.

— Je trouve à notre maison un prestige suffisant et je ne me sens nullement disposé à seconder vos entreprises matrimoniales.

— Vraiment ? Je vous ai connu plus soumis autrefois. Votre acharnement à contrecarrer ma volonté a commencé le jour où vous avez donné votre démission d'officier au début d'une carrière qui permettait toutes les ambitions.

— Je n'ai plus aucune ambition.

— Et l'excentricité de votre caractère n'a fait que s'accroître depuis que ces manants logent sous notre toit.

— N'en parlez pas ainsi, Madame, si vous ne voulez me contrister. N'oubliez pas d'ailleurs que c'est à ces manants que vous devez d'avoir conservé votre fis.

— Craignez-vous tant, vous, de me contrister ? Ne pouviez-vous leur payer ce que vous leur devez sans vous abaisser avec eux à cette familiarité qui me froisse.

— Il est tels services, Madame, et il est tels créanciers qui ne se paient qu'avec le cœur. Or les miens, s'ils n'ont des cœurs de noble, ont de nobles cœurs. Et, au risque de vous contrister encore, je puis bien vous dire que ce sont ceux-ci que je préfère.

— Voilà pourtant à quelles aberrations vous a conduit cette fréquentation. Tenez, j'en viens à souhaiter que la mort nous délivre de celui dont la présence vous rend aussi intraitable.

— Laissez-moi croire, Madame, vous dont la charité m'est connue, que cette parole trahit plutôt le dépit que vous cause mon refus que votre pensée intime. D'ailleurs, si vous connaissiez quelles conséquences pourrait avoir pour votre tranquillité la mort de ce brave, vous feriez au contraire des vœux pour qu'il vive.

— Je serais curieuse de savoir quelle répercussion fâcheuse la mort d'un manant, eût-il toutes les vertus d'un noble, pourrait bien avoir sur ma destinée.

— C'est bien simple. Il y a là-bas au fond des Vosges, dans quelque ferme cachée, une femme et un enfant que j'irais chercher aussitôt pour les installer à mon foyer. Et, malgré le respect et l'amour que j'ai pour vous, je saurais revêtir cette femme de l'autorité à laquelle lui donnerait droit le titre que je lui accorderais.

— Et quel titre, s'il vous plaît ?

— Celui d'épouse !

— Grand Dieu !

— Maintenant, chère mère, que je vous ai livré le secret de mon cœur, comprenez-vous pourquoi j'ai brisé mon épée, pourquoi j'ai résisté à toutes vos entreprises matrimoniales, pourquoi enfin la présence de cet homme a ranimé des regrets qui ne s'effaceront jamais.

— Mais de quels sortilèges a-t-elle donc usé pour vous envoûter de la sorte ? Quelle personne est-elle donc ?

— C'est une simple fille du peuple dont la grâce égale le courage et le dévouement ; trop pure pour user de magie ; trop droite pour mentir ; trop désintéressée pour écouter d'autres voix que celle de son cœur. C'est pourquoi je l'ai aimée d'un amour tel qu'il est exclusif de tout autre ; c'est pourquoi j'envie le sort du brave garçon qu'elle m'a préféré. Comprenez-vous aussi de quel prix est le sacrifice que je me suis imposé en essayant de l'arracher à la mort ? Placé entre mon

amour et ma conscience, j'ai fait en sorte que celle-ci n'ait rien à me reprocher afin d'être toujours digne de celui-là...».

Colon n'en entendit et n'en voulut point entendre davantage. La voix de d'Anglure, un moment si âpre, s'était d'ailleurs faite douce et caressante comme celle d'un enfant que berce une aïeule. La fière comtesse pleurait.

Et là-haut, dans sa chambre, le convalescent, le cœur brûlé de sentiments contraires, roulait son front fiévreux sur sa couche solitaire.

C'est ainsi que le trouva Brûlefer lorsqu'il monta prendre de ses nouvelles.

«Eh bien, grand frère, comment te portes-tu aujourd'hui ?».

Colon se ressaisit et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme il répondit : «Mais bien, très bien même. Je me sens tout à fait remis. Aussi nous partirons demain.

— Demain ! Es-tu sûr de pouvoir faire la route sans broncher ? Il y a diablement loin d'ici aux Huttes, et par quels chemins ! Il vaudrait peut-être mieux attendre encore quelques jours afin que tu aies tout à fait, comme on dit chez nous, le pouce sur l'oreille.

— Non, Brûlefer, il faut partir tout de suite.

— Il faut ! Eh bien ! Tant mieux ! J'en ai assez, et les autres aussi, de cette vie de porc à l'engrais, entre ces murs qui vous étouffent, dans un pays où toutes les femmes sont fausses...

— Oh ! Tu généralises peut-être trop facilement.

— Non, non, j'en sais quelque chose, moi.

— Oui, je connais ton histoire ! Raison de plus pour partir au plus vite. Va prévenir les autres».

Minique fut moins facile à convaincre. Il trouvait Colon encore bien faible, et s'il consentit à obéir, c'est qu'il finit par comprendre que la détermination du jeune homme lui était dictée par une raison impérieuse.

Oui, celui-ci voulait partir ou plutôt fuir tout de suite, craignant de mourir là, redoutant de savoir, en cas de malheur, sa veuve et son orphelin enlevés à leur milieu, ravis à son amour et à son souvenir.

Devant une décision prise aussi subitement, il croyait avoir à subir, de la part de son hôte, un interrogatoire pénible. Il n'en fut rien.

Lorsqu'il parut le soir dans sa chambre, d'Anglure connaissait déjà la nouvelle. Il paraissait très affecté, mais ne fit point effort pour

le retenir. Il lui dit seulement : «Je désirerais être assuré que ni ma conduite ni celle de ma maison à votre égard ne sont pour rien dans cette détermination inattendue».

Et la parole du jeune homme tremblait et ses yeux étaient pleins d'interrogations muettes. Mais Colon fit semblant de n'en rien voir et, prenant la main du comte, il lui dit :

«Je regrette que ma résolution ait pu faire naître chez vous un tel soupçon. Nous garderons tous de notre séjour sous votre toit un souvenir reconnaissant. Moi, particulièrement, je n'oublierai jamais que c'est à vos bons soins que je dois d'avoir conservé la vie. Laissez-moi vous en exprimer toute ma gratitude ainsi que celle de ma femme et de mon fils.

— Vous n'avez pas à me remercier. C'est moi qui suis encore votre obligé. Ne m'avez-vous pas procuré le plaisir de venir en aide à un brave cœur, à un ami fidèle ? Et puis, faut-il vous rappeler que c'est vous et les vôtres qui m'avez autrefois sauvé de la mort ? Croyez-moi, je vous suis encore redevable. Pourtant, je voudrais solliciter de vous une dernière grâce. Promettez-moi de vous l'accorder.

— S'il est dans mes moyens de vous faire plaisir, vous pouvez entièrement disposer de moi.

— Voilà une parole qui vous lie. Vous êtes obligé maintenant d'accepter les chevaux que j'ai fait préparer pour vous. J'ai en outre voulu vous éviter autant que possible les dangers de la route. Voici un passeport en règle délivré par le commandant français de Neufchâteau. Une occasion d'ailleurs unique se présente qui va faciliter votre voyage. Demain une compagnie de lansquenets part de cette ville pour Remiremont. Vous l'accompagnerez jusque là, puis vous gagnerez vos montagnes facilement. Votre duc étant toujours à Bruxelles, les Français occupant tout votre pays, la guerre en ce moment est suspendue. Vos seuls ennemis vraiment à craindre sont les Suédois ; mais ils restent cantonnés dans la région de Lunéville et de Baccarat, en attendant qu'on se soit débarrassé de ces alliés par trop compromettants. Vous pouvez donc rentrer dans votre village et, je l'espère, y rester définitivement sans danger».

Colon n'eut pas la force et le courage de refuser ; il se contenta de serrer la main du jeune homme avec effusion.

Le lendemain, dès l'aube, sept chevaux sellés attendaient dans la cour du château. Quand Colon descendit, ses six compagnons, équipés de pied en cape, avec leur terrible faux en bandoulière et le mousquet accroché à la selle, prenaient déjà congé du personnel.

D'Anglure, les yeux humides, s'approcha et serra silencieusement la main à chacun. Quand le tour de Colon fut venu, les deux hommes se regardèrent un moment, cherchant leurs paroles. N'en trouvant point, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Du fond du cœur, d'Anglure pensait : «Oui, retourne vers elle et fais-lui des jours heureux. Mais porte-lui l'écho de mes souffrances, afin qu'elle garde au moins un souvenir ému de mon amour fidèle».

Colon restait gêné, ne sachant comment parler de la comtesse à son fils. Mais, au grand étonnement de tous, la douairière descendait le perron. Elle n'avait plus son air hautain et, les yeux rougis, elle vint aux voyageurs. A tous, elle tendit une main fine que leurs gros doigts serrèrent gauchement. Colon la prit galamment, la porta à ses lèvres, et, s'inclinant, il dit d'un ton aisé et pénétré :

«Madame, ceux qui vont partir vous rendent grâce de votre généreuse hospitalité. Ils n'oublieront jamais les jours de paix qu'ils ont goûtés sous votre toit. Ils adressent au Ciel leurs vœux les plus ardents pour qu'il vous conserve le bonheur en réalisant toutes vos espérances».

Avec ses épaules carrées, le buste bien cambré dans sa blouse bleue, ses yeux brillants d'intelligence dans sa figure amaigrie mais pleine de distinction, il avait vraiment grand air, ce rustre jusque-là dédaigné. Aussi ce fut avec une pointe de contrition qu'elle répondit : «Je vous suis obligée de ces bons sentiments. Au regret de vous voir partir, s'ajoute celui de vous avoir méconnu. Soyez heureux, vous et les vôtres ! Adieu !».

Ils se sont éloignés sans détourner les yeux, les fiers faucheurs de bataille. Mais lorsqu'ils ont dépassé le village de Frébécourt et rejoint la grande route de Neufchâteau, ils s'arrêtent, font face à Boulémont et, saluant une dernière fois l'asile hospitalier, ils poussent en chœur leur cri de guerre : tiouhihi !

L'amour sur la route

Avant de quitter définitivement les bords de la Meuse, le lecteur tiendra sans doute à connaître la cause de la sourde rancune que Brûlefer gardait à ce pays.

L'exclamation poussée la veille dans la chambre de Colon nous a déjà fait comprendre de quelle nature était l'affront qui lui tenait au cœur. Un regard en arrière nous en fera saisir la cause.

Le retour au Mont, après la sanglante affaire de Fréville, n'avait pas été, bien qu'il se reprochât un sentiment qui cadrerait si mal avec la circonstance, sans lui causer une joie secrète.

Bonne de Montarby, en effet, ne quittait plus sa pensée et il s'abandonnait à ce premier amour avec toute la fougue et l'irréflexion de sa jeunesse.

Le séjour de Colon à la gentilhommière lui avait fourni plusieurs fois l'occasion — qu'il savait faire naître — de revoir la jeune fille. Chaque fois sa passion s'en trouvait fortifiée. Et il trouvait d'autant plus légitime de l'entretenir que ses discrètes avances n'étaient pas, à ce qu'il lui semblait, indifférentes à celle qui en était l'objet.

Il arrivait chaque fois avec l'intention bien arrêtée de lui parler. Mais Brûlefer, malgré sa force et son courage, était un timide. Quand l'occasion s'était présentée — et elle se présentait facilement — il n'avait su que bafouiller gauchement ; ou bien il avait sorti un de ces lieux communs sur le temps, les événements du jour, avec lesquels s'abordent les gens indifférents ou ceux dont la pensée est jugulée par la crainte.

Cependant, le soir où l'on avait emporté Colon à Boulémont, l'infortuné, sentant sa dernière chance se dérober, avait failli avoir de l'audace. Rencontrant la jeune fille dans la cuisine sombre, et la croyant seule, il lui avait pris la main. L'obscurité aidant son courage, il avait osé lui murmurer : «Mademoiselle, combien je serais heureux de vous revoir pour vous dire...

— Quoi ?» avait interrompu une voix glapissante. En même temps, la servante borgne était sortie de l'ombre. L'intervention

intempestive de ce dragon enjuponné avait aussitôt mis en fuite les deux amoureux.

Dans cet entretien manqué, la jeune fille avait semblé abandonner complaisamment sa main à Brûlefer. C'était peu ; pourtant, sur ce peu, son imagination surchauffée avait brodé tout un roman. Nuit et jour, il le ruminait.

Ses compagnons avaient bien remarqué ce changement dans son caractère autrefois si exubérant et maintenant si absorbé. Mais comme ils l'attribuaient au souci que causait à tous la santé du chef, personne n'osait, par une question, donner à la préoccupation secrète de chacun un motif de s'avouer.

La revoir, il voulait la revoir, coûte que coûte. Il combina son plan et, malgré le danger d'une telle entreprise, il partit un soir. Le pont-levis était encore baissé et il espérait bien, après avoir passé la nuit à la belle étoile, profiter des allées et venues du matin pour rentrer sans être aperçu.

Par les sentiers des bois, qu'il commençait à connaître, il s'était dirigé vers le Mont. Sa bonne étoile l'avait d'abord servi : aucune rencontre gênante ou fâcheuse jusqu'à la porte du château. Mais là, son bel enthousiasme connut l'hésitation. Comment pénétrer dans la place et sous quel prétexte se présenter à une heure aussi indue ? Il n'y avait pas pensé.

Et il restait là, planté sous un hangar, l'œil fixé sur la fenêtre élevée que la lumière d'un heurcot découpait dans le noir de la façade.

Au moment où il cherchait le moyen de se hausser jusque-là, il entendit dans un sentier des pas se rapprocher. Il se rejeta dans l'ombre du hangar et attendit le passage de l'intrus. La lune s'était levée et lui permit de distinguer parfaitement ses traits. C'était un voisin qu'il reconnut, pour l'avoir vu à maintes reprises, tenant avec la servante des conciliabules secrets par-dessus la haie du jardin.

Batremin Mangin, dit Arquebuse, garçon faraud et bellâtre, roussaud et moustachu, était un Don Juan de village.

Il passait pour être plus riche que son seigneur et ne perdait aucune occasion de le faire savoir.

Les mains dans les poches, le bonnet de tricot enfoncé sur les oreilles, il s'avancait en fouinard. Arrivé devant la porte, il s'arrêta, se baissa pour prendre une poignée de gravier et la jeta dans la fenêtre. Au bruit de grésil que fit la grève sur le verre, un claquement pressé de sabots retentit dans le corridor ; la porte s'ouvrit discrètement et la servante borgne montra son museau.

Brûlefer était si près qu'il put saisir les paroles murmurées par les deux complices :

«Madame est couchée ; Mademoiselle t'attend.

— Bien alors ; laisse-moi entrer.

— Pas avant que tu ne m'aies versé le tringeld que tu me promets depuis si longtemps.

— Tiens, tiens, es-tu contente ?».

Et la monnaie jetée à pleine main tinta dans le tablier de la duègne ; puis l'huis se referma sur le suborneur. Ah ! Elle était bien gardée la fille des Montarby !

Brûlefer défaillant ne revenait pas de sa surprise. Que faire ? Crier, avertir la mère, faire du scandale ? C'était lui causer un chagrin bien inutile. Et quel profit pouvait-il en tirer, lui, Brûlefer ? Puisqu'il sentait son amour, son cher amour, mourir en son cœur. Attendre la sortie du concurrent, se jeter sur lui, l'étrangler ? Et puis après ?... Telles étaient les réflexions qu'il se faisait vaguement, par habitude prise depuis longtemps de réfléchir avant d'agir. Mais, au fond, il était prostré, anéanti. Et il restait là attendant que la raison lui revint pour se décider, retenu peut-être par un reste d'espérance, peut-être par le désir de connaître la fin de l'aventure. Combien de temps ? Il n'aurait su le dire.

Tout à coup, dans le lointain calme, par delà la forêt dominant la côte, la cloche du prieuré de Saint-Jacques fit entendre sa voix cristalline. Aussitôt, et comme pour lui répondre, la cloche du village sonna la retraite.

Au même moment, la porte d'en face s'ouvrit. Arquebuse parut ; Bonne le reconduisait. Il y eut des chuchotements étouffés, des bruits de baisers et la porte se referma. L'heureux galant ne se doutait pas qu'à ce moment sa vie ne tenait qu'à un fil. Mais son rival avait pris héroïquement un autre parti, et il s'en alla sans se douter de rien.

Que vous dirai-je ? Le lendemain, Brûlefer meurtri, cédant au besoin d'expansion que font naître les grandes douleurs, se confessait à Colon.

Celui-ci avait trop en vénération le sentiment qui faisait son bonheur pour se moquer de l'amoureux transi et même pour essayer de le consoler en prenant gaiement la chose.

Ce fut donc gravement, en faisant appel à sa raison, qu'il essaya de verser quelque baume sur une blessure aussi cuisante.

«Il est fort heureux pour toi, mon pauvre ami, que l'aventure se soit dénouée ainsi. Si, par extraordinaire, cette jeune fille avait

répondu à tes avances, tu n'aurais jamais pu, honnête comme je te connais, que lui parler mariage. Et si, chose plus extraordinaire encore, l'union avait eu lieu, qu'aurais-tu fait de ta femme ? Tu ne pensais pas, je suppose, lui faire partager les dangers de l'existence aventureuse que nous menons ? L'emmener avec nous là-bas ? Tu n'y pouvais songer non plus sérieusement. Malgré toutes les qualités que je lui reconnais, elle n'est point faite pour l'existence de privations, de rude labeur et de dangers qui nous attend. Une demoiselle serait trop malheureuse parmi celles que nous allons retrouver et qui sont habituées à souffrir et à peiner sans défaillance. Tu aurais fait son malheur et elle aurait fait le tien.

«Pour un autre motif, votre foyer eût pu devenir un enfer. Pour être heureux en ménage, la première condition c'est de prendre une compagne dans son milieu et de sa condition. Les différences d'éducation et de fortune créent les malentendus et font naître tôt ou tard le mépris chez l'un, la révolte chez l'autre.

«En admettant que vous en soyez restés aux bagatelles de la porte, tu emportais cet amour comme une blessure longue à guérir. Et ce sentiment n'eût-il pu devenir pour toi une cause de défaillance ? Es-tu certain que tu aurais su t'arracher d'ici pour suivre le sort qui, par tant de dangers courus ensemble, par tant de souvenirs communs, nous lie les uns aux autres ?

— Oh ! Pour cela, grand frère, tu peux être tranquille, je ne t'abandonnerai jamais.

— Sois certain que je n'ai jamais douté de ton affection et je serais navré de t'avoir causé, en émettant cette supposition, le moindre chagrin. Mais aurais-tu moins souffert ?

«Ce que tu as appris t'aidera à supporter la peine présente et à te dépêtrer complètement du filet où ton inexpérience t'avait fait tomber. Cette jeune fille ne pensait pas à toi puisqu'elle recevait un autre galant. Et si elle y pensait, c'était une coquine ou une inconsciente.

«Les filles de cette sorte collectionnent les amoureux pour s'en prévaloir et peut-être pour le plaisir de faire souffrir. Encore une fois, tout est pour le mieux. Oppose à ce nouveau coup du sort ta vaillance accoutumée. Secoue ces souvenirs comme un mauvais rêve et pars le cœur léger vers notre nouveau destin.

— J'essaierai, grand frère, j'essaierai. Mais, vois-tu, à côté de cette douleur, les autres ne sont que des bobos de surface. Celle-là vous pénètre jusqu'au fond de l'être. Et quand on croit s'en être débarrassé, on la sent encore en soi, lourde, comme une pierre qui vous écraserait le cœur. Mais, ainsi que tu le dis, cela passera.

D'ailleurs je sens que je suis ridicule, que le reste n'est rien, puisque tu es guéri et que nous allons partir avec toi».

La voix de Brûlefer se mit à trembler d'émotion, ses yeux s'embruèrent et il se jeta dans les bras de Colon.

«Moi aussi, j'en veux !». C'était Minique qui survenait. Sans connaître la cause de cette effusion, mais gagné par une émotion qu'aidait la perspective du départ, il embrassa les jeunes gens avec une tendresse toute paternelle.

Maintenant qu'il a compris pourquoi Brûlefer éprouvait une sorte de soulagement à s'éloigner de ces lieux, le lecteur sera peut-être curieux de connaître ce que devint la dame de ses pensées.

Mon Dieu, ce fut bien simple, et le récit l'a fait deviner. Bonne de Montarby, l'héritière ruinée d'un grand nom, la gentille damoiselle aux yeux noisette, mit sa main fine dans celle d'un manant et épousa prosaïquement Batremin Mangin, dit Arquebuse.

Il y eut même plus tard échange de bons procédés ; un jeune frère de Bonne, Daniel, tard venu dans la famille, épousa Gabrielle Mangin, la nièce d'Arquebuse.

S'ils eurent du bonheur, je ne pourrais le dire ; mais ce que je sais, c'est qu'ils firent souche de nombreuses générations de rustres.

La noblesse issue de la plèbe, après avoir jeté son éclat, était retournée à la rotture originelle.

Le retour

Ce fut au début d'octobre 1642 que les montagnards rentrèrent dans leur village. Malgré sa faiblesse, Colon avait assez bien supporté le voyage ; la vue de ses chères montagnes acheva de le remettre.

Du haut du Plafond, ainsi que les Grecs criant : Thalassa ! en apercevant la mer, ils saluèrent d'exclamations joyeuses la patrie en vue. Au loin, sur l'étendue des ruines et du désert environnant, les toits de la Costelle fumaient. Ils en conclurent qu'un certain nombre de familles n'avaient pas attendu leur retour pour essayer de relever leurs foyers.

Leur arrivée ayant été signalée, on vint à leur rencontre jusqu'à l'entrée du village. On hésitait à reconnaître, dans ces cavaliers fièrement campés, les partisans farouches qu'on avait vus partir. Mais une voix s'éleva : «Ce sont eux !».

Alors d'entre les ruines, des ruelles sombres où ils étaient tapis, sortirent les enfants, les femmes et les vieux. Les bras se tendent, les larmes coulent, les questions se croisent. Hélas ! Beaucoup restent sans réponse. Des anciens se sont endormis, là-haut, la nostalgie au cœur, et, dans le petit cimetière de Fréville en Champagne, cinq de ceux qu'on attendait sont restés pour jamais.

Mais Colon est là, lui, la Providence, et cela suffit pour croire encore à demain. Et le héros de cette naïve ovation, avec une joie égoïste dont il souffre, presse sur son cœur la femme et l'enfant aimés, sortis de la tourmente pour lui faire un foyer.

Quelle tâche pourtant reste à accomplir ! Rebâtir les demeures, défricher de nouveau les champs, planter pour l'avenir : travail colossal auquel suffiront à peine plusieurs générations, mais qu'il faut commencer sans délai.

Jusque-là, ceux qui étaient descendus des Huttes n'avaient fait que camper au hasard sous les toits encore debout ; on avait récolté des fourrages, planté quelques légumes. Mais rien n'était prêt pour l'hiver : pas de bois, pas d'habits, pas de pain surtout. Heureusement, les Suédois avaient abandonné quelques semences

d'une plante merveilleuse dont la racine développait des tubercules qui pouvaient le remplacer.

Comme elle était peu difficile, elle avait poussé quand même dans le sol mal préparé et avait fourni une récolte suffisante. On avait d'abord hésité à goûter de cette nourriture de huguenot. Puis, des lépreux s'en étant repus, de là à croire qu'elle donnait la lèpre il n'y avait qu'un pas. Mais la nécessité avait été plus forte que les préjugés. Ceux qui en mangèrent s'en étant bien trouvés, elle devint bientôt d'un usage général. Cette réprouvée était réellement un don de la Providence, une nouvelle manne au désert, pour une population destinée, sans elle, à succomber de mort lente. C'est ainsi que la pomme de terre, cent ans avant Parmentier, était entrée dans l'alimentation des habitants des hautes vallées des Vosges.

Ce qui manquait d'abord, c'étaient les attelages pour le transport des denrées. Les chevaux offerts par d'Anglure allaient donc fournir une aide précieuse. Les Hutteaux prêtèrent les chariots, les outils. Ils fournirent aussi quelques vaches à lait et des provisions.

On se mit au travail avec une activité fébrile. L'hiver heureusement fut d'une douceur exceptionnelle et n'interrompit point l'œuvre commencée.

C'est à la Costelle, cette partie du village qui avait le moins souffert, que se concentra toute l'activité. On s'empara sans plus de formalités des maisons dont les propriétaires avaient disparu. La terre aussi était redevenue comme aux premiers âges : elle appartenait au premier occupant.

Colon ne pouvait songer pour le moment à rebâtir la forge du père Laurent ; aussi en installa-t-il une nouvelle à la Costelle. Il espérait par la suite pouvoir relever des ruines qui lui rappelaient tant de souvenirs. Mais les jours coulèrent et le temps lui manqua.

Ces ruines mêmes ont disparu et le nom seul subsiste pour rappeler aux jeunes générations l'existence aux bords de la Meurthe de l'atelier d'où les ancêtres sont partis pour leur glorieuse et lamentable odyssée.

Nuit et jour, aidé de Brûlefer, Colon travaillait à refaire un outillage à la colonie. Son premier soin avait été de réparer le moulin de Scarupt, le seul resté debout, afin de pouvoir moudre les premiers grains arrachés aux sillons.

Minique et Aubert, improvisés maçons, bâtissaient nuit et jour. Les autres rescapés de la guerre : Pierre Pierre, dit Warguenaud, Claude Parisot, surnommé Nomidon, et Jacques Perrin ne cessaient

de couper dans la forêt, d'amener à pied d'œuvre et d'équarrir les pièces de charpente.

Pendant ce temps, les vieux aidés des femmes et des enfants bêchaient et plantaient. Puis, quand les attelages manquaient, ils s'attelaient courageusement à la charrue et ahaient, exténués de fatigue, de privations, jusqu'à ce qu'ils tombassent dans le sillon. Pauvre glèbe de mon pays, si avare et si dure, j'ai compris pourquoi tu me tenais si bien par toutes mes fibres, le jour où j'ai appris comment les ancêtres, sous l'effort de leur poitrine saignante, à la morsure des licous, ont ouvert ton sein aux souffles féconds.

Les Héros

Le cap terrible de l'hiver tourné, la pauvre colonie osa enfin espérer voir la fin de ses maux.

Malheureusement, avec le printemps revint la hantise effrayante de la guerre. On signalait de partout des mouvements de troupes ; les imaginations malades se plaisaient à amplifier les moindres événements, et la panique régna pour ainsi dire à l'état endémique dans les villages sortant des ruines.

De nouveau, il fallut installer des guetteurs au clocher et dérober au travail les forces nécessaires pour assurer la sécurité.

Comme toujours, c'était de l'Alsace qu'on attendait l'orage. Brûlefer y fut envoyé en reconnaissance. Il rapporta que le duc de Lorraine, revenu des Pays-Bas avec des troupes fraîches, s'apprêtait à rentrer dans les Vosges.

Si ces troupes n'avaient été composées que de Lorrains, on les aurait accueillies avec enthousiasme. Mais il y entraient une lie de population ramassée en tous pays par les recruteurs et de tels gens étaient aussi dangereux que des ennemis.

On se tint donc de nouveau prêt à tout événement : les faux de nouveau furent emmanchées en guerre et les misérables pénates préparées pour la fuite.

Bientôt les avant-coureurs furent signalés sur la côte du Bonhomme. Alors, ayant appris que le duc lui-même suivait avec le gros de ses troupes, Colon changea audacieusement de tactique. Avec ses six compagnons d'armes, muni du passeport délivré à Fréville, il se porta au devant de l'armée. Amené au prince, il se fit reconnaître et exposa les craintes de ses compatriotes. Le duc fut on ne peut plus aimable pour ceux qui venaient lui rappeler une de ses journées les plus glorieuses, et il donna aussitôt les ordres les plus sévères pour éviter le pillage. Alors les pauvres gens purent se livrer sans contrainte à leur joie.

Du haut des monts, de grands feux allumés portèrent au loin la bonne nouvelle. Une rumeur de vie circula dans les basses. Et l'on vit

sortir des abris profonds des bois ou des ruines des villages et se traîner sur les chemins des êtres hâves et déguenillés, criant misère, implorant l'aumône. Tout ce qui restait des populations des autres vallées livrées, comme celle de Fraize, à la fureur des barbares, accourait à cet étrange rendez-vous.

Le duc, monté sur un cheval blanc, au bruit des trompettes et des tambours de guerre, dans un déploiement majestueux de force, fit, entre deux rangs de mandigots, son entrée dans le village en ruines. Malgré son optimisme et son indifférence pour les souffrances de ses sujets, il se sentit touché par tant de maux. Il fit distribuer des secours à tous ces malheureux qui trouvaient encore la force de l'acclamer comme un dieu tutélaire.

N'était-il pas aussi, malgré ses fautes, l'image vivante de la Patrie écrasée, toujours vaincue et toujours indomptée ?

Pour donner un gage de sa sollicitude aux gens de la vallée, il voulut, accompagné de Colon et de ses compagnons, parcourir les rues et remonter jusqu'au château. Là il se fit narrer dans les moindres détails les péripéties de la bataille. Quand le chef eut fini, il lui prit les mains et lui dit avec émotion : « Mon ami, vous avez fait preuve d'un courage et vous avez déployé des qualités de tacticien que vous envierait plus d'un chef d'armée. Je vous suis reconnaissant, de même qu'à tous ces braves gens, de votre dévouement à ma cause. Je saurai m'en souvenir à l'occasion.

— S'il plaît à Votre Altesse de penser à nous, la guerre terminée, nous accepterons son aide avec gratitude».

Ces bonnes paroles, c'est, hélas ! tout ce que valut leur dévouement aux gens de Fraize. Les promesses des princes n'ont pas de lendemain.

Charles IV, en veine d'amabilité, demanda à être présenté à Mariette, l'humble héroïne dont l'amour et la charité avaient suscité tant d'efforts et consolé tant de misères. Rougissante, tenant son fils par la main, elle parut devant lui. Malgré l'indigence de sa tenue, elle avait encore un tel rayonnement de grâce et de beauté que le duc en fut ébloui. Il lui dit, avec son franc parler de soldat :

« Ah ! Madame, combien je comprends qu'on vous aime. Je m'explique aussi l'entêtement avec lequel votre mari a lutté contre la mort ; quand une telle merveille vous attache à la terre, on tient à conserver la vie».

Puis, prenant dans ses bras l'enfant émerveillé, il le baisa au front : « Faites-nous en, Madame, beaucoup comme cela ; la Lorraine en a besoin».

Ayant ainsi parlé, il offrit à Mariette un collier superbe en perles de Vologne.

Le prince voulut aussi passer la revue des habitants des villages voisins accourus pour le voir. Alors commença le lamentable défilé des épaves de la guerre et de la famine.

«Voici, dit Colon, les *bohons* de Clefcy. Comme nous, ils se sont défendus vaillamment. Beaucoup sont tombés sous les coups des *Huèbes* ; d'autres sont morts de faim, de froid, de privations. Leur village a été détruit. Ceux qui restent vivent de racines au fond des bois. Ils étaient deux mille ; il en reste quarante !

«Voici les *gawâs* d'Anould. Ils ont été les plus éprouvés. Avec la guerre, la peste a sévi chez eux plus particulièrement. Pour toute richesse, ils n'ont plus qu'un bœuf avec lequel ils s'attellent courageusement. Il ne sont plus que neuf !

«Voici les *forfelets* de Corcieux et de Gerbépal. Ils ont moins souffert que nous ; mais la guerre et la maladie ne les ont point épargnés. Vous en voyez une centaine ; il en reste à peu près autant dans leurs villages.

«Voici les *loups* de Mandray. De leur église, ils ont fait une citadelle où ils ont tenu tête à l'invasion. Mais leurs maisons, leurs vergers, leurs vignes sont détruits. Ils étaient presque aussi nombreux que nous et les voilà réduits à quelques douzaines.

«Voici, venus de La Croix, les *bos à queue*. Ils nous ont fourni la poudre et le plomb pour nous battre. Ils nous ont nourris au fond des bois jusqu'au jour où le pain a manqué pour eux-mêmes. Ils ont travaillé pour extraire l'argent de leur sol tant que la guerre n'a pas brisé leurs instruments de travail. De quinze cents ils sont réduits à soixante.

«Voici un de mes compagnons les plus fidèles, Aubert des Auvernelles. Avec ce qui reste de sa famille, il représente toute la population de Plainfaing. Les *Crève-faim*, les bien nommés, sont, au nombre de quinze cents, tombés sous les coups des ennemis ou ont succombé, on ne sait où, de misère et d'épuisement.

«Enfin, Altesse, voici les gens de Fraize, mes compagnons de lutte et de souffrance. Nous étions plus de deux mille ; tout compris, nous demeurons près d'un cent. Les uns ont succombé en défendant leur vallée ; les autres sont morts de faim, de froid, de privations ou de maladie ; d'autres encore ont donné leur sang pour votre cause, en Alsace, en Lorraine, en Champagne, partout où il vous a plu de nous conduire.

«Nous avons perdu jusqu'à l'ombre de nos arbres. Ceux qui restent n'ont plus que leur vie à offrir. Elle est à vous, Altesse. Nous sommes prêts à verser notre dernière goutte de sang pourvu que la Lorraine vive.

— Mon ami, je ne saurais assez vous remercier et pour tout ce que vous avez fait et pour les sentiments que vous exprimez. Mais il y a une omission dans votre récit. Vous venez, par leurs surnoms, de me signaler tous vos voisins ; vous ne m'avez pas dit celui des vôtres.

— Altesse, nous sommes les gens de Fraize, pour vous servir.

— C'est tout ? On ne vous désigne pas autrement ?

— Non, Altesse.

— Il y a là une lacune. Vous me permettrez aujourd'hui de la combler en vous donnant un nom que vos descendants seront fiers de porter.

— Nous serons heureux et honorés d'avoir Votre Altesse pour parrain. Et quel est ce nom qu'il vous plaît de nous donner ?

— **Les Héros !**».

GLOSSAIRE

- «**lâchis lo bu !**» : lâchez le bœuf !
Bangard : garde-champêtre. **Barbé** : médecin.
Bardeaux (ou **essis**) : planchettes en forme de tuile, pour couvrir une toiture ou une façade.
Basse : la vallée
Bavards : **gawâs** ou **chabots** mais aussi nom donné aux habitants d'Anould.
Benian : baiser
Bohos (ou **bohons**) : habitants de Clefcy.
Bonnet de pierre moloûie : bonnet de coton gris, (prononcez molouille)
Bos è queue : têtards, crapauds à queue ; surnom des habitants de la Croix-aux-Mines.
Boube : jeune homme.
Ce ne serait mie. (ou **mi**) : ça ne serait pas...
Chapeaux de bœuf : plante (pétasitès) aux larges feuilles.
Chaume : lieu de pâturage sur les montagnes des Vosges.
Chezal : maison.
Choquesses : orties.
Clamart : cimetière.
Cochard : première planche en arrondi de la bille de bois au sciage.
Couarail : rencontre au cours de laquelle s'engage une conversation.
Crève-faim : habitant de Plainfaing.
Croulée : avalanche
Dondé : salutation familière.
Essandres : voir bardeaux
Etraie : cimetière
Fiaumes : sornettes.
Fiuri : grosse toile pour transporter le foin, appelé aussi cendrier dans les Hautes-Vosges.
Finage : terrain appartenant au duc de Lorraine.
Forfelets : habitants de Corcieux.
Forvese : chef.
Franges : branches de sapin.
Groube : dépression de terrain ; abîme.
Gueriats : gobelets en fer blanc.
Guichenat : guichet pratiqué dans une fenêtre.
Hache de pré : instrument qui tranche le gazon pour faire des rigoles.
Hagis : petit bois appartenant à un propriétaire privé.
Halette : coiffe en toile à larges bords.
Hardier : gardien de troupeau.
Harnelle : œuf sans coquille.

Haut du Bonhomme : col du Bonhomme.
Hautmann : capitaine.
Heurchot : lampion d'étain.
Hhalles : sonnailles.
Horpelle : colline broussailleuse.
Huèbes : Suédois.
Hugeotte : petite huche servant de siège.
Hutteau : occupant d'une hutte, abri des marcaires ; souvent Alsaciens francophones de l'Alsace romane (Orbey, Le Bonhomme, etc.).
Les hauts : parties les plus élevées du massif vosgien. La montagne en général.
Loures : veillées.
Maladrerie : léproserie où on reléguait les lépreux.
Maque : chien.
Meix : jardin
Mîne de terre : mesure agraire qui vaut 5 ares.
Mokâttes : chèvres sans cornes.
Morte : lieu marécageux proche d'une rivière.
Nomi ? : n'est-ce-pas ?
Palud : marais, terrain marécageux (mot d'origine romane)..
Planes : érables.
Plomme : pivoine
Poêle : pièce où l'on se tenait.
Porpilure : petite vérole ou variole.
Prend à journée : embauche.
Quamand : mendiant.
Rabaissée : hangar ouvert.
Raids de hêtre : rondins de hêtre.
Raisis : raisins.
Rapailles : friches.
Révié : oublié.
Roquille : gourde.
Rupt : petit ruisseau. Ce terme entre dans la composition du nom de nombreuses localités du canton de Fraize : Scarupt, Habeaurupt, Sarupt...
Schlaques : scories et nom d'un lieu-dit où l'on fondait le minerai.
Springue ou **spingue** : épine
Spingue de Jacques Jecques : épine Saint-Jacques.
Stande : tonne ; baratte.
Stolle : galerie souterraine.
Térette : crécelle.
Timeré : tombereau.
Travure : poutre.
Tringeld : pourboire.

Rue Eugène Mathis

Ecrivain et poète lorrain

Enfant de Fraize

1864-1933

Quelle bien curieuse manière, peut-être, pour titrer une biographie ! La Costelle, association de sauvegarde du patrimoine de Fraize, l'a choisie pour rappeler d'abord que la ville de Fraize, en 1937, a su rendre hommage à l'un de ses concitoyens des plus remarquables, donnant son nom à la rue où il séjourna à la fin de sa vie.

Né le 7 septembre 1864, Eugène Mathis est l'aîné d'une famille de 7 enfants, famille paysanne dont la ferme reste encore accrochée sur les flancs ensoleillés de la Beurée. Dans ce paysage peut-être bucolique, mais tellement chargé de labeur, il va se confondre avec ce milieu paysan, auquel il restera, toujours avec modestie, profondément attaché.

On est pauvre chez les Mathis mais cette pauvreté n'empêche pas la famille d'être rigoureuse dans l'éducation des enfants. Aussi E. Mathis fréquente-t-il assidûment l'école de Fraize, une école payante et non encore obligatoire. Il y côtoie les enfants de son âge avec lesquels il parle le patois, tout comme il le parle à la maison. Il partage leurs mots, leurs histoires, rapporte celles que sa grand'mère lui conte. Il court la forêt et les champs et s'enivre d'images. Tel un appareil photographique, il enregistre des paysages que son imaginaire va plus tard recréer dans ses romans et poésies. Et puis il lit, il lit beaucoup, pour autant que les travaux des champs le laissent libre. C'est ainsi que vont se construire les fondations de l'édifice E. Mathis fait de passion du terroir, d'imaginaire, et d'histoire. C'est tout cela qui va entrer en osmose dans son œuvre à coup de mortier de plume.

Au contact de l'école, entre les mains de son instituteur Joseph Colin, l'enfant du hameau s'affine rapidement. Ayant découvert sa curiosité, sa force de travail et sa capacité créatrice, le maître l'encourage dans ses études et l'incite à devenir instituteur.

Nous sommes alors dans les années 1880. L'école laïque, gratuite, obligatoire que la République et Jules Ferry mettent en place trouvent en E. Mathis un de ces nombreux maîtres d'École qui vont

apporter la lumière du savoir dans la France rurale, avec ce sens sacré d'une laïcité tolérante. E. Mathis n'avait-il pas envisagé d'être prêtre ? Chrétien, laïc, admirateur sans bornes de J. Ferry, E Mathis exerce humblement son métier d'instituteur et de directeur d'école de 1882 à 1923, d'abord à St Dié puis à Fraize, à Habeaurupt, hameau de Plainfaing et dans la plaine des Vosges, en zone rurale, d'où il ne revient que pour sa retraite. Ces «années d'exil», c'est ainsi qu'il les nomme, vont l'attacher à jamais à sa terre natale. Elles construiront le poète, l'historien et romancier local que l'on connaît aujourd'hui. C'est d'ailleurs dans cet exil que paraissent ses premières œuvres, poétiques celles-là, car c'est à coups de vers, souvent alexandrins, qu'il nous a confié sa nostalgie. C'est vrai que cette poésie-là, plus proche de Chénier et Leconte de Lisle que de Rimbaud, Verlaine ou Apollinaire, est aujourd'hui un peu désuète mais elle est dans les canons de son temps. Loin des cercles littéraires, il suit les modèles qu'il connaît en s'illustrant à travers des prix littéraires, tel celui des «Poètes de Clocher» en 1907. Connaissant l'amour qu'il porte à son terroir, on devine aisément les thèmes développés dans ce recueil poétique où la sincérité et la sensibilité restent toujours présentes.

La collaboration à la revue régionale «Le Pays Lorrain» en 1904 marque un tournant dans la démarche littéraire d'E. Mathis. A partir de ce moment-là, le poète va laisser place à l'historien-romancier. La rencontre avec Charles Sadoul va le conduire sur le chemin de l'Histoire mais sa sensibilité et son imaginaire l'empêchent, pour notre bonheur, d'être un historien et seulement cela. Attaché à la vérité historique, il ne résiste pas à la tentation de romancer son discours et d'apporter à son récit authentique la touche de rêve derrière laquelle le poète continue toujours de se cacher.

Alors va s'éclorre toute son oeuvre, cousue de photographies accumulées depuis l'enfance, de constructions romanesques et de faits historiques avec lesquels il ne triche pas. L'homme a trouvé sa voie et sa puissance de travail et de recherche font le reste.

Ainsi naissent «Les Héros, gens de Fraize» tout premier prix Erckmann-Chatrian que l'écrivain reçut en 1925 des mains du Maréchal Lyautey, et prix Monthyon 1926 de l'Académie Française. La Guerre de Trente Ans est décrite ici avec force détails vrais, d'espace et de temps, tandis que Colon et Mariette, nés de son imagination viennent prendre place dans cette saga épique. Puis c'est le «Côlî d'Our» où l'écrivain nous plonge dans un conte en patois avec le but avoué de sauver le dialecte local. Il le dit d'ailleurs dans la préface : «Je m'estimerai heureux si j'ai pu seulement sauver quelques débris d'un dialecte qui, pendant de longs siècles, traduisit la pensée trop souvent douloureuse de nos aïeux». Pour cela, il va, avec talent, et

en vers, transcrire un langage oral dont il donne, toujours en vers, la traduction simultanée. Plus tard, c'est un lexique local des patois de la Haute Meurthe qu'il réalise, dictionnaire qui fait encore référence aujourd'hui dans toute la région, malgré les nuances dialectiques locales que l'on sait. Enfin, puisant dans la tradition orale, il nous livre ces malicieux «Contes et fiauves lorrains».

Et puis, pour ne pas oublier quelques unes de ses œuvres, il faut citer «La Fille du Diable» et «L'Héritière des Spitzemberg» dans le droit fil des «Héros, gens de Fraize».

Le poète reprendra ses droits à la fin de sa vie avec «La Forêt Vosgienne» et «Aux champs de Fraize», tant il est vrai qu'il n'a jamais renoncé à la poésie.

Le 18 Octobre 1933, après avoir perdu son épouse l'année précédente, E Mathis s'éteint à Nancy à la suite d'un cancer. Ses obsèques ont lieu à Fraize deux jours plus tard mais, même si la foule y est nombreuse, selon la volonté de cet homme modeste, on ne prononce aucune allocution. Ses deux enfants, Yvonne et René, s'attachent alors à faire paraître les œuvres que leur père n'avait pas, pour diverses raisons, publiées de son vivant. Ce sera le cas pour «L'Héritière des Spitzemberg», «La Forêt Vosgienne» et «Aux Champs de Fraize», œuvres dont nous avons parlé précédemment. Bel hommage filial !

Longtemps, le «Comité Eugène Mathis» s'est attaché à sauvegarder sa mémoire. En faisant rééditer 71 ans après sa mort, «Les Héros, gens de Fraize», l'Association «La Costelle» ne fait que suivre la même voie, tant il est vrai que, comme la plaque de rue qui porte son nom nous l'indique, Eugène Mathis est «enfant de Fraize». Il n'a voulu que cela et n'a jamais rien revendiqué d'autre !

Association «La Costelle»

TABLE DES MATIÈRES

Introduction :	
En Haute Meurthe pendant la Guerre de Trente Ans par François Maubré	Page 5
Les Héros Gens de Fraize d'Eugène Mathis	Page 21
Glossaire	Page 190
Biographie d'Eugène Mathis	Page 198